

Université du Québec à Rimouski

Tisser un lien avec mes os

Recherche-crédation sur la réparation du lien à celle en moi qui sait
intimement qui je suis

Mémoire présenté
dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

©Katia Grenier
Avril 2024

Composition du jury :

Thuy Aurélie Nguyen, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Monyse Briand, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Danielle Boutet, co-directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Johanne Chagnon, examinatrice externe, artiste multidisciplinaire

Dépôt initial le 12 janvier 2024

Dépôt final le 26 avril 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son autrice, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'autrice concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'autrice autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'autrice à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'autrice conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont elle possède un exemplaire.



À Claude

À Nathalie

Pour vos os bien-aimés et si sages.

Remerciements

Merci à mes collègues étudiantes et étudiants pour leur bienveillance, leur générosité et leur engagement. Un merci tout particulier à Sandra Vuillat pour avoir partagé ses territoires et veillé sur moi, facilitant grandement mon intégration dans le Bas-Saint-Laurent. Vous avez toutes et tous été des alliés.es extraordinaires !

Merci à Monyse Briand pour avoir vu quelque chose en moi que je ne voyais pas et pour son accompagnement tout en douceur, ce dont j'avais besoin.

Merci à Annie Fraser et à Annie Besse qui m'ont offert chacune leur tour un refuge pour poursuivre ma quête.

Merci à ma famille et mes amies, mes amis, qui composent ma communauté de cœur, aux Îles de la Madeleine et au Bas-Saint-Laurent, sans qui je n'aurais pu accomplir cette traversée.

Merci à Carole Piédalue et Maude Cossette, alliées de feu, sœurs sur les chemins de guérison.

Merci à la Forêt. Je suis à toi.

Résumé

Je marche dans la forêt sans la forêt. Je marche sans mon corps dans la forêt sans corps. Comment faire corps avec la forêt ? Toucher le corps de la forêt, laisser la forêt toucher mon corps : le corps-forêt, le corps-territoire. Qui suis-je ? Réveiller mes sens, ce corps animal qui rugit et créer du sens.

Je suis une artiste en arts visuels. Ma pratique artistique, amorcée en 1997, explore la nature du lien entre mon corps et le territoire. J'avais tout d'abord le projet de chercher de nouvelles formes de création-intervention pour créer des espaces permettant à chacune et à chacun de vivre une rencontre intime avec eux-mêmes et la nature. Mais chemin faisant, j'ai découvert que le thème de l'intimité dans mon travail était également une quête existentielle personnelle d'intimité, de réparation d'un lien brisé. Quête qui s'inscrit dans l'air du temps à la suite de plusieurs chercheuses et chercheurs qui associent les crises spirituelles et écologiques de notre époque à la rupture du lien qui unit les êtres humains au monde sensible qui les entoure. Les travaux de Maurice Merleau-Ponty sur la perception comme participation, ceux de David Abram sur la conversation silencieuse entre notre corps et le monde, les recherches de Clarissa Pinkola Estés sur nos structures psychiques inconscientes et celles du collectif d'artistes TouVA sur le performatif comme 7^e sens, ont guidé mes recherches sur la nature du lien brisé, principalement le lien à cette part intime de moi-même qui sait qui je suis et qui est en relation avec le vivant tout autour, non pas intellectuellement mais bien sensuellement. Cette recherche-crédation à la première personne présente les conclusions de mon chemin personnel de réparation, soit ma découverte du rôle important que jouent *moicorps*, ma relation au territoire et la pratique d'une vie symbolique dans la création de sens.

Mots clés

Recherche-crédation – Intimité – Corps et les cinq sens - Performatif – Vie symbolique – Écoformation

Abstract

I walk in the forest without the forest. I walk without my body in the bodyless forest. How to become one with the forest? Touch the body of the forest, let the forest touch my body: the body-forest, the body-territory. Who am I? Awaken my senses, this animal body that roars, and create meaning.

I am a visual artist. My artistic practice, started in 1997, explores the nature of the link between my body and the territory. First of all, I had the project of looking for new forms of creation-intervention to create spaces allowing each and everyone to experience an intimate encounter with themselves and nature. But along the way, I discovered that the theme of intimacy in my work was also a personal existential quest for intimacy, for repairing a broken connection. A quest which is part of the spirit of the times following several researchers who associate the spiritual and ecological crises of our time with the rupture of the link which unites human beings to the sensitive world which surrounds them. The work of Maurice Merleau-Ponty on perception as participation, that of David Abram on the silent conversation between our body and the world, the research of Clarissa Pinkola Estés on our unconscious psychic structures and that of the artist collective TouVA on the performative like 7th sense, have guided my research on the nature of the broken link, mainly the link to this intimate part of myself which knows who I am and which is in relationship with the living world all around, not intellectually but sensually. This first-person research-creation presents the conclusions of my personal path of repair, namely my discovery of the important role played by my body, my relationship to the territory and the practice of a symbolic life in the creation of meaning.

Keywords

Research-Creation – Intimacy – Body and the Five Senses – Performative – Symbolic Life – Eco-Learning

Table des matières

| | |
|---|----|
| Remerciements..... | 9 |
| Résumé | 10 |
| Note | 17 |
| Liste des figures..... | 17 |
| Avant-propos / Forêt d'enseignement et four à chaux | 23 |
| Introduction / La révolution des praticiennes et des praticiens chercheurs | 28 |
| <i>La Maîtrise en étude des pratiques psychosociales de l'UQAR</i> | 28 |
| <i>Épistémologie / Comment faire de la recherche et être son propre sujet de recherche</i> | 29 |
| <i>Phénoménologie / L'étude de notre expérience spontanée du monde</i> | 31 |
| <i>Herméneutique / Construire une compréhension nouvelle</i> | 32 |
| <i>Recherche heuristique / Suivre les abeilles</i> | 33 |
| Chapitre 01 / Première abeille | 40 |
| Je désire rentrer chez moi | 40 |
| 1.1 Voici ma pratique, mon métier : je suis une artiste et j'aime passionnément mon travail | 41 |
| <i>Salle d'attente</i> | 43 |
| <i>Lièvre</i> | 46 |
| <i>Praticienne en travail rituel</i> | 48 |
| <i>Berçer le cœur</i> | 48 |
| <i>Actions performatives / Combinaisons identitaires</i> | 50 |
| 1.2 Problématique / Qu'est-ce qui m'empêche de dormir la nuit ? | 50 |
| 1.2.1 Je ne sais plus qui je suis | 51 |
| 1.3 Donner à voir le lien brisé | 52 |
| 1.3.1 Au premier cours d'Analyse praxéologique | 52 |
| 1.3.1.1 Tête et mains coupées | 53 |
| 1.3.1.2 Constats tirés de mon analyse praxéologique | 55 |
| 1.3.2 Mes données ne valent pas de la marde | 56 |
| 1.3.2.1 Récit phénoménologique 5 mars 2022 | 57 |
| 1.3.2.2 Constats tirés de cette expérience du lien brisé à moi-même | 57 |
| 1.4 Comment réparer le lien ? | 59 |
| 1.4.1 Question de recherche | 59 |
| 1.4.2 Objectifs de recherche | 59 |

| | |
|--|-----------|
| Chapitre 2 / Je suis entourée d'abeilles..... | 65 |
| Cueillir mes os | 65 |
| 2.1 Dialogue avec les écrits de Clarissa Pinkola Estés : qui est celle qui sait intimement qui je suis ?..... | 65 |
| <i>Qui est la Femme Sauvage ?.....</i> | 66 |
| <i>Comment le lien avec la Femme Sauvage est-il perdu ou brisé ?</i> | 68 |
| <i>Quelques-uns des symptômes d'une relation perturbée avec la force sauvage de la psyché :</i> | 68 |
| <i>De quoi une femme a-t-elle besoin ? Qu'a-t-elle besoin de savoir ?</i> | 68 |
| <i>Comment retrouver le lien avec la Femme Sauvage ?.....</i> | 68 |
| 2.1.1 Ouvrir la porte | 70 |
| 2.1.1.1 Première expérience / Porte de l'épave du hors-bord | 70 |
| 2.1.2 Ramasser les os | 71 |
| 2.1.2.1 Les feux éteints en Forêt Macpès | 72 |
| 2.1.3 Mon âme ? | 74 |
| 2.2 Dialogue avec les écrits d'Abdennour Bidar : la nécessité de réparer les liens brisés pour changer le monde | 75 |
| 2.2.1 Les trois liens de Katia | 76 |
| 2.3 Petit glossaire jungien essentiel..... | 77 |
| <i>La conscience et le moi.....</i> | 78 |
| <i>L'inconscient personnel</i> | 78 |
| <i>L'inconscient collectif</i> | 78 |
| <i>Le Soi.....</i> | 78 |
| <i>Le processus d'individuation.....</i> | 79 |
| <i>Le lien brisé selon Jung</i> | 79 |
| 2.4 Dialogue avec les écrits de David Abram : mon corps, cet animal étranger | 79 |
| 2.4.1 Comment la terre s'est tue, le livre | 80 |
| 2.4.2 Réveiller mes sens : la conversation silencieuse de mon corps avec les choses..... | 82 |
| Chapitre 03 / Je suis une abeille..... | 90 |
| Le chemin sauvage de la recherche-crédation | 90 |
| 3.1 Descendre dans mon corps..... | 91 |
| 3.2 Le performatif : un 7^e sens..... | 91 |
| 3.2.2 Canevas de la performance rituelle..... | 93 |
| 3.3 L'entretien d'explicitation (EDE) : la mémoire concrète du corps | 94 |

| | | |
|---------------------|--|-----|
| 3.4 | Approches symboliques et imagination active : les symboles sont des êtres vivants | 96 |
| 3.5 | Présentation des données décisives : territoires ateliers et autres données-créations ... | 96 |
| Chapitre 04 / | Les fleurs | 101 |
| Éveiller mes sens / | <i>Sculptures et dessins des trois liens</i> | 101 |
| 4.1 | Contexte de création et intention <i>Sculptures et dessins des trois liens</i> | 101 |
| 4.1.1 | Sculpture <i>Mon lien à la Vie</i> | 103 |
| 4.1.2 | Sculpture <i>Mon lien aux autres êtres humains</i> | 104 |
| 4.1.3 | Dessin <i>Mon lien à moi-même</i> | 105 |
| 4.2 | Pistes de compréhension <i>Sculptures et dessins des trois liens</i> | 106 |
| Chapitre 05 / | D'autres fleurs | 114 |
| Éveiller mes sens / | <i>Appeler Mayka et Rugissement</i> | 114 |
| 5.1 | Contexte de réalisation de l'exercice de l'Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021 | 114 |
| 5.2 | Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021 / Verbatim (extraits) | 114 |
| 5.3 | Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021 / Auto-explicitation d'un moment vécu lors de l'exercice | 115 |
| 5.4 | Pistes de compréhension Alignement des niveaux logiques de Dilts du 10 avril 2021 ... | 116 |
| 5.5 | Contexte de création et intention <i>Rugissement</i> | 117 |
| 5.6. | Pistes de compréhension <i>Rugissement</i> | 118 |
| Chapitre 06 / | Tant de fleurs | 124 |
| Éveiller mes sens / | <i>Artefacts relationnels</i> | 124 |
| 6.1 | Contexte de création et intention <i>Artefacts relationnels</i> | 124 |
| 6.2 | <i>Artefacts relationnels</i> / Grandes lignes de l'atelier de codéveloppement et extraits du verbatim | 125 |
| 6.3 | Pistes de compréhension <i>Artefacts relationnels</i> | 126 |
| Chapitre 07 / | Partout des fleurs | 132 |
| Éveiller mes sens / | <i>Performatif et territoires-ateliers</i> | 132 |
| 7.1 | Contexte de création et intention <i>Performatif aux îles de la Madeleine</i> | 133 |
| 7.2 | <i>Les trois portes</i> / <i>Performatif à l'épave du hors-bord, 28 octobre 2020</i> | 135 |
| 7.2.1 | <i>L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020</i> / Récit phénoménologique (extraits) | 136 |
| 7.2.2 | Pistes de compréhension <i>Les trois portes</i> | 137 |
| 7.3 | <i>Îles de la Madeleine</i> / <i>Performatif au site de la Cormorandière, 8 septembre 2021</i> | 142 |
| 7.3.1 | <i>Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021</i> / Récit phénoménologique (extraits) | 143 |

| | |
|---|-----|
| 7.3.2 Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021 / Auto-explicitation des moments de révélation (extraits)..... | 144 |
| 7.3.3 Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021 / Dialogue en imagination active avec la figure 17..... | 145 |
| 7.3.4 Pistes de compréhension Site de la Cormorandière | 146 |
| 7.4 Îles de la Madeleine / Performatif au site de la Pointe-de-l'est, 13 septembre 2021 | 148 |
| 7.4.1 Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Récit phénoménologique (extraits) | 149 |
| 7.4.2 Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Entretien d'explicitation du moment vécu au terrier du renard (extraits)..... | 150 |
| 7.4.2 Pistes de compréhension Site de la Pointe-de-l'est | 150 |
| 7.5 Îles de la Madeleine / Performatif au site de l'ancien dépotoir, 21 septembre 2021 | 152 |
| 7.5.1 Site de l'ancien dépotoir, 21 septembre 2021 / Récit phénoménologique (Extraits) | 152 |
| 7.5.2 Pistes de compréhension Site de l'ancien dépotoir | 158 |
| Chapitre 08 / Le pollen..... | 163 |
| Tisser un lien avec mes os, tisser un lien avec les os de la Terre | 163 |
| 8.1 Moicorps je sais intimement qui je suis | 164 |
| 8.1.1 Le lien brisé à moicorps..... | 164 |
| 8.1.2 Faire corps | 167 |
| 8.2 Le Précieux, ce clairsavoir..... | 168 |
| 8.2.1 Le lien brisé à mon Précieux, à mon expérience spontanée et subjective du monde | 170 |
| 8.3 Voies de passage : ces pratiques de vie symbolique..... | 173 |
| 8.3.1 La création, cet Enfant-esprit..... | 175 |
| 8.3.2 Celle qui sait intimement qui je suis : une expérience à vivre | 176 |
| 8.3.3 Le performatif et la création de sens..... | 177 |
| 8.3.4 Le monde de la vie de la Terre, l'inconscient collectif, l'imaginal : rencontrer le corps-territoire..... | 179 |
| Conclusion / Nourrir l'âme | 186 |
| La perte du sens de l'âme comme initiation | 186 |
| Mes os | 188 |
| Bibliographie | 190 |

Note

Les photos qui apparaissent en début de chaque section et chapitre (excepté les photos des chapitres 04, 05, 06 et 07), ne sont pas identifiées ni répertoriées dans la liste des figures car, tout comme les récits et les citations de mes collègues étudiantes et étudiants qui les accompagnent, elles ont pour mission d'engager un dialogue sensuel et symbolique avec les lectrices et les lecteurs, d'offrir un espace intime de rencontre avec mon travail. J'ai pris ces photos moi-même en utilisant un trépied et le dispositif retardateur de mon appareil photo.

Liste des figures

| | |
|---|-----|
| Figure 1 : 2012, <i>Sans titre</i> , art nature, Îles-de-la-Madeleine © Maude Jomphe..... | 42 |
| Figure 2 : 2013, <i>Salle d'attente : Attendre et rêver</i> , en duo avec Carole Piédalue, photographies numériques en contexte d'exposition, Hôpital de l'Archipel, Îles de la Madeleine © Maude Jomphe..... | 44 |
| Figure 3 : 2013, <i>Salle d'attente : Attendre et rêver</i> (détail), en duo avec Carole Piédalue, photographies numériques d'œuvres art nature et in situ, Îles de la Madeleine © Maude Jomphe | 45 |
| Figure 4 : 2016, <i>Lièvre</i> , textiles et arbutarde, Îles-de-la-Madeleine © Nigel Quinn | 47 |
| Figure 5 : 2018, <i>Berçer le coeur de l'île</i> , performance, Île de Tatihou, France © Maurice Guérard | 49 |
| Figure 6 : <i>Mon lien à moi-même</i> , sculpture, 12 juillet 2021 © Katia Grenier | 99 |
| Figure 7 : <i>Mon lien à la Vie</i> , sculpture, 15 janvier 2020 © Katia Grenier..... | 103 |
| Figure 8 : <i>Mon lien aux autres</i> , sculpture, 28 avril 2020 © Katia Grenier..... | 104 |
| Figure 9 : <i>Mon lien à moi-même</i> , dessin 02, 16 juillet 2021 © Katia Grenier | 105 |
| Figure 10 : <i>Mon lien à la Vie 02</i> , sculpture, 6 janvier 2023 © Katia Grenier..... | 110 |
| Figure 11 : <i>Mon lien à la Vie 03</i> , sculpture, 6 janvier 2023 © Katia Grenier..... | 110 |
| Figure 12 : <i>Rugissement</i> , dessin, 27 mars 2021 © Katia Grenier | 112 |
| Figure 13 : Laboratoire public d'archéologie, UQAR © Manon Savard | 121 |
| Figure 14 : <i>Artefacts relationnels</i> , photographie numérique, 2021 © Katia Grenier | 122 |
| Figure 15 : <i>Site de l'ancien dépotoir 01</i> , performatif, 2021 © Carole Piédalue..... | 130 |

| | |
|--|-----|
| Figure 16 : <i>L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020, photo 01</i> , performatif © Katia Grenier | 135 |
| Figure 17 : <i>Site de la Cormorandière</i> , performatif, 2021 © Carole Piédalue | 142 |
| Figure 18 : <i>Site de la Pointe-de-l'est</i> , performatif, 2021 © Carole Piédalue | 148 |
| Figure 19 : <i>Site de l'ancien dépotoir 02</i> , performatif, 2021 © Carole Piédalue..... | 156 |



Je me souviens.

C. et moi sommes au marché d'Aligre à Paris. Sur une table, parmi un tas de gugusses, je trouve un sac ziploc contenant des dents. Je crois reconnaître des dents de cachalot. Elles sont petites, elles devaient appartenir à une femelle, et très vieilles, certaines d'entre elles se défont. Je les montre à C. pensant qu'il voudra les acquérir pour son travail de création, puis je poursuis mon glanage. Nous nous retrouvons lorsque les marchands ramassent leurs stocks et leurs tables et je questionne C. au sujet des dents. Il me raconte que le marchand ne pouvait pas identifier le contenu du sac et en demandait 60 euros, le prix inscrit sur le sac. C. avait donc laissé aller les dents même si par la suite le marchand était revenu vers lui pour les lui offrir pour 20 euros. Je suis étonnée et déçue qu'il ne les ait pas achetées. Mais il est trop tard, le marché est maintenant fermé.

Le lendemain, nous allons visiter le Muséum d'histoire naturelle, entre autres, sa magnifique et immense Galerie de Paléontologie et d'Anatomie comparée (C. et moi sommes des passionnés d'os et de squelettes). Au bout d'un moment, nous nous retrouvons tous les deux devant le squelette d'un très grand animal dressé sur ses pattes arrières, près duquel sont déposées dans une boîte en verre, ses dents. Nous regardons, bouche bée, les dents, reconnaissant le même type de dent que celles que nous avons tenues la veille entre nos mains. Il s'agit des dents d'un ours des cavernes ayant vécu il y a trente mille ans.

Je réalise alors que ces dents d'ours au marché étaient pour moi. Depuis toujours, je suis terrorisée par les ours. Je réalise alors que tous les os que je trouve depuis des années et que je donne à C. parce qu'il est sculpteur d'os, sont en fait pour moi. Je prends conscience que les os font partie de ma vie depuis que je suis toute petite, bien avant de rencontrer C. Je découvre alors que les os ont quelque chose à me dire et que je désire les écouter.

Journal de recherche, été 2020

Je tremble tellement.

Danielle, collègue étudiante

J'ai vécu 15 milliards d'années.

Maxime, collègue étudiant

Avant-propos / Forêt d'enseignement et four à chaux

Je suis une artiste en arts visuels depuis maintenant 25 ans. Ma pratique professionnelle s'est déployée principalement aux Îles de la Madeleine de 2005 à 2018. À la suite d'une rupture amoureuse et d'un diagnostic d'épuisement, j'ai choisi de quitter les îles, suivant un appel intérieur obscur mais tenace : je voulais rencontrer la forêt d'enseignement Macpès située près de Rimouski.

Les mots « forêt d'enseignement » m'avaient subjuguée lors d'une conversation avec une amie qui y enseigne la foresterie. Ce que j'entendais dans ces mots, c'était « avoir la forêt pour professeur ». Oh, comme j'avais besoin que la forêt m'apprenne la vie, à vivre, à guérir! Il faut dire que j'étais complètement perdue. Je ne dormais que quelques heures par nuit depuis plus d'un an et je vivais dans mon char, hébergée à droite et à gauche chez mes amis.es et parents aimants. Je cherchais un territoire où me sentir en sécurité et me reposer.

Je suis donc venue rencontrer la forêt d'enseignement Macpès en juin 2019. Mais il n'y avait pas que la forêt qui m'attendait à Rimouski. Allant me baigner aux chutes Neigette dans l'arrière-pays, stationnant mon auto devant une pancarte, je découvre le site archéologique du four à chaux de Saint-Anaclet-de-Lessard. Je suis bouche-bée. Moi qui n'ai jamais entendu parler de four à chaux de ma vie, c'est mon deuxième en un an. L'été précédent, lors d'une résidence de création en Normandie en France, j'étais profondément tombée en amour avec les fours à chaux de Régneville-sur-Mer, et voilà que je rencontrais à nouveau un four à chaux artisanal, lieu alchimique et symbolique par excellence!

Il y eut une époque où chaque village du Québec avait son four à chaux, celle-ci étant nécessaire à la confection du mortier et à l'agriculture. La pierre calcaire y était calcinée à environ 900° C pour donner la chaux vive qui était ensuite immergée dans l'eau pour devenir la chaux éteinte. Ces immenses fours cheminées à plusieurs bouches, l'une pour entasser la pierre et retirer la chaux, l'autre pour nourrir le feu puissant de longues heures durant. Ces ruines aux formes utérines et aux parois rocheuses vitrifiées. Brûler la pierre. Oh comme j'avais besoin d'un tel four pour pulvériser ma peine!

Une forêt d'enseignement et un four à chaux, c'étaient les alliés dont j'avais besoin pour retrouver mon chemin. Le territoire de convalescence que je cherchais prit alors la forme de la Maîtrise en études des pratiques psychosociales de l'Université du Québec à Rimouski. Je ne savais plus qui j'étais alors je suis entrée en recherche comme on entre en création.

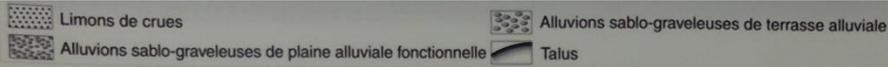
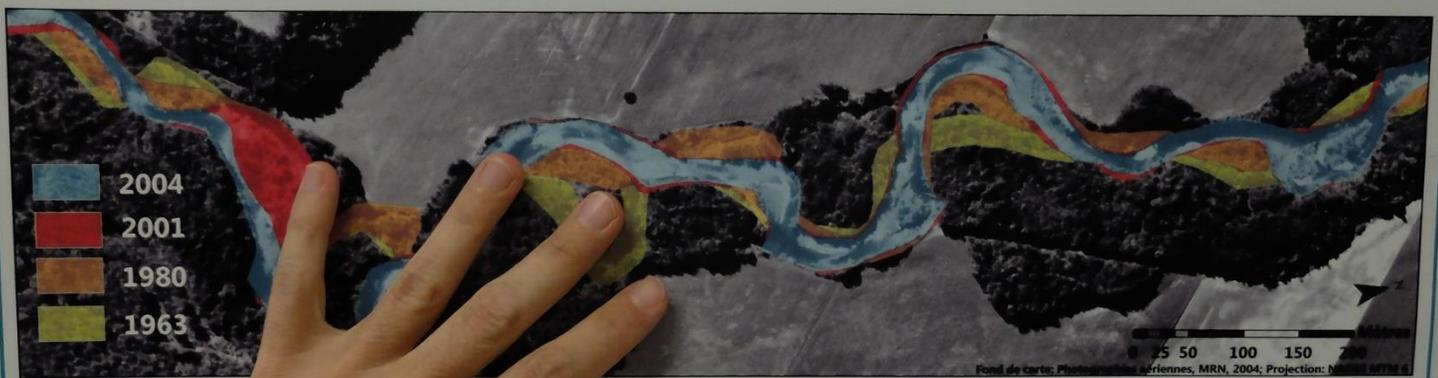


Fig. 1. Représentation transversale des différents lits topographiques d'une plaine alluviale (Ballais et al., 2007)



Fig. 2. Oxbow-lake en bordure de la rivière Neigette témoignant de la dynamique hydrogéomorphologique

Mobilité latérale : érosion des berges, avulsions et recouplement de méandres



segment de la rivière Neigette (Bas-St-Laurent) entre 1963 et 2004

Espace de liberté

Espace de mobilité des milieux humides riverains = Espace de liberté

... développée au Québec par ... et ... (2013) ... et ...

... accordant un espace où les ... système fluvial peut évoluer sans engendrer de risques pour les citoyens, tout en ... changements environnementaux

- L'espace de liberté favorise les ... la largeur de la bande riveraine et assure la protection des milieux humides
- Nécessite un changement ... nombre croissant d'initiatives dans d'autres pays

Approche tradi...

Espace de liberté

Fig. 5. Matar...

- Ada...
- Favo...
- tran...

C) Dév...

- Déte...
- suite

Je me souviens.

Je suis assise dans l'auto de J., il conduit. C'est la fin de l'après-midi, il fait soleil. Nous sommes sur la route entre Sainte-Marguerite et l'autoroute. J. vient me reconduire à l'aéroport. Je le regarde, j'ai besoin de le toucher. Il a les épaules un peu voûtées, il porte son uniforme de travail, t-shirt noir et pantalon noir. Il regarde la route. Il ne dit rien.

Je mets ma main sur sa nuque et je caresse ses cheveux.

Journal de recherche, *Mon premier récit phénoménologique*, 21 septembre 2019

Parler de moi me relie aux autres.

Yvan, collègue étudiant

Nos blessures deviennent des ponts.

Jean-Philippe, professeur

Introduction / La révolution des praticiennes et des praticiens chercheurs

La Maîtrise en étude des pratiques psychosociales de l'UQAR

Dans le corridor du 5^e étage du Pavillon D, où a lieu notre premier cours de la maîtrise en septembre 2019, il y a ces grands posters interprétatifs où les chercheuses et les chercheurs en géomorphologie et dynamique fluviale présentent leur travail. En fait, la première chose qui attire mon attention sur les murs de ce corridor, c'est la photo d'un homme. Je le trouve beau. Il ressemble à l'homme dont j'étais amoureuse.

J'essaie de découvrir qui il est et c'est ainsi que les posters apparaissent avec leurs diagrammes incompréhensibles et les belles photos aériennes des rivières. Différentes couleurs marquent le changement de trajectoire des rivières selon les saisons et les années. J'apprends ainsi que les lits des rivières bougent et se redessinent continuellement.

Sur les posters, je suis étonnée de découvrir les mots *espace de liberté* et *résilience* des rivières. Ce sont pour moi des concepts appartenant aux sciences humaines. Les rivières sont-elles donc des êtres vivants ? Qu'est-ce que leur corps, leur rapport au temps, à l'espace et à l'autre peuvent m'apprendre sur mon corps, mon rapport au temps, à l'espace, aux autres ? J'aimerais questionner les chercheuses et les chercheurs à ce sujet. J'aimerais questionner les rivières à ce sujet. Qu'est-ce que les rivières peuvent m'apprendre sur ce qui m'empêche de dormir la nuit ?

Quand j'arrive à la maîtrise en ce septembre-là, j'espère découvrir, expérimenter, de nouvelles formes de création-intervention qui correspondent davantage à ce que je cherche à mettre en œuvre dans ma pratique artistique. Mais justement, qu'est-ce que je cherche à mettre en œuvre ? Comment m'inscrire dans le monde, me sentir vivante et créer du sens ? Comment mettre ma pratique au service de ma communauté, la société dans laquelle j'évolue ?

La Maîtrise en étude des pratiques psychosociales me réserve des surprises. La désignation « pratiques psychosociales » englobe les différents métiers où praticiennes et praticiens (vous et moi) sont appelés à travailler et à intervenir auprès d'individus, de familles, de communautés ou d'organisations : le bénévole donnant du temps en maison de fin de vie, l'éducateur spécialisé travaillant en garderie, la gestionnaire d'une entreprise familiale agricole, l'artiste qui crée des espaces de rencontres avec les différents publics, etc. Bref, le champ des pratiques psychosociales est vaste. Mais ce n'est pas tout. Il comprend également nos pratiques relationnelles humaines de tous les jours,

avec nous-mêmes, les autres humains et le monde dans lequel nous vivons dans toutes ses dimensions : nos relations avec nos parents, nos enfants, nos amours, nos relations avec la nature et les autres êtres vivants, etc.

Habituellement, ce sont les chercheuses et les chercheurs qui font de la recherche : les théoriciennes et les théoriciens, les universitaires, les scientifiques. Les praticiennes et les praticiens déposent entre leurs mains les situations insatisfaisantes rencontrées dans leur pratique et les chercheuses et chercheurs se mettent au travail pour expliquer les causes à effets desquels naîtront des pistes de solutions. La Maîtrise en étude des pratiques psychosociales de l'UQAR a été créée pour que les praticiennes et les praticiens puissent faire eux-mêmes leurs recherches. Cette maîtrise offre un laboratoire de recherche où chacune et chacun peut étudier une de ses pratiques relationnelles ou sa pratique professionnelle, afin de mieux la connaître, la renouveler et contribuer au développement de nouvelles connaissances.

Contrairement aux savoirs théoriques développés par les chercheuses et les chercheurs, les savoirs d'action des praticiennes et des praticiens chercheurs sont développés sur le terrain même de leur pratique, permettant ainsi de témoigner de toute la complexité et la singularité que chaque situation implique. Mais surtout, l'un des axes de travail qui définissent la maîtrise, repose sur le fait que chaque praticienne, chaque praticien est unique, a une histoire de vie, un contexte socio-historique, des croyances, des valeurs, une personnalité qui façonnent sa pratique, et que tous ces aspects de sa singularité, ainsi que sa subjectivité, font partie des champs d'études nécessaires pour renouveler sa pratique.

Cette maîtrise a ainsi une caractéristique tout à fait spéciale : la praticienne ou le praticien est son propre sujet de recherche, c'est-à-dire qu'il fait de la recherche au « je », de la recherche impliquée.

Épistémologie / Comment faire de la recherche et être son propre sujet de recherche

Dans le corridor du 5^e étage du Pavillon D, où ont lieu certains de nos cours, il y a la photo d'un bel homme, des posters scientifiques... et des poubelles. À la pause, attendant que le cours se poursuive, je trouve des objets étonnants dans les poubelles : un bol en inox, le livre *Les arbres du Canada*, deux mousquetons imbriqués l'un dans l'autre, un bouquet de *ty-rap* et une grosse roche. Je cueille ces objets. J'ai le sentiment qu'ils sont des pièces à conviction pour mon projet de recherche, j'entre dans un processus de création.

Mon corps et ces objets se parlent, mon corps veut les toucher, mon être les reconnaît (hein ?) et désire créer-raconter des histoires-objets-images avec eux. Ces objets me

parlent du territoire. Un territoire déjà existant ou à créer ? Le territoire de ma recherche ? Est-ce que je peux faire confiance à ce que je sens ? Qu'est-ce que je sens ?

Dans ce premier cours de la maîtrise, me sont présentées les questions fondamentales sur lesquelles s'appuiera ma recherche :

- Quel est le problème ? (Qu'est-ce qui est en train de changer de forme en moi ?)
- Pourquoi me touche-t-il ?
- En quoi touche-t-il le monde ?
- Qui a déjà étudié le problème ?
- Quel est l'angle que je choisis pour l'étudier ?
- Que m'apprennent les données récoltées à la suite de cette étude ?

J'apprends également les principales étapes de ma recherche :

- La formulation de ma question de recherche
- La production ou la collecte de mes données
- La compréhension de ces données
- L'écriture d'un mémoire racontant le parcours de ma recherche

La recherche impliquée, dite aussi qualitative, est une approche différente (et encore controversée) de la recherche conventionnelle, soit celle des sciences appliquées ou sciences exactes. Les sciences appliquées recherchent des données mesurables, vérifiables, qui peuvent être dupliquées et s'appliquer à la majorité des individus. Elles disent utiliser l'objectivité pure, c'est-à-dire un sujet chercheur absent, et ont pour objectif d'expliquer les phénomènes, leurs causes et effets, leurs mécanismes sous forme de lois universelles. La recherche impliquée, quant à elle, a un objectif d'autoformation et de transformation de la réalité du sujet chercheur. Le phénomène étudié est l'expérience propre du sujet chercheur dans toute sa singularité et sa subjectivité. La recherche impliquée et ses outils méthodologiques servent à révéler des aspects de cette expérience à la conscience du sujet chercheur. Si je veux renouveler ma pratique artistique, répondre aux questions qui m'habitent, j'ai besoin de mettre en laboratoire comment je fais les choses et explorer mes angles morts. Ce sont cette réflexivité (poser un regard sur moi-même) et cette conscience qui m'offriront la possibilité de produire de nouveaux savoirs et de transformer ma pratique.

Derrière la praticienne chercheuse, il y a une personne humaine, derrière la personne humaine, il y a une histoire. Plus je m'approche de ma singularité, plus je m'approche de ce qui est universel car les questions que je me pose, il y a assurément quelqu'un d'autre qui se les pose.

Phénoménologie / L'étude de notre expérience spontanée du monde

Le grand défi de la recherche en première personne est de réussir à faire taire tout ce que je connais sur moi-même et ma pratique afin de produire de nouvelles connaissances sur moi-même et ma pratique. C'est alors qu'entre en jeu la phénoménologie, l'observation du phénomène (mon expérience et ma pratique artistique) comme il est et non comme je me le représente. La phénoménologie est une science qui étudie notre expérience directe du monde. Elle interroge cette expérience vécue de façon descriptive, cherchant le *comment* plutôt que le *pourquoi*, n'essayant pas de l'expliquer ou de la comprendre, laissant ainsi de côté interprétations, spéculations, jugements, dénis, hypothèses, etc. Décrire sans à priori notre expérience « nous permet de la faire monter à la conscience et de la regarder sous un jour nouveau » (Boutet, 2016, p. 65).

C'est ainsi un type de recherche qui s'exprime surtout en mots, en récits, en témoignages, sous la forme d'un outil essentiel appelé récit phénoménologique. Le récit phénoménologique n'a pas à être rédigé au moment même de l'expérience tout comme il n'est pas non plus un effort de mémoire lorsque vient le moment de l'écrire. La praticienne chercheuse utilise plutôt la mémoire concrète de son corps pour évoquer les images, les odeurs, les sensations, les émotions, les paroles, les gestes, et revivre, ressentir l'expérience à nouveau, consentir à rencontrer l'expérience pour qu'elle dévoile son propre sens.

Le récit phénoménologique doit répondre à certaines conditions pour servir la recherche. Habituellement, il commence par les mots « je me souviens » ou « j'observe » ou « je rêve », ceux-ci, telle une invocation, convoquant la mémoire du corps. Le récit phénoménologique s'écrit à la première personne du singulier et à l'indicatif présent. À l'aide des cinq sens, l'écriture phénoménologique tente de décrire la scène et cherche à transmettre ce qui a été vécu, perçu, senti, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du sujet chercheur.

Que ce soit pour la description d'un moment de satisfaction ou d'insatisfaction de la pratique relationnelle et/ou professionnelle de la praticienne chercheuse, le récit phénoménologique représente un matériau riche qui permet inmanquablement de faire apparaître toutes sortes d'informations insoupçonnées. Cependant, ce récit est essentiellement une donnée et ne parle pas de lui-même des conclusions de la recherche. La praticienne chercheuse doit alors dans un deuxième temps l'analyser, non pas pour trouver les bonnes informations ou la véritable signification des dites informations, mais bien pour se laisser traverser par le récit et résonner comme un tambour pour produire de nouveaux sons.

Herméneutique / Construire une compréhension nouvelle

J'ai le réflexe intellectuel (ou le syndrome de la bonne élève) profondément enraciné de toujours chercher la bonne réponse au lieu de vivre simplement l'expérience, d'accueillir ce qui est là. L'herméneutique est justement, plutôt, cet exercice d'interprétation des données où la praticienne chercheuse rencontre et écoute ses données, résonne au lieu de raisonner. Tout comme les principes d'écholocation ou de résonance magnétique, elle s'emplit du bruit (du chant ? du sens indicible ?) de ses données, et fait écho à ce qui se répercute dans son esprit, dans son cœur, dans son corps. Qu'est-ce que j'entends, qu'est-ce que ça me fait vivre ? Quelles images, quelles idées, quelles réflexions m'apparaissent ? Qu'est-ce que cette donnée et ma récolte d'informations me donnent à penser ? L'herméneutique est la science qui interprète les dimensions cachées derrière le sens premier des mots des textes qu'ils composent.

Au lieu de faire usage de la raison pour enchaîner idées, jugements, déductions pour convaincre, confirmer, prouver ou réfuter et aboutir à une conclusion, l'herméneutique cherche à construire une compréhension nouvelle ou même plusieurs pistes de compréhension. Créer du sens plutôt que chercher le sens exact. On ne cherche pas ici un mécanisme déterminé de fonctionnement que nous pourrions reproduire mais bien la connaissance qui nous permettra de créer une nouvelle façon de faire.

Cette analyse se fait habituellement en mode écriture : la praticienne chercheuse entre en dialogue par écrit avec ses données. Il existe également un autre outil herméneutique extraordinaire qui prend la forme à la Maîtrise en étude des pratiques psychosociales de *communauté apprenante* et d'*espace dialogique* entre ses membres. Cette communauté apprenante est la cohorte des étudiantes et des étudiants à la maîtrise, qui ont de 23 à 72 ans en ce septembre 2019, venant de multiples horizons relationnels et professionnels, qui constituent un fabuleux laboratoire de recherche où un travail de co-développement entre collègues étudiants permet le déploiement des projets de recherche de chacune et chacun. Effectivement, les résonances et les commentaires de chaque collègue lors de nos présentations tout au long des cours nourrissent notre travail. Il y a également leurs résonances prodiguées lors des exercices d'*herméneutique instaurative*, où ils sont appelés à résonner sur une donnée même de notre projet pour nous aider à la *faire parler*. Mais le plus étonnant de cette communauté apprenante et de son effet herméneutique, c'est comment chaque projet de recherche, la quête, le processus de renouvellement et la réflexivité de chacune et de chacun, viennent nourrir les autres projets de recherche et les processus de chaque collègue étudiant, comment les projets de recherche résonnent entre eux.

Recherche heuristique / Suivre les abeilles

J'ai donc à cerner une problématique concernant ma pratique professionnelle, à formuler une question en lien avec cette problématique, puis à chercher réponse à ma question. Bon. Par où je commence ?

Bien que la recherche impliquée corresponde à ce que je cherche comme processus de renouvellement de ma pratique professionnelle, je suis troublée par cette pratique de la mise en laboratoire de mon expérience vécue où ma subjectivité apparaît comme un élément fondateur de la recherche. Tout comme une chercheuse en sciences appliquées, je cherche la structure, la formule, le modèle à suivre pour effectuer ma recherche. On dirait que je remets en question la valeur, la validité, de l'expérience humaine... De mon expérience ?

Je prends conscience que mon éducation et ma socialisation, les structures économiques et gouvernementales dans lesquelles je pratique mon métier, demandent que les choses servent à quelque chose. Je pensais être libre, mais une partie de moi est ma propre juge : j'ai besoin de prouver que ma pratique artistique sert à quelque chose, j'ai besoin que ma pratique artistique serve à quelque chose. J'ai besoin de prouver que je sers à quelque chose. Je suis devenue une artiste en arts visuels avec une pratique en art contemporain, car c'est la présence au monde qui donne le plus de sens à mon existence et à la vie : suis-je légitime de faire ce que je fais juste pour les raisons existentielles pour lesquelles je le fais ? N'ai-je pas à prouver que je contribue à l'édification du monde et que je mérite ainsi d'exister ? Ai-je le droit d'exister simplement parce que j'existe ? Quelle valeur, moi Katia Grenier, j'accorde à mon expérience ?

J'essaie d'aborder la maîtrise comme j'aborde une résidence de création, c'est-à-dire partir à la rencontre d'un territoire inconnu. Première étape donc : marcher le territoire et partir en cueillette intuitive parce que je ne sais pas ce que je cherche. Me laisser interpellé par tout ce qui me touche et m'attire, ne rien rejeter, car tout, autour de moi, en toute synchronicité, participe à ma quête.

C'est là un chemin heuristique de recherche, propre à la recherche impliquée, où le processus de recherche lui-même m'apprend ce que je cherche, au fur et à mesure que la recherche se déploie. Ce processus est à l'image du processus de création. L'artiste canadienne multidisciplinaire Manon De Pauw le décrit fort bien :

Pour ma part, la pratique et la théorie sont perçues comme faisant partie d'un tout nommé démarche artistique. Ainsi abordée, la démarche est un ensemble au sein duquel s'agite une activité incessante : des actions et des questions se posent; des objets et des

connaissances s'accumulent; des mots et des concepts se forment; des images et des idées naissent, mutent et meurent. Ces composantes cohabitent selon une logique interne qui échappe souvent à l'analyse et la catégorisation. Certaines vivent en surface, d'autres en profondeur, chacune évoluant à son propre rythme. Il se crée entre elles des liens de nature diverse : elles peuvent s'accompagner, s'entrechoquer, se contredire ou se soutenir mutuellement. (Laurier et Gosselin, 2004, p. 154)

J'aime bien l'allégorie de la quête d'une ruche pour illustrer le chemin de recherche heuristique, la ruche symbolisant l'aboutissement de ma recherche, les connaissances et les voies de passage pour renouveler ma pratique.

Si tu veux trouver la ruche des abeilles que tu vois butiner autour de toi, choisis une abeille et suis-la. En cours de route, elle te fera découvrir maints paysages, et tout à coup, tu la perdras de vue. Ce n'est pas grave, attends. Une autre abeille passera par-là, les pattes pleines de pollen. Suis-la. Ainsi, d'abeille en abeille, tu trouveras la ruche, la maison de toutes les abeilles.

Ainsi, ce mémoire raconte, d'abeille en abeille, le récit de mon renouvellement de pratique. Au premier chapitre, je présente les pertinences personnelles et professionnelles de ma recherche, comment mes insatisfactions professionnelles, ma rupture amoureuse et mon exil des Îles de la Madeleine m'ont menée à ma problématique, ma question et mes objectifs de recherche. Le deuxième chapitre dresse le cadre de mes références, les mots clés et les concepts fondamentaux qui ont servi d'assises à ma recherche, inspirés entre autres par les réflexions de plusieurs autrices et auteurs. On y trouve également les pertinences sociales de ma quête, ainsi que les origines de ma méthodologie pour la récolte de mes données. Au troisième chapitre, je présente la recherche-crédation comme approche scientifique et comme méthodologie, puis, plus précisément, les outils méthodologiques choisis pour répondre à mes objectifs. Mes données décisives, leur contexte de récolte et mes premières résonances sont ensuite présentés aux quatre chapitres suivants, pour appuyer mon analyse et mes pistes de compréhension, développées au huitième chapitre.

Dans le corridor du 5^e étage du Pavillon D, où ont lieu certains de nos cours, il y a la photo d'un bel homme, des posters scientifiques, des poubelles... et une formule magique, symbolique : « [l']espace d'inondabilité d'une rivière et son espace de mobilité, ajoutés aux milieux humides qui la bordent, composent son espace de liberté » (Massé et al., s. d.). Je suis en quête d'un trésor. J'entends un appel. J'entre dans le monde de l'inconnu. Les rivières, les forêts et les fours à chaux sont mes alliés.



La maison qui nous habite

Événement performatif présenté à Rimouski le samedi 21 sept. 2019, où plusieurs artistes étaient invités à habiter chacune chacun une fenêtre ou une porte de la maison, tandis que les spectatrices et les spectateurs déambulaient à l'extérieur pour les découvrir.

Je me souviens.

Il fait froid. Il fait nuit. Une cinquantaine de personnes font le tour de la maison. Ça m'énerve. Je voudrais être toute seule pour découvrir chacune des fenêtres.

Ma première fenêtre est un soupirail. Dans l'obscurité du sous-sol, je devine quelqu'un. Il chante. Devant le soupirail, sur le sol, il y a des morceaux de papier, un crayon et une affiche où il est écrit Dons de noms. J'écris mon nom et tends le papier à l'homme au sous-sol. Sa ritournelle joyeuse devient Il n'y a qu'une Katia sur la terre et tout le monde le sait, tout le monde le sait.

Ça me fait tellement rire! Ça vient toucher ma petite fille intérieure qui rit fort d'entendre son nom chanté avec tellement de joie. Je remarque au cours de la soirée que chacune et chacun est pris par une joie semblable en entendant son nom et la ritournelle.

Il y a une fenêtre au rez-de-chaussée, juste au-dessus de ce soupirail. Une femme est assise et écrit avec une ancienne dactylo. Elle porte tour à tour des déguisements caricaturaux, une fois en homme barbu, une autre fois en mariée. Elle semble très absorbée par sa rédaction, elle parle, dicte peut-être ce qu'elle écrit, je ne l'entends pas même lorsque je m'approche.

Tout à coup m'apparaît une image : cet homme du soupirail et cette femme de la fenêtre du rez-de-chaussée sont deux facettes d'une même personne. Dans l'obscurité de l'inconscient ou de la psyché, dans la rivière sous la rivière, une petite voix chante inlassablement l'amour. Pour une rare fois, il m'est donné d'entendre la voix de l'ombre, tandis qu'à la lumière du conscient, un être change plusieurs fois de visages et soliloque sans que sa voix vienne interférer avec celle des profondeurs.

Les fenêtres suivantes ont la même disposition. Par la fenêtre du rez-de-chaussée, une femme me regarde, nous regarde. Posément, elle crée un masque avec des bandelettes de plâtre à même son visage. Elle y plante des plumes sur le front et lui façonne un nez d'aigle : le masque a une résonance autochtone. Chaque geste de la femme est empreint d'une présence étonnante. Ce n'est pas leur précision mais leur justesse qui me touche.

Au soupirail, cette fois-ci, la lumière est allumée. Un homme est assis à cheval sur un chevalet. Il rabote méthodiquement un morceau de bois serré dans un étau devant lui. Il ne semble pas conscient de notre présence.

Encore une fois m'apparaît cette image d'un homme et d'une femme représentant deux facettes d'une même personne. Plus l'un enlève des couches, plus l'autre en ajoute. Ça me fait mal ce rabot qui rabote, je sens le ciseau qui mord le bois et le décapite, l'amoindrit, le fait disparaître un peu plus chaque fois. Le masque se construit pour protéger, panser.

Pour marquer la fin de l'événement et des performances, les lumières s'éteignent dans les pièces de la maison. La femme qui créait le masque essaie alors de l'enlever, mais n'y arrive pas.

Journal intime, septembre 2019

J'ai besoin d'apprendre à vivre en relation.

Chantale, collègue étudiante

Je désire être vue, j'ai peur d'être vue.

Noémi, collègue étudiante

Chapitre 01 / Première abeille

Je désire rentrer chez moi

« Quels sont les territoires qui vous ont donné forme ? » nous demandaient nos professeur.es. Quels sont les territoires qui m’habitent ? À quels territoires j’appartiens ? Quels sont les territoires de mon histoire ? Je descends dans mon corps et mon enfance devient un territoire à parcourir avec mes sens. Je me vois jouer dans le bois à la planète des singes, à Cosmos 1999, à créer des lieux secrets avec des fougères, des lycopodes, des mousses. Les couleurs, les textures, les odeurs, l’architecture vivante de la forêt me convient continuellement à l’émerveillement. Un jour, alors que je cueille des mousses pour créer une chambre magique sous les branches d’une épinette, je découvre dessous des os de vaches et de chevaux, crânes, omoplates, os du bassin, fémurs. Il y en a partout. Mes amies et moi sommes abasourdies, nous venons de trouver un inimaginable trésor ! Avec révérence, nous cueillons un à un les os, admirant leurs formes mystérieuses et évocatoires. Nous les rassemblons en une sorte d’autel-sculpture pour honorer leur beauté. Nous avons huit ans. Voici qui je suis. Quand je touche à ce souvenir, je touche à qui je suis, au bonheur d’être vivante, à la Vie en moi.

C’est la fin des années 80, j’ai 18 ans. J’étudie au Bacc en enseignement du français à l’Université de Sherbrooke. J’ai un cours optionnel à choisir pour mon premier trimestre. Je tombe par hasard sur le répertoire des cours du Certificat en arts visuels et je choisis le cours *Initiation à l’art contemporain*. Dès le premier ou deuxième cours, nous prenons l’autobus et partons pour Montréal visiter le Musée d’art contemporain. J’entre au musée et je découvre un nouveau monde au sens propre du terme. Je sens littéralement mes synapses se connecter dans mon cerveau, voici enfin ce que je cherchais sans savoir que je le cherchais : une nouvelle appréhension du monde, riche et féconde.

C’est une exposition collective et l’un des artistes, Rober Racine, joue avec les pages d’un dictionnaire, 2836 pages, où certains mots ont été découpés laissant des trous béants. Lorsque je lis les définitions sur les pages, je vois mon reflet dans ces espaces vides car il y a un miroir derrière chacune des pages. Je deviens ainsi partie prenante des définitions : « Qui ne peut être vaincu / trou / reflet de la narine de Katia ». Une autre artiste, Suzelle Levasseur, propose de grands tableaux où des corps humains, éthériques et tourmentés, se fondent à des nuages de couleurs vives. Des corps-émotions, des nuages-émotions, des corps-nuages.

Bref, je découvre la création, un mode de connaissance joueuse et joyeux, plein de tours et de détours, qui donne forme (vie ?) à l’invisible, qui transforme (fait apparaître ?) la réalité, les réalités, qui décroïssonne le concept de réalité ou de l’expérience de la réalité,

en jouant entre autres avec les sens (enfin venir au monde dans mon corps) et avec le sens (enfin venir au monde dans la poésie vivante) ! Je deviens alors une artiste car c'est la présence au monde qui me procure le plus de joie.

1.1 Voici ma pratique, mon métier : je suis une artiste et j'aime passionnément mon travail

Ma pratique artistique, amorcée en 1997 à la suite d'un baccalauréat interdisciplinaire en arts de l'Université du Québec à Chicoutimi, était liée jusqu'à maintenant aux formes installatives¹ et aux pratiques de la sculpture textile, de l'art nature et de la photographie. Mes principaux sujets de travail sont le corps-territoire et l'archétype de l'espace sauvage. J'explore comment mon corps s'inscrit formellement et métaphoriquement dans les paysages de l'espace intime et de l'espace public, mais également la nature du lien entre mon corps et le territoire. Le territoire est-il un corps ? Le territoire fait-il partie de mon corps ? Quelle est ma relation d'intimité au territoire, moi femme allochtone² d'Amérique ?

Depuis 2015, je travaille surtout en contexte de résidences de création³, au Québec, dans les Maritimes et en Europe. J'observe que ma pratique est en pleine mutation, tendant maintenant vers un art relationnel qui utilise le performatif.

Voici les brèves descriptions de certains projets de création de mon parcours professionnel, les pierres de gué qui m'ont menée à mon projet de recherche et à la définition de ma problématique. On peut aussi y découvrir ma pratique artistique qui est le fondement de l'épistémologie et de la méthodologie de ma recherche-crédation, ainsi qu'un cadre de référence pour accompagner la lecture des différents chapitres de ce mémoire.

¹ Une installation est une œuvre constituée de plusieurs éléments variés mis en relation et en dialogue dans un lieu.

² Au Québec, se dit d'une personne non autochtone.

³ Une résidence de création ou résidence artistique est un séjour de recherche en création dans un lieu mis à la disposition d'une artiste par une institution publique ou privée, dans le but généralement de produire une œuvre (exposition, spectacle, chorégraphie, chanson, etc.).



Figure 1
2012, *Sans titre*
art nature
Îles-de-la-Madeleine © Maude Jomphe

Salle d'attente

En 2013, l'artiste Carole Piédalue et moi avons présenté le projet *Salle d'attente*, une exposition photographique d'œuvres art nature⁴ et in situ⁵, dans les salles d'attente du Centre intégré de santé et de services sociaux (CISSS) des Îles de la Madeleine. Les œuvres avaient été réalisées l'été précédent sur le territoire des Îles et dans les huit salles d'attente du CISSS, soit à l'hôpital, dans les CLSC et au Centre de réadaptation.

Ces œuvres étaient le fruit d'un travail de réflexion sur la rencontre entre l'espace public et l'espace intime : qu'est-ce que l'intimité dans un lieu public ? Où le met-on dans notre corps ? Se cache-t-il derrière l'oreille, là où la peau est si douce ? Nous pensions au départ que l'espace intime et l'espace public étaient deux espaces distincts, mais au fil de nos réflexions et de la création, nous avons découvert entre autres que dans une salle d'attente, et peut-être ailleurs, la rencontre de ces deux espaces crée un troisième espace, que nous avons surnommé à l'époque l'espace poétique. Selon nous, nos œuvres reflétaient la nature de ce troisième espace. C'est lors de ce projet que j'ai commencé à travailler spécifiquement sur le concept de corps-territoire.

⁴ Les deux artistes travaillent dans la nature avec les matériaux qu'elles y trouvent. L'œuvre est éphémère mais elle survit par la photographie.

⁵ Une œuvre in situ est une œuvre créée en fonction d'un lieu précis.



Figure 2
2013, *Salle d'attente : Attendre et rêver*
en duo avec Carole Piédalue
photographies numériques en contexte d'exposition
Hôpital de l'Archipel, Îles de la Madeleine © Maude Jomphe



Figure 3
2013, *Salle d'attente : Attendre et rêver* (détail)
en duo avec Carole Piédalue
photographies numériques d'œuvres art nature et in situ
Îles de la Madeleine © Maude Jomphe

Lièvre

L'œuvre *Lièvre* a été créée et diffusée aux Îles de la Madeleine, en juin 2016, dans le cadre de l'événement-résidence *Le chant des pistes* présenté par le centre d'artistes AdMare et la commissaire Caroline Loncol-Daigneault. L'Événement-résidence rassemblait dix artistes des Maritimes et une artiste de la France, invités à travailler sur le thème de la mobilité du territoire.

Lors de cette résidence, j'ai travaillé sur le thème de l'espace sauvage. Bien que les Îles de la Madeleine soient isolées dans le golfe du St-Laurent, la présence humaine marque aujourd'hui tout le paysage et je me suis demandée ce qu'il restait de l'âme sauvage de ce territoire. Je suis donc partie à la recherche de l'espace sauvage des Îles de la Madeleine. Au départ, l'espace sauvage était pour moi simplement ce qui est à l'état de nature ou ce qui n'a pas été modifié par l'action humaine. Puis j'ai découvert que l'espace sauvage est un concept beaucoup plus vaste, qu'il est partout, même dans l'espace civilisé, même à l'intérieur de moi. En effet, qu'est-ce que l'espace sauvage ? L'envers du civilisé, l'indompté, le souterrain, l'inconscient ? Ou alors le primitif, le préthéorique, le préconceptuel ? Dans mon expérience, l'espace sauvage n'est pas nécessairement un espace physique circonscrit dans la nature. Il peut être aussi un ressenti, un espace-temps qui surgit spontanément, caractérisé par la perte de mes références habituelles, où je perds un certain contrôle. Il peut prendre toutes sortes de formes et variera d'intensité et de nature selon l'individu et sa culture.

Avec *Lièvre*, j'ai travaillé à partir des animaux sauvages habitant le territoire et d'une légende du terroir madelinot où le cadavre d'un homme noir inconnu est retrouvé échoué sur la plage. Ainsi l'espace sauvage investi était autant physique que mythologique. L'œuvre a pris la forme suivante : j'invitais chacune et chacun des spectateurs à venir rencontrer l'espace sauvage et passer une nuit seul dans la dune avec un lièvre géant, sculpture rembourrée, référence aux toutoux-jouets de l'enfance. Pour la première fois, je me retrouvais avec une œuvre impossible à présenter logistiquement dans un contexte de résidence et dont la forme se rapprochait davantage du passage initiatique que de l'expérience artistique. Adaptant l'œuvre aux exigences de présentation de la résidence, j'ai plutôt proposé aux visiteuses et visiteurs une expérience à vivre de nuit dans les dunes où, suivant deux par deux un sentier, ils rencontraient une œuvre, *Lièvre*, avec laquelle ils pouvaient interagir.

Cette résidence a marqué un tournant dans mon travail. J'ai pris conscience que ma démarche artistique était également une démarche spirituelle, que je cherchais à créer des espaces de rencontre intime entre les spectatrices, les spectateurs et la nature.



Figure 4
2016, *Lièvre*
textiles et arbutarde
Îles-de-la-Madeleine © Nigel Quinn

Praticienne en travail rituel

En 2018-2019, j'ai suivi la formation *Pratique en travail rituel* à HO Rites de passage à Montréal. S'inspirant des traditions des premiers peuples à travers le monde, mais également du travail de chercheuses et de chercheurs tels que Jean Houston, Carl G. Jung, James Hillman et Joseph Campbell, cette école cherche à réintroduire, réinventer et réenchanter différents rites sociaux dans notre culture : naissances, rites de passage pour jeunes, mariages, ruptures, maladies, morts, deuils, et bien d'autres. Le travail rituel et la célébration peuvent s'intégrer à plusieurs niveaux de la vie familiale, privée ou communautaire. On observe aussi son apparition en entreprise, dans les écoles et dans l'espace public.

Mon intention première était d'y acquérir les codes et structures du travail rituel pour m'en servir en contexte artistique. Je ne voulais plus « animer » pour présenter mes œuvres et inviter les spectateurs à interagir avec elles, mais plutôt utiliser ces codes et structures universels qui s'adressent autant à l'inconscient qu'au conscient, au corps qu'à l'intellect, pour que l'œuvre elle-même appelle l'interaction... Cette formation m'a permis de clarifier davantage le fondement de ma démarche artistique : créer des espaces de transformation et proposer des expériences où les spectatrices et les spectateurs peuvent se reliés à eux-mêmes, aux autres et à la nature. Pour employer le vocabulaire de l'autrice américaine Jean Houston et de la psychologie sacrée, cette formation m'a permis de déployer le niveau d'expérience que je voulais faire vivre, du cadre esthétique et conceptuel (c'est moi) à celui intuitif et relationnel (nous sommes).

Berçer le cœur

Cependant, à l'été 2018, lors d'une résidence de création en Normandie sur l'île de Tatihou, j'ai essayé d'appliquer les enseignements reçus et de tricoter ensemble création et pratique rituelle sans arriver à trouver la forme juste et renouveler ma pratique.

J'invitais les visiteuses et les visiteurs à berçer le cœur de l'île, un objet symbolique confectionné à la suite de mes recherches. Pour plusieurs raisons, tant personnelles que culturelles, les visiteuses et les visiteurs étaient très timides à se laisser vivre l'expérience, tout en étant curieux et touchés par la proposition. C'était un espace expérientiel tellement intime, trop intime pour l'espace public. J'ai réalisé que ce geste de berçer un cœur était un geste symbolique et archétypal où le cœur de l'île pouvait devenir le cœur de quelqu'un et/ou tous les cœurs du monde.



Figure 5
2018, *Berçer le coeur de l'île*
performance
Île de Tatihou, France © Maurice Guérard

Actions performatives / Combinaisons identitaires

Pour poursuivre ma recherche amorcée avec la formation de Ho Rites de passage, prenant conscience que ma pratique était en transformation et cherchant sa nouvelle forme, j'ai suivi l'atelier *Actions performatives / Combinaisons identitaires* donné à l'été 2019 par l'artiste performeuse Sylvie Tourangeau. Ce n'est pas la discipline artistique de la performance qui m'interpellait mais bien le médium du performatif. Utiliser ma présence au monde comme outil de création. Sylvie Tourangeau et ses acolytes du collectif TouVa, Anne Bérubé et Victoria Stanton, l'appellent le 7^e sens, le sens du performatif.

J'y ai acquis des outils de travail fort intéressants. Utiliser mon attention pour écouter et entrer en relation avec ce qui m'entoure, densité externe, et avec ce qui se passe à l'intérieur de moi, densité interne. Me réapproprier ainsi ce mouvement de présence vers l'intérieur, vers l'extérieur. Puis pratiquer la notion d'auto-cohérence qui se base, entre autres, sur la respiration comme outil d'abandon pour laisser monter la motivation de l'action, afin que celle-ci vienne d'une nécessité et non de considérations mentales. Explorer différentes postures de présence, entre autres *le degré zéro, habitée par, le déjà là, l'absence*. Explorer également différentes relations à l'objet, entre autres, *c'est moi le boss, c'est l'objet qui mène, le mode fusionnel, le mode métamorphose*⁶.

J'ai eu la chance ensuite de suivre l'atelier *Rituel de circonstance / Nécessité de l'action* à l'automne 2019, donné par Sylvie Tourangeau et Stéphane Crête, comédien et praticien rituel. Cette formation rassemblait des principes de base du travail rituel et des procédés reliés à l'art performance.

1.2 Problématique / Qu'est-ce qui m'empêche de dormir la nuit ?

Avec la Maitrise en étude des pratiques psychosociales, j'avais donc tout d'abord le projet de métisser ma pratique artistique et les outils d'une pratique rituelle, chercher de nouvelles formes de création-intervention pour créer des espaces de rencontres intimes. Mais chemin faisant, cherchant à nommer clairement mon insatisfaction pour identifier la problématique de ma recherche, je découvre que le thème de l'intimité dans mon travail est également une quête personnelle d'intimité avec moi-même, les autres êtres humains et ce qui est plus grand que moi, la Vie. Quand je cherche à identifier ma problématique, les mots qui me viennent ne concernent pas exclusivement ma pratique professionnelle. Si celle-ci est en pleine transformation vers une forme encore inconnue, c'est entre autres à cause de ce qui m'empêche de dormir la nuit, et ce qui m'empêche de dormir la nuit est existentiel, concerne tout mon être, un besoin fondamental de me

⁶ Vocabulaire utilisé en art performance.

relier à moi-même, aux autres et à la Vie. Qu'est-ce qui m'empêche de dormir la nuit ? Qu'est-ce qui demande mon attention ?

1.2.1 Je ne sais plus qui je suis

Quand j'arrive à la maîtrise, il y a un peu plus d'un an que je dors seulement environ cinq heures par nuit, que j'ai quitté mon amoureux des 13 dernières années, que j'ai choisi de quitter également le territoire des Îles de la Madeleine, le réseau professionnel et la communauté de cœur qui enrichissaient ma vie depuis 14 années. J'avais trop de peine.

Depuis mon départ des Îles, je suis en état de choc, hébétée, à quatre pattes dans le ring de boxe, cherchant à retrouver mes esprits et à me remettre debout.

Je suis un four à chaux, je suis bouillonnante, fiévreuse, électrique. Pourtant, à l'intérieur de moi, il y a une roche dure, très dure, qui résiste à être transformée.

Je suis perdue. Je ne me sens plus d'ancrage intérieur. Je ne sais plus qui je suis, j'ai le sentiment que je ne peux plus faire confiance à ce que je ressens. Je ne me laisse pas toucher par l'amour et je ne réussis pas à m'abandonner à la joie, au repos, à la paix.

Une phrase monte spontanément en moi après une méditation lors d'un cours : « Je désire rentrer chez moi. » Elle exprime tout d'abord simplement une grande fatigue et je voudrais m'en aller chez moi, dormir. Puis, à la suite d'un exercice d'introspection, je découvre que cette phrase est porteuse d'un sens symbolique riche. Bien sûr, depuis mon départ des Îles, je me sens en exil et je suis à la recherche d'un nouveau chez-moi. Mais elle évoque également une quête intérieure de reconstruction. *Je ne sais plus qui je suis, j'ai le sentiment que je ne peux plus faire confiance à ce que je ressens* : où est la maison de qui je suis en moi ? Où est ma maison en moi et de quoi est-elle faite ? Je suis si fatiguée, je désire seulement être, seulement me laisser être, je désire rentrer chez moi, rentrer à la maison en moi.

Avec mon projet de recherche, je désire créer des espaces artistiques et rituels qui permettent de se relier intimement à soi-même, aux autres et à la nature, projet qui, je le découvre maintenant, vient entre autres d'un besoin personnel d'intimité. Je désire vivre une rencontre intime avec moi-même. Non, c'est plus racinaire qu'un désir, c'est un besoin fondamental : j'ai besoin de vivre une rencontre intime avec moi-même. J'ai besoin de savoir qui je suis, non pas avec ma tête, mon intellect, ma rationalité, mon mental, mais bien de savoir avec mes os qui je suis.

Qu'est-ce qu'une rencontre intime ? Ce qui est intime est *ce qui est contenu au plus profond d'un être, ce qui lie étroitement par ce qu'il y a de plus profond*⁷. J'essaie de me relier à celle qui sait qui je suis en moi mais je n'y arrive pas. Comme si un lien avait été brisé, un chemin perdu. Et comment puis-je vivre une rencontre intime avec les autres et la Vie si je ne me rencontre pas moi-même intimement ? En même temps, j'ai l'intuition que ce lien brisé à celle qui sait qui je suis ne peut être réparé qu'en étant en relation avec les autres et avec la Vie.

C'est le cœur de ma pratique artistique, dessiner, créer des liens entre moi et le monde qui m'entoure. Mon corps déambule et trace des lignes sur le territoire, en lien ou en rupture avec les lignes de force du paysage et de ses éléments. Comme si créer des liens entre les choses, entre les êtres, voulait dire créer du sens, me sentir vivante et réelle. Les liens sont-ils des espaces de dialogue invisible ? Pourquoi et comment les liens se créent-ils, se défont-ils ? De quoi sont faits ces fils invisibles ? Ce lien, *ce qui lie, unit, de manière à être en relation, à former un tout ou pour établir une communication*⁸. Être en communication, être reliée par un passage, par une ouverture. Transmettre quelque chose d'un être à un autre, donner connaissance-expérience de soi, recevoir connaissance-expérience de l'autre.

Le lien est brisé en moi pour me relier à celle qui sait intimement qui je suis. À mes os.

1.3 Donner à voir le lien brisé

Comment ce lien brisé se manifeste-t-il ? Quelle forme prend-il au quotidien ? Quand apparaît-il ? Voici deux événements où j'ai fait l'expérience de ce lien brisé à celle qui sait intimement qui je suis, événements qui m'ont permis d'explicitier davantage le phénomène.

1.3.1 Au premier cours d'*Analyse praxéologique*

Le 25 septembre 2020, au premier cours d'*Analyse praxéologique*, en présence à l'UQAR, je présente de façon informelle mon projet de recherche à sept des collègues étudiantes et étudiants de ma communauté apprenante et aux deux professeures du cours. La plupart de mes collègues ont déjà présenté leur projet. Certains d'entre eux ne connaissent pas mon projet ou n'ont pas suivi son développement depuis six mois, à la suite des premiers mois de confinement de la pandémie du virus COVID 19. Je suis tellement contente de les retrouver ! Je suis tellement passionnée par mon projet de recherche et ils sont les principales personnes avec qui je peux le partager en profondeur

⁷ Intime. Dans *Usito*. <https://usito.usherbrooke.ca/>

⁸ Lien. Dans *Usito*. <https://usito.usherbrooke.ca/>

puisqu’iels sont en quête elleux aussi. J’ai besoin de partager avec elleux la beauté du chemin que je marche, tout comme d’entendre, elleux, où iels en sont. J’ai l’intention de communiquer ma joie et ce qui est important pour moi. Mais ce n’est pas du tout ce qui arrive. Je termine ma présentation bouleversée par mon incompetence à parler de mon projet et submergée par un sentiment de honte dévastatrice. Qu’est-ce qui s’est passé ?

Par bonheur, la praxéologie est justement un outil méthodologique qui permet d’analyser une interaction insatisfaisante en co-développement avec mes collègues. J’ai donc ainsi récupéré cette expérience troublante pour l’étudier dans mon atelier praxéologique lors d’un cours suivant.

Conformément à cette méthodologie, j’ai tout d’abord lu à mes collègues le compte-rendu écrit de ma présentation du premier cours, c’est-à-dire le mot à mot des conversations, la description des gestes posés et de mes émotions vécues. J’ai partagé également avec elleux quelle était mon intention lors de cette présentation et mes premières résonances sur ce qui s’est passé à ce moment-là. Effectivement, dès l’écriture de mon récit pour cet exercice, j’ai vu apparaître cette partie de moi qui me juge constamment et qui détruit tout ce que j’essaie de construire, celle que j’appelle la juge coupeuse de tête et de mains. Je connais depuis longtemps cette voix en moi, mais je n’avais pas perçu son retour en force depuis ma rupture amoureuse.

Dès la lecture de mon document, mes collègues sont entré.es en résonance et ont noté tout ce qui les interpellait ou évoquait quelque chose pour elleux. Ensuite, est venue une période de questions où iels m’ont demandé de clarifier ou de décrire davantage certains aspects présentés dans mon document. Enfin, mes collègues ont partagé avec moi les reflets, les indices et les pistes de travail qu’iels ont récoltés, leur regard extérieur me permettant de confronter ma perception des faits à la réalité et de conscientiser des comportements, des émotions, des attentes, des attitudes, des croyances et des valeurs sous-jacentes.

Voici des extraits du compte-rendu (en gris) de la présentation de mon projet de recherche au premier cours de Praxéologie le 25 septembre 2020, accompagnés (en bleu) de certaines compréhensions faites à la suite de mon analyse et des commentaires reçus par mes collègues lors de mon atelier praxéologique.

1.3.1.1 Tête et mains coupées

Je me souviens.

J’ai les intestins et le plexus solaire noués par le stress. Je suis surprise par l’intensité de la réaction de mon corps. J’ai le sentiment d’être sur le bord de perdre le contrôle de moi-

même. Je désire bien faire les choses, regarder chacune des personnes présentes pendant que je parle, réussir à partager le sens de mon travail. Je désire impressionner les autres, qu'ils me trouvent bonne et intéressante et spéciale. J'ai besoin d'être vue et entendue. Je désire être parfaite.

Intention inconsciente : J'essaie de tout contrôler pour être parfaite et pour que les autres m'apprécient, que la juge en moi m'apprécie, mais c'est impossible, la demande est trop grande. Mon corps réagit très fort à cette pression. J'essaie de contrôler une chose sur laquelle je n'ai aucun pouvoir : j'essaie d'être comme les autres voudraient que je sois, comme je pense qu'il faudrait que je sois.

Croyance : J'ai la croyance qu'être qui je suis, ce n'est pas assez pour être aimée, reconnue, entendue, vue.

Je dis que je suis très nerveuse. Je dois me lever de ma chaise un moment avant de parler pour mieux respirer, puis je me rassois. J'ai le sentiment d'être fausse et théâtrale en même temps que je désire être authentique.

Vécu explicité avec clarifications et résonances : Je sens vos regards sur moi, je ne suis pas avec moi, je suis avec vous, je suis avec vos regards (donc avec le regard de la juge), je vous donne mon pouvoir et il faut que je réussisse à combler et à satisfaire et à être bonne et belle dans tous ces regards-là... Impossible! Je ne sais plus qui je suis, qui être.

(...)

Je demande la permission de lire un texte que j'ai écrit dans la forêt. P. s'exclame « Bien sûr ! », que je n'ai pas à demander cette permission. Je trouve que j'ai déjà parlé beaucoup. Je dis que c'est très court pour être certaine de ne pas emmerder personne. Mais en moi, si j'ai besoin de lire ces pages, c'est qu'elles parlent d'un moment précieux et significatif que j'ai vécu dans la forêt et j'ai besoin de le partager avec ma communauté apprenante. Je ne le leur dis pas.

Je commence à lire et rapidement, je suis convaincue que ce n'est pas intéressant. Finalement, je ne lis pas tout ce que je voulais lire de mon texte et j'arrête avant le contenu le plus significatif pour moi. Je remercie les gens. Et c'est le tour de J., ma collègue étudiante de présenter son projet.

Interprétation : La juge juge que c'est inintéressant alors j'ai peur que les gens s'ennuient.

Croyances : Je crois que mon besoin d'être vue et entendue, reconnue, et mon besoin d'être en relation avec les autres, ne sont pas primordiaux, ne valent pas la peine d'être satisfaits. Je crois que je ne suis pas assez importante pour m'accorder le temps dont j'ai besoin.

Pendant que J. parle, je ne me sens pas bien. J'ai le sentiment d'être très vulnérable et d'être apparue dans mon imperfection. Que les gens ont vu comment je ne suis pas aimable, ni intéressante, comment je suis prétentieuse. Je me questionne aussi pourquoi les deux professeures n'ont pas fait de retour sur mon projet pendant et à la fin de ma présentation, tandis qu'elles l'avaient fait pour tous les autres étudiants. C'est une preuve pour moi que mon projet n'est pas intéressant ou que je n'ai pas réussi à bien le présenter.

Interprétation de la juge : *Apparaître, être authentique, exprimer ce que je ressens, équivaut à me mettre en danger.*

Croyances : *Je ne suis pas aimable telle que je suis. Je ne peux pas faire confiance à ce que je ressens.*

Vécu : *Besoin de reconnaissance.*

Une fois arrivée chez moi, je ressasse toute la journée de cours et mes interventions. Je me juge négativement. J'ai peur de m'être trop dévoilée. Je me dis que le lendemain je vais faire attention pour me taire et me cacher. Mais je sais que je ne réussirai pas, comme d'habitude, car mon besoin d'être vue et entendue, de partager ce qui m'anime, sera plus fort que moi. Et tout recommencera, la vulnérabilité, le jugement, la honte.

Intention de la juge : *Me protéger.*

Interprétation : *La juge perçoit ma fierté et mon amour-propre (sentiment vif qu'a une personne de sa dignité et de sa valeur personnelles) comme étant de la prétention.*

Émotion : *À la lecture des deux dernières phrases de mon compte-rendu, je pleure. Je suis triste et je me sens infiniment impuissante, indignée.*

Constatation : *Peu importe ce que je ferai, qui je serai, je ne serai jamais à la hauteur.*

Croyance : *Je crois que je ne suis pas à la hauteur des attentes de la juge. Je crois que je ne suis pas digne d'amour.*

1.3.1.2 Constats tirés de mon analyse praxéologique

À la suite de cet atelier praxéologique, je contacte et je reconnais mon grand besoin d'être en relation et en même temps ma difficulté à me laisser être qui je suis. Je découvre qu'être authentique, ouvrir mon cœur, me fait vivre beaucoup de vulnérabilité et, je crois, déclenche une enfant blessée en moi.

J'ai pensé tout d'abord que c'était ma rupture amoureuse et mon exil des Îles qui étaient à l'origine de ma crise existentielle, mais je me souviens maintenant que je me sentais immensément seule dans notre relation et que, malgré tout mon amour pour cet homme

et son amour pour moi, les îles de la Madeleine et la vie que j’y menais, ma flamme s’éteignait lentement mais sûrement. J’ai failli l’oublier dans le tourment de ma peine et de mon deuil, mais je me souviens maintenant pourquoi je suis partie. Je suis partie parce que je désire vivre. Je suis partie parce que j’entends un appel qui m’empêche de dormir la nuit, tout comme le personnage principal du film d’animation *La reine des neiges 2* (Walt Disney, 2019), qui chante :

Que veut cette voix, celle qui me maintient éveillée
Est-ce un vent de liberté, un chemin abandonné
Vient-elle de quelqu’un au loin qui me ressemble en tout point
Qui mieux que moi pourrait savoir d’où je viens (Anderson-Lopez et al., 2019)

J’entends l’appel de celle qui sait intimement qui je suis et qui veut vivre.

À la suite des sept années où mon conjoint et moi avons essayé d’avoir un enfant sans succès, même avec le soutien des technologies médicales, à la suite d’insatisfactions relationnelles importantes dans notre couple, j’ai dû revoir mes croyances définissant la femme que je voulais être et le modèle de réussite personnelle et sociale que je m’étais construit. Ces dernières années, j’ai fait des choix de vie pour répondre à ma quête d’authenticité et de vie. Un élan de vie en moi m’appelle à apparaître et à dire-être qui je suis, c’est nouveau pour moi d’apparaître avec mon cœur ouvert. Lorsque j’apparais en relation, une petite fille blessée en moi qui croit, par expérience, que je suis indigne de l’amour, a très très peur d’être rejetée, abandonnée, humiliée et abusée. S’élève alors en moi la juge pour la protéger. Cette juge se sert du regard introjecté de ma culture familiale et sociétale, pour définir ce que je dois et ne dois pas être et faire, si je veux être en relation. Ce faisant, cette juge me désorganise et m’isole. Je ne suis jamais à la hauteur de ses exigences. Elle me tient à la gorge et sabote mes élans de vie. Même si ceux-ci persistent, elle est en train de me tuer, je suis épuisée.

Je prends conscience de l’impact de la souffrance de cette enfant blessée et de cette juge sur ma perception de moi-même. Elles affectent mon jugement, sabotent mes élans de vie et me privent de mon pouvoir personnel. Cette enfant blessée et cette juge en moi jouent probablement un rôle déterminant dans la rupture du lien à moi-même : la juge me coupe la tête, me coupe les mains. Leurs croyances me coupent de moi-même, des autres et de la Vie.

1.3.2 Mes données ne valent pas de la marde

Un autre événement dans un contexte fort semblable, la présentation de mes données de recherche à ma communauté étudiante en troisième année d’étude, me permet de

préciser encore davantage la description du lien brisé. Voici le récit phénoménologique de cet événement et sa compréhension.

1.3.2.1 Récit phénoménologique 5 mars 2022

Je me souviens.

Je suis très fière de présenter mes données à mes collègues étudiantes et étudiants. Je les trouve tellement riches, plus grandes que moi, au point où j'ai peur de ne pas être à la hauteur pour les comprendre, capter ce qu'elles ont à me dire sur mon chemin de renouvellement. J'ai besoin de partager mon travail, de recevoir des commentaires, des résonances, j'ai faim, j'ai soif de reconnaissance et de soutien.

Je lis le résumé de mon projet et c'est comme si mes mots tombent dans le vide. C'est comme si je m'attendais à ce que mes collègues soient touchés et le manifestent, mais c'est le silence, je ne les sens pas avec moi. Ça devient tout froid à l'intérieur de moi, je me sens devenir de glace. Je leur présente mes photos de l'arbre et du vent, et ce sentiment de jugement ne fait que s'accroître : mes données m'apparaissent vides et insignifiantes, je me sens toute seule, mise à nue, en danger. Je suis tellement mal que je le dis à mes collègues sans les regarder : « Je me sens nue devant vous, j'ai très peur d'être jugée. » Silence. Je continue quand même à présenter mes données mais tout en moi est fermé, dur et froid, j'essaie de dresser un mur pour me protéger tandis que je n'ai plus aucune prise à l'intérieur de moi. Je tombe à l'intérieur de moi comme dans un puits sans fond.

Une fois que j'ai terminé, notre professeure me demande où m'amène ma présentation. Je lui réponds que je suis bouleversée et elle m'invite à raconter ce qui se passe. Toute ma tension tombe alors et j'ouvre mon cœur.

1.3.2.2 Constats tirés de cette expérience du lien brisé à moi-même

Tout comme dans l'événement précédent, je contacte comment j'ai besoin de partager mes données et de sentir l'intérêt des autres, d'être soutenue, reconnue et nourrie. J'ai besoin de les sentir touchés par mon travail. J'ai remarqué récemment en terminant la lecture d'un roman comment souvent les autrices et les auteurs, dans leurs remerciements, soulignent que ce roman n'aurait pu voir le jour si telle agente ou tel éditeur ou tel compagnon n'y avait pas cru et soutenu l'autrice, l'auteur. Ça me ramène à ce besoin légitime de soutien et de reconnaissance si je veux écrire ce mémoire, aller au bout de cette quête. Je réalise que je suis en manque et que j'avais le besoin dans ma présentation de sentir ma communauté résonner avec moi.

Après coup, je réalise aussi que j'ai tenu pour acquis que mes données étaient des œuvres et que je me sentais assez en sécurité dans le groupe pour partager ces œuvres, comme

je le fais depuis des années avec le public dans le cadre de mon travail d'artiste. Mais je prends conscience maintenant que ces œuvres portent en elles une intimité que je ne suis pas prête à partager si je ne me sens pas suffisamment en sécurité, elles sont des expériences vécues très personnelles, spirituelles, intimes, du lien avec ce qui est plus grand que moi. C'est un matériau tellement précieux et tellement vulnérable, c'est un matériau qui ne peut tolérer aucun jugement, sinon il est détruit à jamais. Je vois qu'à un moment donné, j'ai perdu le lien avec mes collègues et que j'aurais pu alors exprimer mon besoin de les sentir avec moi : arrêter la présentation, vérifier si ça les intéresse, les regarder dans les yeux, leur demander de me faire signe... Mais j'ai fait aussi l'expérience de mon lien brisé à moi-même, j'ai perdu contact avec celle qui sait que mes données sont riches. Je vois que je n'ai pas assez pris soin du précieux de mes données et de sécuriser l'espace de présentation.

Une discussion fort intéressante a suivi ma présentation. Premièrement, j'ai pu entendre que certaines et certains de mes collègues étaient avec moi lors de ma présentation et étaient touchés par mes œuvres, donc que ma perception de leur silence était probablement colorée par le jugement de ma juge intérieure. Deuxièmement, notre professeure et certaines collègues ont relevé dans mes données le thème de la solitude existentielle, ce fossé qui ne peut être comblé entre soi et les autres, entre soi et le monde. J'étais dérouter de les entendre car, pour moi, mes données donnent à voir la manifestation de mon lien avec le monde qui m'entoure, avec la Vie. Comme sur mes photos j'apparais seule dans l'immensité du paysage, j'ai formulé l'hypothèse que mes collègues projetaient sur moi leur propre lien brisé avec la Vie : elles me voyaient seule dans le paysage, mais je n'y étais pas seule, j'étais en relation avec le paysage et tous les éléments sensoriels qui le composent. Là où je peux entendre leur propos, c'est lorsque j'essaie d'apparaître dans l'intime de ce que je suis avec mes collègues et que je me sens effectivement seule au monde, parce que je me crois jugée, humiliée.

Je coupe le lien avec les autres êtres humains et la Vie parce que j'ai peur d'apparaître en relation dans le précieux de ce que je suis. Le lien à moi-même est brisé parce que je n'ai pas été entendue et reconnue dans le précieux de ce que je suis quand j'en avais besoin petite. Il a fallu que je cache ce précieux.

Je ne crois pas que nous sommes seul.es au monde, je crois qu'il est possible d'être à tout moment en relation avec le monde qui nous entoure. Mais oui, je me sens seule au monde car mes liens sont brisés, le lien à moi-même, le lien aux autres êtres humains et le lien à la Vie. L'expérience de solitude existentielle est pour moi une manifestation des liens brisés.

1.4 Comment réparer le lien ?

Je ne sais pas quand cette histoire commence. Je ne sais pas à quel moment j'ai choisi de quitter la maison de mes os pour chercher l'amour ailleurs. Je découvre que je suis en exil, loin de chez moi depuis très longtemps, depuis l'enfance, et que tout ce que j'ai fait depuis, je l'ai fait pour être aimée.

Le lien à moi-même est brisé pour me relier à celle qui sait qui je suis intimement. Je me sens en exil, j'ai perdu mon chemin, je ne sais plus qui je suis, j'ai le sentiment que je ne peux plus faire confiance à ce que je ressens. Après 25 ans de pratique artistique professionnelle, celle-ci est en pleine transformation vers une forme pour l'instant inconnue.

Toutes les filles-femmes que j'ai été à travers les expériences de ma vie se lèvent, prêtes à se lier, à être tissées pour former sens, et je suis au centre de cette toile et il est possible enfin pour moi de devenir une, de rentrer à la maison et de pouvoir ainsi me mettre au service de ma communauté. Je désire vivre. Je désire soutenir mes élans de vie. Je désire créer qui je suis.

Je découvre un autre angle possible pour aborder mon projet de recherche : réparer le lien à moi-même renouvellera ma pratique artistique.

1.4.1 Question de recherche

Comment réparer le lien à celle qui sait intimement qui je suis ?

Voici les intuitions de départ qui ont façonné ma recherche :

- Mon corps et ma relation au territoire, le corps-territoire, sont des guides.
- Pour réparer mon lien à moi-même, j'ai besoin de mon lien aux autres et à la Vie. De la même façon, pour réparer mon lien aux autres et celui à la Vie, j'ai besoin de mon lien à moi-même. Ils sont interreliés, je ne sais pas de quelle façon.
- Je désire apprendre de la rivière, de la forêt, des fours à chaux, des objets, des êtres et des histoires que je rencontre sur mon chemin, comment réparer le lien. Qu'est-ce que leur corps, leur rapport au temps, à l'espace, à l'autre, peuvent m'apprendre sur la réparation du lien à moi-même ?
- La création, ma pratique artistique, est un outil de relation à moi-même, aux autres et à la Vie. Ma pratique artistique sera le territoire de réparation du lien.

1.4.2 Objectifs de recherche

Voici les objectifs que je me suis donnés pour répondre à ma question de recherche et réparer le lien à celle qui sait intimement qui je suis :

- Cerner la nature de celle qui sait intimement qui je suis.
- Créer des expériences en lien avec le territoire qui me permettent de rencontrer celle qui sait intimement qui je suis.
- Découvrir un chemin de réparation du lien qui soit un chemin de création, un chemin sauvage, plutôt qu'un chemin d'analyse psychologique.



Je me souviens.

Une baleine à bosse juvénile est échouée sur la plage de la Digue. Elle est magnifique avec sa peau noire, brillante, et ses ailes blanches, des balanes sur sa gueule pointue, sa queue qu'elle soulève parfois bien haut, découpée comme de la dentelle. Elle est très amaigrie et épuisée. Nous ne pouvons rien faire pour la sauver et C. me dit qu'elle va mourir de froid pendant la nuit ou asphyxiée par l'écrasement de ses poumons sous son poids.

Je suis bouleversée. Je pleure à gros sanglots incontrôlables, désorganisée intérieurement. Je voudrais rester et accompagner la baleine mais il fait tellement froid et surtout je ne sais pas quoi faire... Je me dis à ce moment-là que c'est pour ça que je suis la formation en travail rituel à HO Rites de passage, pour trouver des clés et des outils pour honorer-accompagner-vivre le cycle Vie-Mort-Vie. Mais pour le moment, je ne sais que pleurer pour la baleine.

Pendant la nuit, je me réveille et je pleure pour la baleine.

Le lendemain, je reviens la voir, elle est maintenant morte. Je réalise alors que je voulais accompagner la baleine pour ne pas la laisser toute seule, que ce qui me bouleversait c'était qu'elle soit-se sente toute seule, abandonnée avec sa souffrance, sa détresse, sa mort. Mais je prends conscience soudainement que la baleine n'était peut-être pas toute seule, qu'elle était intimement liée à tout ce qui l'entoure, à ce qu'elle connaît, en relation avec la mer, le vent, la Terre. Elle n'avait pas peur de la mort puisqu'elle faisait corps depuis toujours avec le cycle Vie-Mort-Vie. Je réalise que c'est moi qui aie peur, que c'est moi qui suis toute seule parce que j'ai perdu ce lien intime avec le mouvement de la Vie.

Cette nuit-là, ce n'est pas moi qui accompagnais la baleine, mais bien la baleine en train de mourir qui m'accompagnait.

Journal intime, 28 mars 2018

Ici commence la mer.

Raphaël, collègue étudiant

Ai-je la clé pour ouvrir la porte ? Vais-je ouvrir la porte ?

Ginette, collègue étudiante

Chapitre 2 / Je suis entourée d'abeilles

Cueillir mes os

Comment réparer le lien à celle qui sait intimement qui je suis ? Qui est celle en moi qui sait intimement qui je suis ? C'est quoi cette histoire ? Y a-t-il des autrices et des auteurs, des chercheuses et des chercheurs, qui se sont intéressés.es à ce thème de la rupture du lien à soi-même ?

Je découvre rapidement que mon projet de recherche s'inscrit dans l'air du temps à la suite de plusieurs philosophes, anthropologues, biologistes et autres chercheurs qui associent les crises spirituelles et écologiques de notre époque à la rupture du lien qui unit les êtres humains au monde sensible (perceptible par les sens) qui les entoure. Certains parlent précisément du lien rompu entre les êtres humains et la nature, causé entre autres par la révolution industrielle et plusieurs changements concernant nos habitudes alimentaires. D'autres, s'inscrivant autant dans une démarche de développement personnel que de transformation sociétale, font plutôt état de plusieurs liens brisés et ont chacun leur façon de nommer et de définir ces liens : à soi-même, aux autres humains, à la nature ou à ce qui est plus grand que soi. Ainsi, le psychiatre français Christophe André (2019) parle-t-il non pas de trois liens mais des trois dimensions du soin. Il soutient une vision d'interdépendance du vivant où prendre soin de la vie comporte trois dimensions : prendre soin de soi-même, prendre soin des autres humains et prendre soin de la nature.

Une autrice et deux auteurs ont particulièrement retenu mon attention pour préciser les paramètres de ma recherche, choisir et définir les mots que j'utilise pour nommer ma quête et mon expérience, et orienter la façon de récolter mes données. Les voici.

2.1 Dialogue avec les écrits de Clarissa Pinkola Estés : qui est celle qui sait intimement qui je suis ?

Vous avez besoin d'un conseil psychanalytique ? Aller ramasser des os.
Clarissa Pinkola Estés, 2012

Au cours d'une présentation de ma problématique à ma communauté apprenante en classe, une collègue étudiante est interpellée par ce que je raconte et fait un lien avec l'archétype de la Femme Sauvage, présentée dans le livre culte des années 90 *Femmes qui courent avec les loups* de la psychanalyste et conteuse américaine Clarissa Pinkola Estés. Je tombe littéralement de ma chaise. Je suis sidérée de n'avoir jamais vu jusqu'à ce jour le lien, pourtant évident, entre l'un de mes thèmes de travail dans ma création, l'archétype de l'espace sauvage, et le sujet de ce livre, l'archétype de la Femme Sauvage.

À la suite de ses nombreuses années de pratique à recevoir en consultation ses patientes, l'auteurice soutient que « [c]haque femme porte en elle une force naturelle, instinctive, riche de dons créateurs et d'un savoir immémorial » (Estés, 2012, quatrième de couverture), soit l'archétype de la Femme Sauvage. Cependant, raconte-t-elle encore, celle-ci a été muselée au cours de l'histoire de l'humanité, mais également au cours de l'histoire de vie de plusieurs femmes. Dans ce livre, Estés présente donc la Femme Sauvage, son rôle essentiel dans la vie des femmes et les différents outils pour la retrouver si elle a été perdue. Le plus important de ces outils semble être pour elle celui des histoires, entre autres les contes de fées que nous connaissons toutes et tous, qui nous transmettent par le biais de notre inconscient (l'oreille de l'âme, dit-elle) des savoirs essentiels. Chacun des chapitres du livre expose, au moyen d'une histoire, les savoirs instinctuels dont une femme a besoin pour tracer son chemin.

À l'aide de ces histoires, Estés tente de mettre au jour certains des schèmes et des structures psychiques inconscientes qui préexistent à chacune et chacun d'entre nous tout en existant en chacune et chacun d'entre nous. Nous avons toutes et tous un estomac mais nous avons aussi toutes et tous un estomac unique, et de la même façon, nous avons toutes et tous les mêmes schèmes et structures psychiques qui sont en même temps tous uniques. Ainsi l'archétype de la Femme Sauvage peut-il faire partie des schèmes et structures psychiques de chacune et de chacun. Un archétype est une représentation imagée, symbolique, d'origine ancestrale, qui remonte à une époque si ancienne qu'elle est sortie de notre mémoire, mais existe en nous, dans notre inconscient, et peut nous servir de modèle ou se manifester dans nos comportements et nos productions imaginaires.

J'ai déjà lu plusieurs fois *Femmes qui courent avec les loups* depuis sa parution il y a près de trente ans. En fait, c'est faux, j'ai toujours seulement lu les contes qui soutiennent chacun des chapitres, contes qui me fascinaient tandis que les réflexions d'Estés restaient pour moi indéchiffrables. Mais ma problématique et ma quête d'un chemin sauvage de réparation du lien à moi-même me conduisent directement à ce livre. Le titre de l'introduction résonne en moi : *chanter au-dessus des os*. Ce lien à moi-même, que je cherche à réparer, correspond-il à retrouver cette Femme Sauvage en moi ?

Qui est la Femme Sauvage ?

Je prends en note toutes les descriptions que l'auteurice fait de la Femme Sauvage, car bien qu'elle la décrive abondamment, j'ai de la difficulté à comprendre de quoi il s'agit exactement. Tout d'abord, elle m'apparaît comme un fourre-tout de qualités et d'aptitudes sublimées, de clichés, et je me demande à quel point la réflexion d'Estés est toujours d'actualité, surtout en contexte de diversité sexuelle et d'identité de genre.

Comme les loups, dit-elle, la Femme Sauvage est *créatrice et douée, a les sens aiguisés, l'esprit ludique, l'aptitude extrême au dévouement, est relationnelle par nature, manifeste force, endurance, curiosité, est très attachée à sa compagne ou son compagnon, à ses petits, à sa bande, sait s'adapter à des conditions perpétuellement changeantes, fait preuve d'un courage et d'une vaillance remarquables* (Estés, 2012, p. 16).

Puis je me souviens que l'autrice parle d'un archétype, soit ici un personnage qui a une valeur évocatrice, symbolique, magique, mythologique :

Qu'englobe donc la Femme Sauvage ? Elle est, tant du point de vue de la psychologie archétypale que des anciennes traditions, l'âme féminine. Et pourtant, elle est plus encore. Elle est la source du féminin. Elle est tout ce qui est de l'ordre de l'instinct, des mondes visibles et invisibles—elle est fondement. Nous recevons d'elle une cellule lumineuse où sont contenus tous les instincts, tous les savoirs dont nous avons besoin pour vivre. (Estés, 2012, p. 28)

L'autrice parle sans doute ici du féminin dans le système symbolique masculin-féminin qui sert de base pour structurer la pensée de certaines cultures humaines pour décrire la réalité sous forme de polarités (plein-vider, actif-passif, jour-nuit, etc.). Bien que chaque culture ait sa définition des principes masculin et féminin, en psychanalyse, le féminin semble lié, entre autres, au concept de l'instinct. *Nature instinctive ou innée des femmes. Psyché instinctive naturelle. Soi instinctuel, sauvage et profond. La rivière sous la rivière. Sorcière créatrice. Déesse de la mort.* Cette Femme Sauvage représente alors ce qui appartient à une femme dès sa naissance. Cependant, Estés ne se limite pas à l'idée d'un instinct déterminé, par exemple l'instinct de conservation, ou même à cette faculté de sentir, cette connaissance spontanée d'une vérité qui se présente à la pensée, sans l'aide du raisonnement, que l'on nomme aussi intuition. Estés réhabilite un savoir instinctuel de l'ordre du don, du talent inné de savoir vivre en lien avec son âme. Ce savoir-vivre s'inscrit dans une lignée de savoirs féminins transmis par le biais de l'inconscient collectif, ces schèmes d'existence, de connaissance et de vie, ces structures psychiques inconscientes qui inspirent notre âme.

Je tergiverse, je pose des questions-chichis, mais je connais la Femme Sauvage, je connais ce territoire. C'est l'appel du désir de vivre que j'entendais aux îles de la Madeleine. Est-ce que je la reconnais cette Femme Sauvage parfois dans ma vie, à l'intérieur de moi, à l'extérieur de moi ? Quelles expériences ai-je de la Femme Sauvage et quelles expériences ai-je de son manque ? Et si pour méthodologie je collectionnais les images, les mots, la musique, les gestes, les objets qui me parlent de la Femme Sauvage ?

La Femme Sauvage est-elle celle que je cherche ou est-elle la guide qui m'aidera à trouver celle que je cherche ?

Comment le lien avec la Femme Sauvage est-il perdu ou brisé ?

Selon Estés, ce lien :

- Peut s'être distendu par ma propre négligence
- A été mis hors la loi par la culture environnante
- A été domestiqué à l'excès
- Est devenu incompréhensible pour moi (Estés, 2012, p. 20)

Quelques-uns des symptômes d'une relation perturbée avec la force sauvage de la psyché :

Sans elle, les femmes n'ont pas d'oreille pour l'entendre parler à leur âme ou pour écouter l'horloge de leurs propres rythmes internes. Sans elle, leur regard intérieur est occulté par une main d'ombre et elles passent la majeure partie de leur journée à s'ennuyer ou à souhaiter que tout soit différent. Sans elle, leur âme ne va plus d'un pas sûr. Sans elle, elles oublient pourquoi elles sont là, elles en font trop ou pas assez, elles restent dans un silence glacé alors qu'en fait elles brûlent. (Estés, 2012, p. 24)

Impuissante, doutant perpétuellement, à vif, bloquée, incapable d'aller jusqu'au bout, sacrifiant sa créativité aux autres, se laissant dévorer par le travail, les hommes ou les amis, inerte, indécise, sans assurance, incapable de trouver le calme, de se fixer des limites. (Estés, 2012, p. 26)

De quoi une femme a-t-elle besoin ? Qu'a-t-elle besoin de savoir ?

- Marquer son territoire
- Être bien dans son corps, être fière de son corps sans tenir compte de ses qualités et de ses limites
- Parler et agir en son propre nom
- Être en éveil, en alerte
- Utiliser ses pouvoirs féminins innés que sont l'intuition et le fait de sentir les choses
- Intégrer ses propres rythmes
- Découvrir sa véritable appartenance et trouver sa bande
- Se montrer digne
- Conserver le plus possible de conscience (Estés, 2012, p. 27)

Comment retrouver le lien avec la Femme Sauvage ?

Parfois, on me demande de raconter comment, dans mon cabinet, j'aide les femmes à retrouver leur nature sauvage. [...] et j'utilise le plus simple et le plus accessible des ingrédients pour soigner : les histoires. (Estés, 2012, p. 30)

J'utilise en outre une forme de transe interactive, proche de l'imagination active de Jung; il en sort aussi des histoires qui aident à mieux élucider le voyage psychique de la patiente. (Estés, 2012, p. 30)

Ces histoires ont en elles toute la dramatique de l'âme d'une femme. Elles sont comme une pièce de théâtre, avec des personnages et des indications scéniques. (Estés, 2012, p. 31)

Créer avec ses mains est une part importante du travail que j'effectue. Je m'efforce de donner du pouvoir à mes patientes en leur apprenant cet artisanat ancestral, entre autres l'art symbolique de la réalisation de talismans, *las ofrendas* et les *retablos*—qui vont du simple ruban tressé à la sculpture élaborée. (Estés, 2012, p. 31)

Poser des questions, raconter des histoires, travailler de ses mains : tout cela participe de la création de quelque chose et ce quelque chose, c'est l'âme. (Estés, 2012, p. 31)

Bien qu'il me donne certaines pistes pour mon projet de recherche, cet exercice d'énumération est infiniment réducteur face à ce que propose ce livre, un foisonnement de connaissances sur la psyché humaine et d'enseignements sur les passages initiatiques de la vie d'une femme. L'écriture d'Estés allie recherche scientifique psychanalytique et langage de l'imaginaire. C'est la première fois que je trouve un chemin de compréhension ou d'appréhension de ce livre. Ce n'est pas seulement son contenu qui me touche, mais également sa forme et l'expérience que celle-ci me fait vivre, le chemin que prennent les mots en moi. L'autrice mentionne qu'elle aimerait que ce livre soit une œuvre d'art et il y a là une clé pour nommer mon expérience.

Dès les premières pages, je sens le besoin de faire corps avec le contenu de ce livre. Les propos de l'autrice me traversent non pas intellectuellement mais sensuellement. Les mots et les images que crée Estés, ses histoires déjouent mon intellect, donnent corps à l'archétype de la Femme Sauvage, elle apparaît et parle à mon âme. Chaque histoire, chaque chapitre, certaines phrases me soulèvent et me demandent un temps d'intégration par l'expérience : sortir dehors, aller dans la forêt sentir-ressentir, résonner, dialoguer les mains dans la matière. Ils m'inspirent des pratiques de création et m'appellent à aller vivre sur le terrain la connaissance intuitive qui m'emplit à leur lecture. Par exemple, ces mots d'Estés, *chanter au-dessus des os* : qu'est-ce que ça veut dire ? Que c'est mystérieux ! Et ce mystère est tellement inspirant ! Il ne signifie pas nécessairement ignorance ou incompréhension. Il me parle de la créativité de la vie, d'une autre forme de savoir, de ce que je ne sais pas que je sais. Ces mots, leur mystère pour mon intellect ouvrent un espace pour exprimer ma singularité et vivre-crée l'expérience dont j'ai besoin pour guérir ou poursuivre ma quête.

2.1.1 Ouvrir la porte

Au début de la pandémie, au printemps 2020, tous les lundis, ma collègue étudiante S. et moi vagabondons et explorons divers territoires forestiers de la région. Nous retournons parfois sur les sites qui nous ont le plus touchés et, chacune de notre côté, nous faisons des interventions en art nature. À l'été 2020, je lis ce passage dans le livre d'Estés :

Je l'appelle Femme Sauvage, car ces mots mêmes, femme et sauvage, produisent *llamar o tocar a la puerta*, les coups que frappe le conte de fées à la porte de la psyché féminine. *Llamar o tocar a la puerta* signifie littéralement qu'on joue d'un instrument dans le but d'ouvrir une porte. Autrement dit, on utilise des mots qui provoquent l'ouverture d'un passage. (Estés, 2012, p. 20)

Ces mots « femme et sauvage » qui savent ouvrir une porte... Encore une fois, cette image symbolique d'Estés mobilise mon imaginaire. Je réalise que les trois sites où j'ai travaillé en art nature lors de mes pérégrinations avec S. présentent sensiblement la même forme et peuvent symboliquement être apparentés à des portes. Au refuge de ski de fond, le vent a déraciné un arbre et ses racines ont soulevé tout un pan de terre qui dénude ainsi un rocher, ouvre une porte. Dans la forêt de Porc-Pic, je découvre entre les arbres un lit de mousses vertes au centre duquel se déploie un trou d'eau, une porte. Sur le littoral du fleuve, gît l'épave d'un hors-bord, la coque éventrée en son centre, une porte. Comment me servir de ces portes qui s'offrent à moi pour rencontrer la Femme Sauvage ? Cette idée me galvanise et je retourne sur chacun des lieux pour tenter l'expérience d'ouvrir la porte, sans savoir un instant comment m'y prendre.

2.1.1.1 Première expérience / Porte de l'épave du hors-bord

J'observe.

Il y a un nouvel élément sur le hors-bord, un morceau de plastique rouge vif. Des pétroglyphes gravés par les rochers ornent le dessous de la coque. C'est le langage des rochers, une langue dont les mots peuvent briser les os. La lumière passe au travers des pétroglyphes, ils sont alors orangés. La fibre de verre est une fourrure de loup-marin. J'ai envie de me glisser sous le bateau, il y a peut-être un trésor. Par où entrer ? Comment ouvrir cette porte ? Comment ouvrir une porte qui ne ressemble pas à une porte, une porte sauvage ? Est-ce que c'est une question de ressenti : ressentir la satisfaction du travail accompli, ressentir le lien, ressentir du plaisir à faire ce que je fais ? Je me sens comme le personnage de celui qui veut devenir alchimiste dans le roman L'alchimiste de Paulo Coelho (1994), à chercher avec ma tête au lieu d'écouter, de ressentir, d'entrer dans l'expérience. La porte est tout autour de moi. Est-ce une question de présence, à moi, au lieu, à la Vie ? Comment honorer cette Beauté, ce monde qui m'est offert ? Comment

ressentir l'amour qui m'est offert ? Comment entrer en dialogue ? Comment ne pas me sentir toute seule ?

Journal de création, 18 juillet 2020

J'essaie alors de faire image, de construire l'expérience de la porte, de représenter mon corps traversant la porte. Tiens, je pourrais me photographier sautant dans le hors-bord, donnant l'impression que mon corps en mouvement pénétrera la coque, passera la porte... Mais l'expérience me laisse insatisfaite, je ne sens pas avoir réussi à ouvrir la porte, je ne sens pas avoir rencontré la Femme Sauvage... Cependant, en relisant mon récit phénoménologique, je prends conscience qu'en voyant des portes là où il n'y en a pas matériellement, je suis dans un espace symbolique, je suis dans l'espace sauvage, je suis déjà en lien avec la Femme Sauvage en moi. Rencontrer la Femme Sauvage en moi, est-ce une pratique de soi, une pratique spirituelle, une pratique artistique ?

2.1.2 Ramasser les os

J'ai lu trois fois le premier chapitre, *Hurler avec les loups : résurrection de la Femme Sauvage*. Estés y raconte l'histoire de La Loba, la louve, cette vieille femme qui ramasse des os dans le désert, les rassemble et, par son chant, les ramène à la vie.

La Loba a pour unique tâche de ramasser des os. Elle a la réputation de ramasser et de conserver surtout ce qui risque d'être perdu pour le monde. (Estés, 2012, p.48)

J'aimerais être cette femme, j'aimerais que ce travail de cueillette et d'archiviste soit mon travail. Dans ma chambre, j'ai un collage d'images découpées dans des magazines, fait à l'été 2018, où une jeune femme regarde à la loupe des textes anciens. J'ai mis cette image dans une autre image, celle d'une barque échouée au milieu d'un amoncellement d'os de baleines sur une terre de l'Arctique. Sous la barque, une phrase : découvrir les rêves du monde. Les histoires, outils de connaissance privilégiés par Estés, sont-elles en quelque sorte le langage du monde, de l'âme du monde ? « Cette vieille femme [la loba] se tient entre deux mondes : celui du rationnel et celui du mythe. Elle est leur articulation. » (Estés, 2012, p. 51), elle est la passeuse entre le monde du dessous et le monde du dessus, « Elle est la gardienne de l'âme. » (Estés, 2012, p. 60).

Encore une fois, j'ai l'intuition qu'il faut que je pose un geste significatif à la suite de la lecture de ce premier chapitre avant de passer au suivant. J'ai besoin de répondre, de manifester le dialogue entre l'histoire de *La Loba* et mon âme.

Nous sommes toutes au début un tas d'os, un squelette démantelé, gisant quelque part dans le désert sous le sable. À nous de recoller les morceaux. C'est une tâche pénible qu'on doit exécuter quand la lumière est bonne, car il faut y consacrer beaucoup d'attention. La

Loba nous montre ce que nous devons chercher—l'indestructible force vitale, les os. (Estés, 2012, p. 49)

Ramasser les os, les rassembler, chanter l'hymne de création (ou de re-création) : tout comme les mots « ouvrir la porte », ce sont pour moi des gestes symboliques qui peuvent prendre toutes sortes de formes. Quels sont ces gestes pour moi ? Ces gestes m'apprendront-ils quels os de ma vie sont perdus ou enterrés ? Prendre le temps de vivre avec ces questions. Essayer de ne pas y répondre avec ma tête. Laisser venir les réponses à moi. Ouvrir mes yeux, mes oreilles, mes mains.

2.1.2.1 Les feux éteints en Forêt Macpès

Depuis mars 2020, je marche régulièrement le territoire de la Forêt Macpès. Je ne consulte jamais la carte des chemins de la forêt, j'essaie d'appréhender le territoire avec mon corps, au pif. La première fois que je suis venue dans cette forêt, en juin 2019, avec mouches noires et maringouins, c'est mon amie B. qui me la faisait visiter et qui m'a conduite jusqu'au canyon de la rivière Rimouski. Par la suite, lorsque je revenais à la forêt, j'essayais de retrouver la rivière. Je pensais réussir dès ma première visite au mois de mars, en me fiant à mon souvenir, à mon sens de l'orientation et au dénivelé de la montagne. Sept mois et une dizaine de visites plus tard, je n'ai toujours pas réussi à la retrouver.

Mais de toute façon, en cours de route, ma quête s'est transformée. Je cherche davantage maintenant à entrer en dialogue avec la forêt, plutôt que de retrouver la rivière. Chaque fois que je rencontre un animal sauvage, lièvre, hermine, porc-épic, orignal, perdrix, renard, lorsque celui-ci me voit, il quitte le chemin et entre dans la forêt. Une fois dans la forêt, il s'arrête et me regarde, comme s'il était maintenant invisible ou protégé. J'essaie de faire comme lui. Je réalise que l'expérience que je vis de la forêt, quand je marche les chemins, est très différente de l'expérience que je vis quand je cesse de suivre les chemins et que j'entre dans la forêt. Même si je suis dans la forêt juste sur le bord du chemin, tout est différent : je suis ailleurs, deux mondes. Quel est ce phénomène ? Une fois entrée dans la forêt, je me laisse attirée par quelque chose, la plupart du temps un arbre. Je m'assois et je regarde et j'écoute. Il y a alors toujours rencontre, la forêt est pleine d'histoires, de petits théâtres.

En ce début d'automne, je pars donc pour la Forêt Macpès avec l'intention d'aller ramasser des os, sans savoir de quoi il s'agit précisément, avec la confiance que je vais trouver. C'est super excitant ! J'ai tout de même une piste : les feux. Au printemps, alors que je marchais la forêt à la recherche de la rivière, j'avais déjà remarqué les feux, foyers éteints, sur le bord ou à l'entrée des multiples chemins qui sillonnent la forêt. J'apporte

mon appareil photo et des pétales de fleurs que j'ai fait sécher pour faire des offrandes à la forêt si jamais je cueille quelque chose.

Je me souviens.

Ce feu a quelque chose d'archétypal. Les pierres disposées en cercle ? Le bâton dressé ? Je ne suis pas allée dedans. Je tente d'effacer les traces de ma présence (ne pas laisser apparaître mes pieds, mon ombre, mon sac dans les photos que je prends), mais pourquoi dans le fond ? Encore une fois, je prends sans rien donner, sans rien recevoir, sans dialoguer : mes photos seront-elles vides ? Comme d'habitude, je prends les photos avec la pire lumière, celle de midi, du soleil au zénith. Mais n'est-ce pas là mon expérience ? Qu'est-ce que la photo si elle ne témoigne pas de mon expérience ? Suis-je ici pour prendre des belles photos ? Qu'est-ce que je photographie au juste ? Les feux ou mon expérience des feux ou mon dialogue avec les feux ? Je cueille des os.

(...)

Ce feu est comme une tombe. Je suis incapable de décrire mon expérience, de décrire pourquoi je trouve ce feu beau.

C'est comment il habite l'espace, comment tout est parfait dans les lignes, comment tout est à sa place. Les gestes de mettre les pierres sur le feu vibrent dans l'air. Les pierres enveloppent le feu, prennent soin du feu. Les petits morceaux de bois sont de petits os.

Ce feu raconte une histoire. Je ne pense pas que je puisse y mettre des mots. Ce n'est pas une histoire qui se raconte avec des mots mais avec la lumière du soleil qui se promène et avec les ombres qui bougent sur les pierres. Ce n'est pas seulement une histoire de Beauté à l'horizontale, c'est aussi une histoire de Beauté à la verticale. C'est une histoire dont je ne peux pas englober la totalité avec mes yeux. Je ne veux pas descendre dans mon corps, je ne veux pas descendre dans cette histoire. C'est pourtant là que la vie m'attend. Ce n'est pas parce qu'elle est douloureuse, c'est parce qu'elle me demande de m'abandonner à quelque chose que je ne connais pas et j'ai trop peur. Je ne suis pas capable. Mes larmes, mes pleurs, sont mon chant au-dessus des os.

Journal de création / 17 septembre 2020

Pour une première fois, je prends conscience pendant cette expérience de certains automatismes esthétiques qui m'empêchent de me lier à moi-même dans la pratique de mon art : la définition de ce qu'est une photo réussie, chercher à prendre une belle photo plutôt que de vivre une expérience et photographier cette expérience. Puis-je identifier quand, dans la pratique de mon art, je me lie à moi-même et quand je me lie plutôt à ce

que vont penser mes pairs, à ce qui est supposé être bien ou beau ou in, etc. ? Puis-je observer à quoi ou à qui je me lie quand je pratique mon art ?

J'observe ce grand plaisir de cueillir des objets sur mon passage, aspect remarquable de ma pratique artistique : ce ne sont pas seulement les os que je ramasse ! Ou plutôt, tous ces objets sont-ils pour moi des os ? Je ramasse les objets et laisse des offrandes parce que ce sont des témoins de ma relation à la forêt. Ce sont des liens d'attachement. Ce sont des gestes qui donnent corps à la forêt, la font apparaître. Ce sont des gestes qui marquent ma conscience de la forêt... Ma conscience de la conscience de la forêt, de son statut d'être vivant. Est-ce un dialogue ?

Des foyers. Je prends soudainement conscience que le mot foyer peut avoir plusieurs significations. Étymologiquement, il vient du latin parlé *focarium*, famille, de *focus*, feu. Il désigne le lieu où l'on fait du feu mais également le lieu où l'on vit, où habite la famille. Et encore, point d'origine, source du rayonnement, le centre d'où provient ou où converge quelque chose. Rentrer à la maison, choisir mon foyer, retrouver mon feu.

2.1.3 Mon âme ?

Je connais donc la Femme Sauvage et je la rencontre dans la création, dans ma pratique artistique. Ces premières tentatives de récolte de données, inspirées par les écrits d'Estés, dessinent les prémisses d'une méthodologie à créer.

La Femme Sauvage semble être celle qui me montre le chemin de mon âme. Quand je rencontre la Femme Sauvage, est-ce que je rencontre mon âme ? Mais qu'est-ce que mon âme ? Une partie de moi ? Un lieu dans mon corps ? Une sensation ? Un sentiment ? Aujourd'hui, je pourrais la nommer mon désir de vivre. Je ne veux pas savoir ce qu'est une âme ou ce qu'en pense tel auteur, telle autrice, je désire rencontrer mon âme, en faire l'expérience.

Estés parle de celle qui sait instinctivement ou intuitivement. Je désire me relier en moi à celle qui sait qui je suis intimement, est-ce la même chose ? J'ai l'intuition que si je me rencontre intimement, je vais savoir intuitivement qui je suis. Puis, si je sais intuitivement qui je suis, je vais savoir que j'ai le droit de vivre et d'être qui je suis, je vais être en mesure de savoir si je suis quelqu'un de bien, de savoir ce qui est bon pour moi, comment prendre soin de moi, respecter mes limites, recevoir, donner. Savoir ce que j'ai à offrir au monde. Être en lien avec le monde qui m'entoure. Je ne pourrai plus douter de ma légitimité de vivre et donc plus personne ne pourra me faire douter de ma légitimité de vivre.

Est-ce que je cherche mon âme ? Celle qui sait intimement qui je suis est-elle mon âme ?

2.2 Dialogue avec les écrits d'Abdenour Bidar : la nécessité de réparer les liens brisés pour changer le monde

Être, c'est être relié.
Abdenour Bidar (2016)

Dans son livre *Les Tisserands : réparer ensemble le tissu déchiré du monde*, le philosophe français Abdenour Bidar, citant son compatriote le sociologue Jean-Pierre Worms, semble habité d'une quête semblable à la mienne, soit retrouver le lien « avec notre moi le plus profond, source de vitalité et d'inspiration créatrice » (Bidar, 2016, p. 12).

Bidar observe à travers le monde l'engagement de plusieurs individus et communautés pour changer et sauver ce monde en ces temps de déchirures et de divisions de toutes sortes, religieuses, sociales, économiques, etc. Que ce soit par leurs simples gestes et choix conscients au quotidien ou par leur militantisme, ces êtres humains travaillent chacun de leur côté à réparer les liens brisés. Bidar constate en effet que ces *Tisserands*, ces actrices et ces acteurs du changement, sont dispersés, n'ont pas accès à l'ampleur de leur nombre et à une réelle synergie de leurs efforts. Il leur propose donc de rassembler leur force en un projet commun de société sous l'utopie mobilisatrice de *vie reliée*.

Nous avons beau savoir que le tout est plus que la somme des parties, qu'il s'agisse d'une société, d'une famille, d'une équipe, d'un corps humain, d'un cerveau, nous avons du mal à réaliser que ce qui fait la vie, la valeur de l'ensemble, ce sont les liens, les interactions transformatrices entre leurs différents éléments. Quand les échanges sont pauvres et se raréfient, tout système court à sa perte. Vivre, c'est créer et entretenir des relations. (Bidar, 2016, p. 133)

S'inspirant entre autres du travail du sociologue américain Paul Ray et de la psychologue américaine Sherry Anderson, il regroupe tous les liens endommagés ou rompus sous trois thèmes, ceux-ci désignant pour lui les trois grandes fractures de notre époque : « le lien d'écoute et d'estime entre soi et soi, le lien de solidarité et de fraternité avec autrui, le lien de symbiose avec la nature » (Bidar, 2016, p. 11).

L'ensemble forme ce que j'appelle le Triple Lien (à soi, à autrui, à la nature). Il y a donc trois grandes familles de Tisserands : celle du lien intérieur, celle du lien social, celle du lien écologique. Leur engagement complémentaire est fondamental [...]. (Bidar, 2016, p. 13)

Pour Bidar, ces trois liens, « ne sont pas trois directions, mais trois pôles d'une circulation d'énergie dont chacun alimente les deux autres » (Bidar, 2016, p. 23). Il met ainsi en lumière comment la transformation personnelle et la transformation sociale sont intimement liées :

[...] l'amélioration de toutes ces relations interpersonnelles qui tissent le lien social est elle-même subordonnée à la qualité du lien de chacun à lui-même. On retrouve ici la même intuition que chez Confucius : la santé du lien à soi prédétermine et inspire la santé de tous les autres liens. (Bidar, 2016, p. 126)

2.2.1 Les trois liens de Katia

L'idée des trois liens m'est venue intuitivement quand je réfléchissais à ma quête d'intimité et à mes besoins relationnels, mais je me doutais bien que je retrouverais ces notions dans la littérature du domaine de la psychologie ou de la philosophie. Je suis tout de même fascinée de les voir réunis et à ce point organisés sous le thème de la brisure et de la nécessité de leur réparation pour changer le monde chez Bidar. Cet auteur vient également mettre des mots sur mon intuition que les trois liens sont interreliés.

Cependant, mes trois liens, le lien à la Vie, le lien aux autres êtres humains et le lien à moi-même, ne sont pas tout à fait les mêmes liens que ceux présentés par Bidar. Pour ma part, mon lien aux autres détermine essentiellement mes relations avec les autres êtres humains. Tandis que mon lien à la Vie, d'essence spirituelle, animiste, un lien avec ce qui est plus grand que moi, comprend ma relation à la nature, aux autres êtres vivants, animés et inanimés, visibles et invisibles. Ainsi, ma relation au territoire et celle aux objets dans ma pratique artistique, en font également partie.

Puis ce lien à moi-même, que je nomme plus précisément dans ma quête le lien à celle qui sait intimement qui je suis. Bidar a une définition différente du lien intérieur et semble privilégier certaines *pratiques du retour à soi* pour sa réparation, telles la méditation, le yoga, le recueillement et la prière.

Trouver une telle porte [en nous] confirmerait que la fine pointe de notre moi profond serait du côté d'un lieu sans lieu d'où naissent le temps et l'histoire, l'espace et la matière. Si ce passage « hors monde » est bien celui qui mène du créé à la puissance créatrice, alors son paradoxe est qu'il nous permet de mieux habiter ce monde : grâce à ce qu'il nous permet de remonter des profondeurs, il nous donne *ici*, dans la réalité de tous les jours, une énergie sans pareille. (Bidar, 2016, p. 54)

À l'instar d'Estés, Bidar utilise le concept psychanalytique d'individuation où il convie à la découverte en soi de ce qui est vraiment et exclusivement soi, laisser le Moi-ego pour ce que Jung appelle le Soi. Bien que je retrouve également un même mouvement vers les profondeurs que chez Estés et l'utilisation de métaphores semblables dont celle de la porte, la quête de Bidar semble davantage ascensionnelle. Il cherche à l'intérieur de lui une porte qui le mène hors du monde, hors de son corps, hors de son égo, vers de

nouveaux niveaux de conscience de l'ordre de l'expérience transcendantale. Il cite la chercheuse française Annick de Souzenelle qui parle de ce passage de « l'Homme animal à l'Homme véritable », vers sa « déification » (Bidar, 2016, p. 79). Bidar utilise les expressions « petit moi » et « être superficiel » en opposition au « Soi » et à « être essentiel ».

C'est là pour moi une quête occidentale plutôt cérébrale, conventionnellement religieuse bien que Bidar s'en défende, propre et désincarnée, à l'opposé des nouvelles idées qu'apportent Estés et Abram (un troisième auteur que je présenterai ci-dessous), pour qui notre corps et notre incarnation dans ce monde d'arbres et autres vivants sont des voies de passage vers nous-mêmes. Pour moi, mon lien à moi-même est fait entre autres de ce « petit moi » qui m'a sauvé la vie avec ses mécanismes de défense et qui fait partie de ma singularité. C'est par « petit moi » que transite ce que captent mes sens. C'est « petit moi » qui a besoin des autres et me lie à eux.

Les trois auteur.trices, Estés, Bidar et Abram, parlent de rupture (ce que j'appelle le lien brisé), rupture entre les êtres humains et leur âme, rupture entre les êtres humains et la nature. Il me vient également rupture entre les êtres humains occidentaux et leur corps, parce que nos corps sont la nature, pas seulement ce qui nous lie à elle, mais bien parce qu'ils font partie d'elle, ce qui me ramène à mon concept de corps-territoire, mon corps extension du territoire, le territoire déploiement de mon corps.

2.3 Petit glossaire jungien essentiel

L'inconscient collectif est comparable à une mer sur laquelle la conscience du moi voguerait semblable à un bateau.

Jung (2021)

À l'écriture de ce mémoire, j'ai réalisé qu'Estés et Bidar citaient de nombreuses fois le psychanalyste suisse Carl Gustav Jung et utilisaient certains de ses concepts qui pouvaient jouer un rôle essentiel dans ma recherche. J'ai choisi de consulter l'essai de vulgarisation de l'auteur français Frédéric Lenoir, *Jung, Un voyage vers soi* (2021), pour approfondir sommairement mes connaissances au sujet du travail de Jung. Voici mon humble compréhension de ces notions fondamentales et complexes qui jouent finalement un rôle déterminant dans l'analyse de mes données pour répondre à ma question de recherche.

Carl Gustav Jung (1875-1961) est un pionnier de la psychanalyse, auteur de plusieurs livres fondamentaux pour les sciences humaines modernes. Selon Jung, notre psyché (notre vie intérieure) est composée de quatre dimensions : le moi, sujet de notre conscience, l'inconscient personnel, l'inconscient collectif et le Soi, sujet de toutes ces dimensions. Ce Soi représenterait notre âme et reste donc en partie toujours à découvrir puisqu'il est, en

partie, du domaine de l'inconscient. Cependant, Jung avance que c'est là tout de même la quête de toute notre vie, révéler le Soi, quête qu'il nomme le « processus d'individuation ».

La conscience et le moi

Qu'est-ce que la conscience ? Jung écrit : « [ê]tre conscient, c'est percevoir et reconnaître le monde extérieur ainsi que soi-même dans ses relations avec ce monde extérieur » (Lenoir, 2021, p. 80). Sensations, perceptions, affects (états psychiques accompagnés de plaisir ou de douleur), pensées, souvenirs composent le moi, centre de la conscience. D'ailleurs, ce sont nos émotions et nos sentiments qui nous permettent la conscience de nous-mêmes, la perception la plus fine et la plus intense de notre moi.

L'inconscient personnel

Jung célèbre les propriétés créatrices de l'inconscient personnel qui restent à être explorées par les sciences. L'un de ses principaux outils de travail en tant que psychiatre est l'interprétation des rêves car il croit que notre inconscient cherche à communiquer avec notre conscient à travers les symboles, langage des rêves. Selon lui, nos aspirations spirituelles prennent leur source dans notre inconscient. Celui-ci, ainsi que notre conscient, se construisent tout au long de notre vie, tandis que nous naissons avec un monde psychique originel qui nous relie à l'histoire des millions de générations d'êtres humains qui nous ont précédés, l'inconscient collectif.

L'inconscient collectif

Les mythes, les contes, les récits et les rites religieux anciens nous permettent d'avoir accès au contenu de cet inconscient collectif. Ils reflètent les fortes émotions ressenties par les premiers humains devant la puissance de la nature et le mystère de la vie et de la mort. L'inconscient personnel et l'inconscient collectif utilisent les symboles, les archétypes, les images et les mythes pour dialoguer avec notre conscient à travers nos rêves, les synchronicités que nous vivons (deux événements étrangers reliés entre eux par le sens), l'imagination active et les rituels.

Le Soi

Pour Jung, le Soi, l'âme, la totalité de l'être, ne se réduit pas à un effet biochimique ou métaphysique d'origine divine. L'âme est insaisissable, elle échappe à l'entendement, elle est une expérience à vivre : « [p]lus que de chercher à l[a] définir, il s'agit de l[a] vivre à travers le processus d'individuation » (Lenoir, 2021, p. 216).

Le processus d'individuation

Cette forme universelle du développement psychologique personnel est un processus spirituel où chacune et chacun apprend à faire dialoguer son conscient et son inconscient pour répondre à ses interrogations sur le sens profond de son existence. Pour Jung, « plus les contenus inconscients assimilés au moi sont nombreux et remplis de sens, plus le moi s'approche du Soi, bien que cette approximation ne puisse jamais être achevée » (Lenoir, 2021, p. 219), puisque notre inconscient personnel et l'inconscient collectif, par définition, restent un matériau inconscient.

Le lien brisé selon Jung

J'ai été étonnée de découvrir que même à l'époque de ses recherches, Jung observait des dommages collatéraux à l'évolution rapide de la conscience humaine et de la rationalité. Il dénonce ainsi la rupture de la modernité avec la nature, le passé, le cœur et l'intériorité (Lenoir, 2021, p. 302). La nature a structuré la psyché des êtres humains depuis des millénaires, ils faisaient partie d'elle et elle faisait partie d'eux.

Les pierres, les plantes, les animaux ne parlent plus à l'homme et l'homme ne parle plus aux animaux en croyant qu'ils peuvent l'entendre, écrit Jung. Son contact avec la nature a été rompu, et avec lui a disparu l'énergie affective profonde qu'engendraient ses relations symboliques. (Lenoir, 2021, p. 303)

Cette dissociation est selon lui source de nombreuses névroses contemporaines et il appelle « à ressentir dans toutes les dimensions de notre être (corps, cœur, imaginaire, pensée) notre appartenance au cosmos » (Lenoir, 2021, p. 303).

Mais la rupture qui interpelle le plus Jung est le sacrifice du cœur et de l'imaginaire, l'amputation de l'âme, au profit de la raison. Pour lui, la pratique d'une vie symbolique et la mise en œuvre du processus d'individuation sont les pierres angulaires de la redécouverte de notre âme (Lenoir, 2021, p. 308), la réparation du lien, pour que le monde moderne trouve sens.

2.4 Dialogue avec les écrits de David Abram : mon corps, cet animal étranger

Toucher l'épaisse peau d'un arbre, c'est donc, dans le même temps, faire l'expérience de sa propre tactilité, c'est se sentir touché par l'arbre.

David Abram (2013)

Rencontrer l'approche phénoménologique sensuelle du monde de David Abram a été pour moi une révélation et a ouvert une voie de passage inédite pour mon projet de recherche, la réparation du lien à celle qui sait intimement qui je suis. Par le biais d'Abram, j'ai découvert la pensée des phénoménologues Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty, chercheurs autrichien et français de la première moitié du 20^e siècle. J'appréhende ainsi de nouveaux concepts phénoménologiques, comme *le monde de la vie*, *le corps sentant*, *la synesthésie*, *la perception comme participation*, *la réciprocité du sensuel*, qui viennent structurer mes intuitions et orienter ma recherche.

2.4.1 Comment la terre s'est tue, le livre

David Abram est un géophilosophe, écologiste et artiste performer américain. Il a écrit en 1996 l'essai *Comment la terre s'est tue*. Le titre de ce livre, évoqué sous la forme d'une question « comment la terre s'est-elle tue ? », résume la quête de l'auteur qui cherche à comprendre comment la culture occidentale, malgré ses origines indigènes en d'autres millénaires, est devenue sourde et aveugle à l'existence vitale pour elle-même des autres espèces et des milieux qu'elle habite. Abram étudie, en quelque sorte, le lien brisé entre les allochtones occidentaux et la nature qui les entoure.

Pistant tout d'abord Galilée, qui affirma que seules sont réelles les propriétés de la matière susceptibles de mesures mathématiques, puis Descartes, qui sépara l'esprit pensant (le sujet) et le monde matériel des choses (les objets), Abram identifie comme l'un des jalons de cette mutation le mode de pensée rationnelle des sciences appliquées qui ont produit et produisent toujours la plupart des connaissances et des technologies en Occident. Il remarque que bien que ces sciences (dont la psychologie) tentent d'évacuer toutes expériences subjectives de la réalité matérielle, « [n]otre expérience spontanée du monde, chargée de contenus subjectifs, émotionnels, intuitifs, demeure l'obscur et vital fondement de notre objectivité » (Abram, 2013, p. 57).

Abram présente ce monde primordial dans lequel nous vivons, déjà là avant toute réflexion de notre part. Un monde sensible, c'est-à-dire perceptible par nos cinq sens, un monde fait de sensations et de perceptions récoltées par l'entremise de nos sens. Un monde tel un vaste champ fait d'expériences subjectives individuelles, phénomènes perçus par moi-seule, et d'expériences intersubjectives, perçues par plusieurs d'entre nous. Husserl appelle ce champ *monde de la vie*. Nous avons chacune chacun notre monde de la vie, coloré par les caractéristiques perceptives de notre espèce et par notre subjectivité. Et si chaque être humain a son monde de la vie, imaginons tous les mondes de la vie possibles des autres êtres vivants, interpelle Abram. Husserl évoque aussi la Terre

comme étant le monde de la vie offrant une base commune pour tous les mondes de la vie individuels et des différentes espèces.

Ce corps vivant et les sens, entre autres ces yeux, cette langue, ces mains sans lesquels nous ne pourrions ni voir, ni goûter, ni toucher, sont ce qui nous permet d'entrer en relation avec le monde, de vivre des expériences. Merleau-Ponty envisage la vie sensuelle et sensitive du corps comme étant même à la base de la possibilité de la réflexion, de la pensée et de la connaissance, puisque sans contact et sans rencontre, il n'y aurait rien à interroger ou à connaître.

Abram remarque chez Merleau-Ponty cette façon particulière qu'il a de donner une voix active à toutes choses qui seraient considérées par les sciences appliquées comme étant passives et inertes. Il observe que c'est là l'expérience de notre *corps sentant* pour qui aucune chose ne se présente comme étant passive et inerte. Comme le souligne Merleau-Ponty, toutes ces choses qui sollicitent le corps participent activement à l'expérience perceptive. Abram constate : « Avant toutes nos réflexions verbales, au niveau de notre engagement spontané, sensoriel, avec le monde autour de nous... nous sommes *tous* animistes. » (Abram, 2013, p.84) Contrairement aux sciences appliquées qui font de l'être humain le sujet d'un monde objet, notre corps et nos sens font de nous un sujet entrant en relation avec un monde sujet rempli d'autres sujets. Pour notre corps et nos sens, les choses sont douées de vie, elles ont une âme.

La perception, cet entrelacement de notre corps et du monde animé qui nous entoure, n'est possible que grâce à la participation des différents organes sensoriels du corps, c'est-à-dire à l'entrelacement lui-même de nos différents sens. Ce phénomène, où chaque chose perçue rassemble nos sens sur un mode cohérent est appelée « synesthésie » et introduit un deuxième jalon dans la quête de compréhension de l'auteur. Celui-ci raconte, en effet, comment l'émergence de l'alphabet phonétique et son appropriation par les Grecs anciens quelques centaines d'années avant l'ère chrétienne, ont provoqué une mutation écologique sans précédent. Contrairement aux cultures orales qui maintiennent encore aujourd'hui un mode de perception sensorielle au monde animé qui les entoure, contrairement aux anciens systèmes d'écriture iconique qui s'inspirent directement de ce monde animé qui nous entoure, la culture alphabétique est une expérience essentiellement anthropocentrique. Chaque lettre ne se réfère qu'à un geste ou à un son produit par la bouche humaine. Ces lettres créent donc des images qui n'ont plus besoin du monde animé qui nous entoure pour *faire sens*, mais permettent plutôt une pensée abstraite et réflexive, agissent comme des miroirs, enferment les sens à l'intérieur d'un discours exclusivement humain. La disposition de nos sens pour rencontrer l'Autre est

captée par les lettres visibles de l'alphabet plutôt que par le monde animé qui nous entoure :

Car nos sens sont désormais aussi profondément couplés sur un mode synesthésique à ces formes imprimées qu'ils le furent jadis unis aux cèdres, aux corbeaux, à la lune. Comme les collines et les herbes ployées parlaient hier à nos ancêtres tribaux, ces lettres écrites et ces mots nous parlent aujourd'hui. (Abram, 2013, p. 184)

Abram évoque les cultures orales des Amahucas, des Koyukons, des Apaches et de différents peuples aborigènes d'Australie, pour démontrer qu'en l'absence d'écriture, leurs sens participant synesthésiquement au monde animé qui les entoure, « [ces] communautés humaines apprennent à se connaître essentiellement à partir du reflet que leur renvoient les animaux et les milieux animés avec lesquels elles sont directement engagées » (Abram, 2013, p. 167). Ainsi, la cohérence de leur culture et de leur langage est intimement liée à la cohérence des lieux écologiques qu'elles habitent, d'où leur sensibilité et leur responsabilité envers eux.

L'un de ses objectifs étant de contribuer à réactiver et enraciner de nouveau l'expérience humaine au sein d'une écologie plus vaste, l'auteur fait l'exercice de « faire sentir la dépendance subtile entre des phénomènes mentaux réputés intérieurs et certains aspects [...] du monde sensuel qui nous entoure » (Abram, 2013, p. 333). Il lie ainsi l'idée conceptuelle du « passé » à notre expérience sensorielle de ce qui est dissimulé sous le sol, et l'idée conceptuelle du « futur », à ce qui est caché au-delà de l'horizon ou à la face cachée des choses. L'expérience consciente est liée, quant à elle, à la qualité psychologique de l'air que nous respirons, l'air qui invisiblement nous unit aux autres êtres vivants :

L'esprit humain n'est pas une réalité d'un autre monde qui viendrait se loger dans notre physiologie. Il est plutôt instillé, suscité par le champ sensoriel lui-même, induit par les tensions et les participations entre notre corps et la terre animée. (Abram, 2013, p. 333)

La conclusion de l'auteur est donc que la Terre s'est tue car nos sens ont été détournés d'elle et nos sens « [...] sont la principale manière qu'a la terre d'informer nos pensées et de guider nos actions » (Abram, 2013, p. 341).

2.4.2 Réveiller mes sens : la conversation silencieuse de mon corps avec les choses

Moi qui pensais connaître mon corps, l'habiter et l'utiliser à bon escient, je me découvre un corps-animal étranger à moi-même. Quelle découverte extraordinaire! J'ai avec moi

cet être vivant (je suis cet être vivant) qui est en tout temps en relation avec le monde animé qui m'entoure, sans l'intervention de ma conscience :

La perception, dans l'œuvre de Merleau-Ponty, est précisément cette réciprocité, cet échange permanent entre mon corps et les entités qui l'entourent. C'est une sorte de conversation silencieuse que je mène avec les choses, un dialogue continu qui se déploie bien en-deçà de ma conscience verbale et souvent même indépendamment d'elle — [...] comme lorsque mes jambes, en randonnée derrière la maison, ne cessent, sans que ma conscience verbale ait à intervenir, de s'accorder et de s'ajuster au caractère plus ou moins escarpé des pentes montagneuses. Chaque fois que j'apaise le bavardage incessant des mots dans ma tête, je retrouve cette danse silencieuse et muette toujours déjà en cours—ce duo improvisé entre mon corps animal et les alentours, fluides, respirant, qu'il habite. (Abram, 2013, p. 79)

Je marche dans la forêt. Je suis le sentier. Tandis que je pense « Mon auto est mal stationnée », mes yeux perçoivent un mouvement : un pic-bois inspecte le tronc d'un arbre. Dès que je quitte le sentier et que j'entre dans la forêt, mon attention change, *je descends dans mon corps*, mes sens sont aux aguets, mes yeux cherchent des repères pour trouver une direction intuitive, mes mains touchent les arbres que je rencontre sur mon passage. Je suis avec la forêt. Je suis en lien avec la forêt. Je me relie à la forêt.

Cette découverte, cette prise de conscience, ce changement de paradigme, transforme bien sûr ma relation à mon corps, mais également ma relation au monde qui m'entoure. Je n'habite plus mon corps de la même façon, je n'habite plus le monde de la même façon. Cette nouvelle conscience de mon corps et de mes sens décuple mon attention et leur participation, leur perception de ce qui m'entoure. Mais cette découverte ne s'arrête pas là : « Les choses perçues sont rencontrées par le corps percevant comme des pouvoirs animés et vivants qui nous invitent activement à la relation. » (Abram, p. 122, 2013).

Car ces autres formes et espèces ont coévolué, comme nous-mêmes, avec le reste de la terre, toujours en transformation. Leurs rythmes et leurs allures sont le produit, couche après couche, de rythmes plus anciens. Lorsque nos sens entrent en rapport avec eux, ils sont entraînés dans une profondeur inépuisable qui fait écho à celle de notre propre chair. (Abram, 2013, p. 91)

Ainsi, je me découvre aussi animal habitant un monde qui cherche à entrer en relation avec moi, qui s'offre à la relation tout autant que moi. Je me découvre en relation avec le monde en relation avec moi. Je résonne à la forêt et la forêt résonne à qui je suis. C'est si simple et pourtant cela me bouleverse, je n'avais jamais appréhendé cette idée avec mon

corps ou je l'avais oubliée. Oh combien je sais que je résonne à la forêt! Mais je n'avais jamais pris conscience que la forêt pouvait aussi résonner à ce que je suis, que le corps de la forêt résonnait avec le mien.

Mon corps sait qui je suis. Mon corps et mes sens sont une voie de passage, une clé pour réparer mon lien à moi-même. Mon corps est toujours en relation avec moi, les autres et la Vie :

Si ce corps est ma présence même dans le monde, si seul ce corps me permet d'entrer en relation avec d'autres présences, si, sans ces yeux, cette voix ou ces mains, je suis incapable de voir, de goûter et de toucher les choses, ou d'être touché par elles—si, sans ce corps, en d'autres termes, il n'y a aucune possibilité d'expérience--, alors c'est le corps lui-même qui est le véritable sujet de l'expérience. [...] Le corps vivant est donc la possibilité même d'un contact non seulement avec les autres mais avec soi-même [...]. (Abram, 2013, p. 70)

Je désirais apprendre de la forêt comment réparer le lien à moi-même, observer comment la forêt se répare elle-même, je m'interrogeais à savoir si j'allais devoir demander l'aide de quelqu'un qui connaît la forêt, quelqu'un qui connaît son langage. Et voilà que je découvre que mon corps est déjà en dialogue avec la forêt et qu'une approche phénoménologique de ma perception sensuelle⁹ est une stratégie possible pour rencontrer celle qui sait intimement qui je suis.

Si, selon Abram, rétablir mon écoute de la participation sensuelle de mon corps au monde de la vie veut dire redonner une voix à la terre, retisser un lien avec la Vie, renouveler mon expérience vécue du monde, pourrais-je le faire également avec moi-même ? Éveiller mes sens à mes propres sens est-il possible pour renouveler l'expérience que j'ai de moi-même ? Puis-je faire l'expérience préconceptuelle de qui je suis, une perception de moi qui s'enracine dans le monde animé qui m'entoure plutôt que dans les blessures de ma petite fille intérieure ?

Tout comme Abram fait l'exercice de chercher la racine perceptuelle de certains concepts mentaux, je désire découvrir quelle est l'expérience perceptuelle d'être qui je suis, en relation avec le monde animé qui m'entoure. Voici les fondements de ma méthodologie

⁹ Je choisis ici d'utiliser le mot « sensuelle » plutôt que « sensorielle » car la sensualité, bien qu'elle évoque souvent dans notre culture l'érotisme et la sexualité, privilégiant le plaisir des sens, incorpore davantage pour moi les notions d'intimité, de relation, de subjectivité à l'acte de perception, tandis que la sensorialité évoque pour sa part davantage la mécanique des sens.

pour ma cueillette de données : avec le monde animé qui m'entoure, vivre l'expérience sensuelle de celle qui sait intimement qui je suis.



Je me souviens.

La demande des formateurs est de créer une performance rituelle simple : ouverture, cœur, fermeture. Je choisis comme intention : « Entrer dans le cœur de ce qui est là ».

Je me prépare, je construis le contenant de la performance : je dessine un grand cœur avec une corde sur le plancher. À l'extérieur du cœur, je dispose mes objets trouvés dans le corridor à l'université : roche, mousquetons imbriqués l'un dans l'autre, ty-rap, livre, bol, puis trois mots écrits chacun sur un morceau de papier kraft : transformation, cœur, mystère. Objets et mots seront là si j'ai besoin d'eux. Je choisis de commencer la performance debout, le dos appuyé à une porte mystérieuse verrouillée du local. Je fais face au cœur dessiné sur le sol. Tout au long de cette préparation, je suis mon cœur, j'écoute le lieu, je vais là où je suis attirée, je suis ce que je sens et ce qui me fait du bien, ce qui me procure du plaisir. Je joue.

Je suis prête. Je ferme les yeux et je respire profondément pour sentir la motivation et entendre le premier geste à poser. C'est comme si l'intention que je me suis donnée ouvrait un canal en moi. Je respire et monte en moi une émotion, une pensée : je ne veux pas aller dans le cœur parce que même si je ne le sais pas, je sais ce qui va s'y passer. Je me tourne vers la porte et je frappe très fort et j'essaie de l'ouvrir pour m'enfuir, pour ne pas faire ce que je me prépare à faire. Mais la porte est verrouillée. Je ne peux plus me défiler.

Je regarde le cœur à nouveau et je m'avance vers les objets, tout est clair dans mon corps, je n'ai même pas besoin de réfléchir, de penser. Parmi les objets que j'ai mis à ma disposition, je prends les mousquetons. J'ouvre les deux bouts de la corde qui forme le cœur et entre dans le cœur. J'ai beaucoup de peine, je pleure, mais c'est sans hésitation que j'ouvre le grand mousqueton et libère le petit. Chacun de mes gestes est tellement précis, je respire dans chacun d'eux. Une pensée monte : les mousquetons ont besoin d'une rivière entre eux pour les séparer ou pour les nettoyer. Je ressors du cœur par la porte que j'ai ouverte (je suis ravie de voir comment c'est inscrit dans mon corps de respecter les conventions symboliques établies auparavant, je n'ai pas besoin d'y penser, comment mon corps parle le langage des symboles) et cours chercher la robe rivière dans mon sac. Je mets la rivière dans le bol et viens la faire couler sur chacun des mousquetons avant de la déposer avec le bol entre les deux mousquetons. Je respire, je suis triste, j'essuie mes larmes et ma morve. Je me lève, sors du cœur, referme les bouts de la corde et je vais m'immobiliser vers le mur opposé à celui d'où je suis venue, pour mettre fin à la performance. Je suis remplie.

Journal de création, octobre 2019.

Je marche, je glisse, je tombe. Je me relève.

Céline, collègue étudiante

Nourrir les chemins qui sèment,

Qui m'aiment.

Catherine, collègue étudiante

Chapitre 03 / Je suis une abeille

Le chemin sauvage de la recherche-création

Depuis le début de la maîtrise, j'appréhende mon processus de recherche et ses étapes comme une démarche de création. Il ne s'agit pas nécessairement de produire des œuvres, mais bien d'utiliser la création et ma pratique artistique comme mode de connaissance, utiliser ces savoir-faire et ces savoir-être pour étudier comment réparer le lien à moi-même. Ma pratique artistique semble faire partie de mon sujet de recherche, tout en étant également une approche scientifique, une méthodologie, un terrain de recherche et même une voie de passage pour ma problématique.

La recherche-création qui m'intéresse n'est pas l'étude de ce que je vis dans ma pratique en création, mais bien de ce que la création m'apprend sur moi-même et le monde, et comment elle me donne accès à la conscience, à la connaissance et à la transformation.

Dans leur livre *Tactiques insolites : vers une méthodologie de recherche en pratique artistique* (2004), Diane Laurier, professeure à l'Université du Québec   Chicoutimi, et Pierre Gosselin, professeur à l'Université du Québec   Montréal, expliquent :

On a eu tendance anciennement à comprendre la création artistique d'abord et avant tout comme un lieu d'expression. Au cours des dernières décennies, [...] on en est venu à la comprendre davantage comme un lieu de construction de savoir, de développement d'idées et d'élargissement de la conscience. On comprend ainsi que le travail de création représente une démarche de connaissance au plein sens du mot, ce qui fait dire à plusieurs artistes que la création est une forme de recherche au même titre que la recherche en sciences humaines ou en sciences exactes. (Laurier et Gosselin, 2004, p. 168)

Ces savoirs liés à l'art sont souvent de nature symbolique et donc polysémique, des savoirs qui sont aussi davantage de l'ordre d'une expérience à vivre que de l'acquisition de connaissances intellectuelles. Les mots qui me viennent sont « chemin sauvage », la création est un chemin de recherche sauvage et une production de savoir sauvage. Je fais ainsi, entre autres, référence à Estés et au savoir instinctuel porté par l'archétype de la Femme Sauvage, puis à Abram qui propose un mode de pensée qui ne cherche pas des faits mais bien la relation.

Tel que raconté au chapitre 02, j'ai exploré de façon spontanée et intuitive plusieurs avenues pour identifier le cadre de ma méthodologie, mes stratégies créatives pour rencontrer celle qui sait intimement qui je suis et ainsi recueillir les données qui m'ont permis de découvrir qui elle est et comment réparer le lien. Dans l'esprit de la recherche

heuristique, j'ai suivi le chemin et j'ai ouvert les portes qui s'offraient à moi et résonnaient avec ma question de recherche. Sculptures et dessins, errances, actions performatives et photographies en forêt, gestes créatifs de reliance avec ma communauté étudiante, résidence de création avec la SEPAQ et Caravansérail, journaux intimes, de création et de recherche ont été nécessaires pour nourrir mes réflexions. Bien que les données choisies, présentées dans les chapitres suivants, aient différentes formes artistiques, voici ma ligne directrice et les principaux outils méthodologiques qui m'ont permis de récolter le matériel nécessaire pour construire mes pistes de compréhension.

3.1 Descendre dans mon corps

Afin de cerner la nature de celle qui sait intimement qui je suis et trouver comment réparer le lien, je suis donc à la recherche d'une expérience qui puisse me permettre une rencontre intime avec moi-même. Au chapitre précédent, je raconte que je découvre, au contact des réflexions de David Abram, que mon corps sait qui je suis. Une première piste de travail peut donc être de me lier à mon corps sentant, à mes sens, et de faire l'inventaire de ce qu'il perçoit. Me rendre sensible aux phénomènes en moi et autour de moi, à la présence sensuelle du monde en moi et autour de moi.

Je fais alors le pari que faire corps, descendre en quelque sorte de ma conscience verbale à mon corps, déployer mon attention dans mes cinq sens qui sont à tout moment en relation avec le monde animé qui m'entoure, est une façon de réparer le lien et de rentrer chez moi.

Mais comment me positionner en tant que corps, en tant que *moicorps* ? Comment descendre dans mon corps, éveiller mes sens, écouter, ressentir, entrer en relation à partir de mon corps et non à partir des idées, des mots, des concepts, de ma conscience verbale ? Avec mon corps, mes sens et le monde animé qui m'entoure, comment vivre l'expérience sensuelle de celle qui sait intimement qui je suis, et ainsi appréhender autrement qui je suis pour réparer le lien à moi-même ? Comment aller prélever dans les structures du monde perceptuel, l'expérience sensuelle de qui je suis ? Bref, quel dispositif de création m'aiderait à descendre dans mon corps et à entrer en relation avec le monde animé qui m'entoure ?

3.2 Le performatif : un 7^e sens

Par hasard, au tout début de la maîtrise, lors d'une formation artistique, je découvre un nouveau médium, le performatif, qui s'est peu à peu et naturellement imposé à moi quand j'ai cherché comment faire corps, au fil de mes pérégrinations, sur les différents territoires visités dans le cadre de ma recherche.

Sylvie Tourangeau, Victoria Stanton et Anne Bérubé (le collectif québécois d'artistes en art performance TouVa) font une distinction entre l'art performance et le performatif. Une performance est une série d'actions menées par une artiste ou d'autres participants, en direct ou non, présentée à un public. Le performatif quant à lui, est plutôt le médium utilisé en performance, une pratique de disponibilité, d'écoute, de présence à soi et au monde. Les artistes de TouVa le définissent comme un phénomène dont la nature est « momentanée, provisoire, imprévisible, indéterminée, quantique » (TouVa, 2017, p. 14). Elles le qualifient de faculté sensorielle à acquérir et même d'agent de changement.

[Le performatif] revêt des formes qu'on ne peut pas toujours identifier – il est furtif, transformateur. Le performatif agit. Il ne délimite pas le corps, le temps et l'espace, il les déterritorialise, il les rend multiples. Le performatif n'a que faire des catégories, des hiérarchies; c'est pourquoi notre observation du mode performatif s'est élargie à celle de la présence, à un performatif plus global, pratiqué dans les arts vivants, dans les *workshops*, et aussi à un performatif incarné : un mode de vie. (TouVa, 2017, p. 14)

Pour l'instant, pour moi, pratiquer le performatif (TouVa dirait déployer mon sens du performatif), c'est comme chevaucher un cheval sauvage ou marcher dans l'inconscient collectif : terra incognita. Il y a quelque chose du dialogue avec l'invisible, une pratique corporelle de l'ordre de l'imagination en action. TouVa mentionne l'aspect transformateur du performatif, il y a effectivement un aspect rituel dans le performatif : c'est un dialogue avec mon inconscient où je sens mes gestes porteurs de transformation. Comme en pratique rituelle, l'intention de travail y est importante et donne une direction aux différentes dimensions de ma psyché. C'est un travail qui me demande beaucoup d'humilité : être au service de *moicorps*, du territoire, de *moicorps* avec le territoire, être à l'écoute du vivant. Ça, c'est quand je me prends au sérieux car sinon, c'est également une pratique à l'esprit fort jouasse. C'est une pratique de l'affût, comme à la chasse, attendre et écouter, sans savoir ce que j'attends, si ce n'est la direction donnée par l'intention, et sans même savoir si quelque chose va arriver. Sylvie Tourangeau cite le cinéaste Wim Wenders : « J'essaie alors de ne pas " penser " à une réponse, mais de la laisser venir à moi. » (TouVa, 2017, p. 16) En performatif, ne pas penser à une action, mais laisser celle-ci venir à moi.

Le performatif est pour moi une pratique relationnelle. Utiliser ma présence au monde comme outil de création de sens.

3.2.2 Canevas de la performance rituelle

Dans le cadre de ma récolte de données et de mes rencontres avec les différents territoires, j'ai tout d'abord utilisé comme méthodologie la structure de ce que j'appelle une performance rituelle, bien que mes professeur.es artistes dans l'atelier *Rituel de circonstance / Nécessité de l'action* (voir chapitre 01) n'aient pas employé ces termes. Dans ma pratique, ce canevas me permet d'installer un cadre dans lequel utiliser le performatif pour atteindre mes objectifs.

Premièrement, j'énonce une intention : celle-ci doit répondre à une nécessité et vient habituellement de mon cœur. Dans le cadre de ce projet de recherche, mes intentions de création étaient reliées à ma problématique, à mes objectifs de recherche et de récolte de données, soit essentiellement rencontrer celle qui sait intimement qui je suis. Ensuite, je choisisais intuitivement un espace précis sur le site et une posture pour marquer l'entrée dans la performance. Puis j'entrais dans la présence-dialogue avec le territoire et la structure de l'action était marquée par une ouverture, un cœur, et une fermeture, structure qui se donnait la plupart du temps d'elle-même.

L'ouverture permet de choisir-sentir un portail où commencer, soit un lieu précis et une posture intérieure de disponibilité. Je respire. À l'inspiration, j'écoute, je dirige mon attention vers l'intérieur, densité interne, puis vers l'extérieur, densité externe. À l'expiration, je suis à l'affût d'un appel, d'un signe, d'une motivation à entrer dans l'action. Quand la motivation vient, j'entre dans l'action. Le cœur de la performance pour sa part, est l'action ou une série d'actions qui mènent à une transformation, un espace où entre en scène le mystère. Puis la fermeture est le moment où je choisis-sens un portail où finir, soit, tout comme pour l'ouverture, un lieu précis, une posture intérieure de gratitude.

Au fur et à mesure de mes expériences, ce modus operandi s'est simplifié : une fois arrivée sur le territoire choisi, je laissais monter en moi une intention en lien avec la nécessité qui était là, peu importe si elle était en lien ou non avec mon projet de recherche, je me liais à mes sens et au territoire, puis simplement j'entrais dans l'expérience. J'ai utilisé mon trépied et mon appareil photo en mode retardateur pour photographier certaines de mes actions et documenter mon travail. Chaque expérience ou performance rituelle était suivie de l'écriture d'un récit phénoménologique. Puis à l'étape de la compréhension de mes données, les récits phénoménologiques et les photos (tout comme les sculptures et les dessins) ont fait l'objet d'entretiens d'explicitation, d'auto-explicitations et/ou de dialogues en imagination active.

3.3 L'entretien d'explicitation (EDE) : la mémoire concrète du corps

L'EDE est un ensemble de techniques utilisées pour se remémorer et décrire de façon très détaillée les étapes de la réalisation d'une action d'un moment spécifique. Cette méthode déplie, découpe, fragmente, pour chercher à mettre au jour jusqu'aux micros-moments qui composent une action, le vécu subjectif et les connaissances implicites (plus ou moins su ou connu consciemment) sous-jacentes qu'elle implique. L'EDE nous permet ainsi de découvrir comment nous faisons les choses et comment nous les faisons à notre façon, qu'il s'agisse simplement d'ouvrir une porte ou d'une série d'actions dans le cadre d'une performance précise. C'est en quelque sorte un récit phénoménologique de pointe qui, de la même façon, fait appel à la mémoire concrète du corps pour évoquer cette fois-ci, particulièrement, des moments ressources où il y a satisfaction.

Ces techniques peuvent être utilisées sous forme d'entretien ou d'auto-explicitation. L'entretien se fait bien sûr à deux, où la personne qui accompagne, soit B, a pour objectif d'aider la personne en explicitation, soit A, à s'informer sur elle-même. L'auto-explicitation, quant à elle, se fait en solo, par écrit, en séances de 30 à 40 minutes. En auto-explicitation, A joue à ce moment-là également le rôle de B pour elle-même.

L'EDE commence par le choix d'un moment précis à expliciter, mais il est également possible d'entrer en évocation et de laisser venir un moment à soi en lien avec une intention de travail. Voici un exemple que j'aime utiliser dans le cadre de mon projet, puisqu'il me permet d'identifier des moments où je suis en lien avec celle qui sait qui je suis. Je ferme mes yeux : « Katia, je te propose, si tu le veux bien, de prendre le temps de laisser venir à toi un moment où tu tisses un lien avec tes os¹⁰. Et quand tu seras prête, fais-moi signe. » J'attends alors qu'un moment où je tisse un lien avec mes os monte en moi. Et il vient à chaque fois un souvenir précis. Comment ce moment vient-il à ma conscience puisque tisser un lien avec mes os est une image symbolique ? Qui en moi choisit ce moment qui s'avère toujours pertinent et que je n'aurais pas pu choisir en y réfléchissant ? Cette façon de travailler développe ma confiance en moi et mon sentiment de sécurité. Cette méthodologie me permet de me lier à moi-même.

Le rôle de B est ensuite de questionner A pour décrire au présent le contexte du moment à expliciter, afin de l'aider à descendre dans son corps et en posture d'évocation : « Où es-tu ? », « Qu'est-ce que tu fais ? » « Es-tu seule ? », « Comment te sens-tu ? », « Qu'est-ce qui se passe dans ton corps, qu'est-ce que tu vois, qu'est-ce que tu entends ? ». Puis B écoute et repère les verbes d'action dans ce que décrit A, pour la relancer : « Comment

¹⁰ Pour moi, un moment où je tisse un lien avec mes os, est un moment où je suis en lien avec celle qui sait intimement qui je suis.

fais-tu cela ? », « Par quoi commences-tu ? », « À quoi fais-tu attention ? », « À quoi tu reconnais que... ? », « Qu'est-ce que tu perçois ? », « Comment sais-tu que... ? ».

Nécessairement, au cours du récit de A, peuvent apparaître des émotions. Celles-ci laissent supposer que ce qui se joue pour A n'est pas seulement de l'ordre de l'action. A est engagée dans cette action à un autre niveau qui n'est plus seulement le « ce que je fais », mais également « voici qui je suis quand je fais cela » et « voici le sens que cela a pour moi ». Il est alors possible de décrypter le sens et les enjeux identitaires impliqués dans l'action : « Quand tu es là et que tu fais cela, qu'est-ce qui se passe pour toi, qu'est-ce que tu ressens, qu'est-ce qui déclenche cette émotion, qu'est-ce qui est important pour toi à ce moment-là, qu'est-ce que tu te dis ? »

Ce décryptage du sens et des enjeux identitaires peut prendre la forme de l'exercice de l'Alignement des niveaux logiques de la pensée de Dilts, un exercice puisé dans les outils de la Programmation neurolinguistique (PNL). Toujours accompagnée par B dans l'explicitation d'un moment spécifique, A est debout les yeux fermés et avance à chaque pas d'un niveau logique à l'autre, après avoir répondu aux questions identitaires de chaque niveau. Puis A fait à nouveau tous les niveaux dans l'autre sens : le mouvement ascendant permet d'avancer de l'ancrage sensoriel de l'action vers ce qui est significatif pour A, et le mouvement descendant permet de réorganiser cette action en cohérence avec les niveaux identitaires. Voici ces sept niveaux logiques de la pensée :

1. CONTEXTE (actions) : « Qu'est-ce que tu fais ? Quand, comment, avec qui, etc. »
2. STRATÉGIES (actions) : « Quand tu fais cela, comment tu t'y prends ? »
3. VALEURS (enjeux identitaires) : « Quand tu fais cela, qu'est-ce qui est important pour toi ? »
4. CROYANCES (enjeux identitaires) : « Quand tu fais cela, qu'est-ce que tu te dis ? »
5. IDENTITÉ (enjeux identitaires) : « Quand tu fais cela, qui es-tu ? »
6. APPARTENANCE (enjeux identitaires) : « Quand tu fais cela, à quoi ou à qui est-ce que tu te relies ? »
7. MISSION (enjeux identitaires) : « Quand tu fais cela, quelle est ta mission ? »

À remarquer : la question du niveau logique de l'appartenance, « À quoi ou à qui est-ce que tu te relies ? », jouera un rôle important lors de l'analyse de mes données de recherche.

L'EDE est une pratique d'intimité et de conscience. J'ajouterais, dans le cadre de mon projet de recherche et de ma problématique, que l'EDE est une pratique de réparation du lien à celle qui sait intimement qui je suis : quand j'ai accès à comment je fais les choses par la mémoire concrète de mon corps, j'ai accès à qui je suis, à celle qui fait les choses à sa façon.

3.4 Approches symboliques et imagination active : les symboles sont des êtres vivants

La plupart de mes données sont des œuvres. Ce sont donc des données symboliques, à première vue plutôt mystérieuses car pouvant être porteuses de multiples sens. Elles demandent ainsi une approche particulière pour pouvoir les comprendre, avoir accès à ce qu'elles ont à m'apprendre pour ma recherche.

Ces œuvres, ces productions imaginaires, sont créées par une fonction cognitive extraordinaire, l'imagination. Nous avons deux types d'imagination : l'imagination reproductive (je vois l'image de mon ordi dans mon esprit) et l'imagination créatrice, un moteur d'action pour créer du nouveau pour nous-mêmes. Ces nouvelles images, visuelles, olfactives, gustatives, tactiles, auditives, nous fécondent, nous permettent d'apprendre de nos expériences et d'intégrer ces apprentissages. L'une des fonctions de l'imagination créatrice, la fonction herméneutique, est un outil pour décrypter le sens caché derrière les mots, les images et les gestes, voir derrière les apparences des objets et des rêves, et créer le sens. Ce sont là l'imagination et la fonction qui m'intéressent pour mon propos, l'imagination active.

Dans le cadre de ses recherches, Jung souhaitait trouver un outil qui lui permettrait de dialoguer avec son inconscient, « une pensée imaginative qui active les symboles et les archétypes enfouis dans sa psyché » (Lenoir, 2021, p. 68). Il met alors au point une méthode qui demande une posture d'écoute particulière, l'imagination active, qui invite à rencontrer l'image comme si elle était un être vivant, de faire sa connaissance, d'entrer en relation avec elle par le dialogue en écriture automatique, de la questionner et d'écouter ses réponses.

3.5 Présentation des données décisives : territoires ateliers et autres données-créations

Les quatre prochains chapitres présentent les données qui m'ont permis de mettre au jour les pistes de compréhension pour répondre à ma question de recherche et atteindre mes objectifs. Elles ont été récoltées au cours des années 2019 à 2021, avec les outils méthodologiques décrits ci-haut. Pour chaque donnée, je présente son contexte de création ou de récolte, les extraits des récits phénoménologiques et des dialogues en imagination active pertinents pour lire la donnée, ainsi que mes premières résonances et pistes de compréhension. Ces pistes de compréhension sont les balbutiements, la source vive de la rivière de mon analyse en mode écriture qui compose le huitième chapitre de ce mémoire. Elles sont la première étape de décryptage, une matière brute à partir de laquelle j'ai construit ma compréhension et des réponses possibles à ma question et mes

objectifs de recherche. Elles proposent donc toutes sortes de questions dont vous trouverez les réponses au chapitre 08.



Figure 6
Mon lien à moi-même, sculpture, 12 juillet 2021
© Katia Grenier

Qu'est-ce qu'il y a dans ton ventre ?

Une princesse. Je protège une princesse.

Elle est importante pour toi ?

*Oui. Elle se prépare à naître. Elle n'a pas encore de carapace comme les bébés homards.
Ou sa carapace est encore toute tendre. Elle est vulnérable. Je suis la forêt souterraine.*

Je voudrais lui parler. Princesse ?

Oui je suis là.

Qui es-tu ?

Celle qui sait.

Je pensais que tu étais la petite fille blessée !

Non.

Sculpture Mon lien à moi-même / Dialogue en imagination active, 7 juillet 2022 (extrait)

Chapitre 04 / Les fleurs

Éveiller mes sens / *Sculptures et dessins des trois liens*

Lorsque les trois liens sont apparus dans ma réflexion à la première année de la maîtrise, mon lien à la Vie, mon lien aux autres êtres humains et mon lien à moi-même, ils étaient une matière purement intuitive. J'ai ressenti alors le besoin de leur donner forme, de les faire apparaître, de les rencontrer avec mes mains plutôt que de tenter de les définir intellectuellement. Chacun des liens a ainsi été l'objet d'une séance de modelage de l'argile au cours des années 2020 et 2021.

Ces sculptures sont devenues des données décisives pour mon projet de recherche car elles donnent à voir et à entendre les liens, ce qui est brisé dans les liens... et ce qui ne l'est pas. Elles m'ont ainsi permis de cerner certains aspects de la nature de celle qui sait intimement qui je suis. De plus, j'y ai découvert une part du rôle que joue mon corps et la création dans la réparation du lien à celle qui sait en moi.

4.1 Contexte de création et intention *Sculptures et dessins des trois liens*

Pour chacune des trois séances de modelage, je commence par identifier quel lien je veux manifester. Puis, un morceau d'argile à modeler devant moi, je me bande les yeux. Je laisse mes mains pétrir et réchauffer l'argile, j'écoute avec mes mains les formes qui cherchent à se donner. Quand je sens que l'œuvre est terminée, j'enlève le bandeau et je décris par écrit ce que je vois.

Cette façon de travailler que j'utilise depuis plus d'une dizaine d'années, le modelage de l'argile ou le dessin les yeux fermés, est inspirée d'un exercice de Thérèse Bertherat, kinésithérapeute française, créatrice de l'antigymnastique. Dans son livre *Le repaire du tigre* (1989), elle raconte qu'elle propose à ses patientes de modeler les yeux fermés leur corps dans un morceau de terre. Elle décrit comment apparaît alors l'image inconsciente que la patiente a de son corps, mais également où sont logées les blessures et les mémoires inconscientes du corps.

Après avoir décrit l'œuvre, à l'aide d'une liste de questions prédéterminées, j'entrais en dialogue avec l'œuvre. Ces questions étaient inspirées d'un document créé par Claudine Papin, enseignante à HO Rites de passage. Je croyais que ces dialogues feraient office d'imagination active, mais quand est venu le moment de rencontrer mes données pour entrer dans l'analyse en mode écriture, j'ai découvert qu'ils n'étaient qu'une porte d'entrée pour l'exercice en imagination active. En effet, un véritable dialogue ne peut être constitué seulement de questions prédéterminées, car ce sont chacune des réponses de l'œuvre qui déterminent la question suivante et instaurent ainsi un réel dialogue. À l'éché

2022, j'ai donc procédé à un deuxième exercice en imagination active avec chacune des œuvres pour compléter le premier exercice.

La sculpture produite pour mon lien à moi-même (figure 06) présente une caractéristique étrange, relevée dans ma description de l'œuvre et dans celle d'une collègue qui m'accompagnait lors de sa création : un *ventre enceint* (K), une *maternité cachée* (A). Comme j'avais alors besoin d'aller voir ce qui se cachait dans ce ventre, j'ai poursuivi l'exercice, toujours les yeux bandés, mais cette fois-ci en dessinant la sculpture.

Voici les photos des sculptures *Mon lien à la Vie* et *Mon lien aux autres êtres humains*, ainsi que le dessin de la sculpture *Mon lien à moi-même*. Elles sont suivies par mes pistes de compréhension initiées par les dialogues en imagination active réalisés lors de la création des œuvres en 2020 et 2021, puis à l'été 2022 avant d'amorcer l'analyse en mode écriture.

4.1.1 Sculpture *Mon lien à la Vie*



Figure 7 / *Mon lien à la Vie*, sculpture, 15 janvier 2020 © Katia Grenier

4.1.2 Sculpture *Mon lien aux autres êtres humains*



Figure 8
Mon lien aux autres, sculpture, 28 avril 2020
© Katia Grenier

4.1.3 Dessin *Mon lien à moi-même*



Figure 9 / *Mon lien à moi-même*, dessin 02, 16 juillet 2021 © Katia Grenier

4.2 Pistes de compréhension *Sculptures et dessins des trois liens*

Je trouve ces objets tellement beaux : ce sont mes mains qui les ont modelés mais je ne les avais jamais vus en moi ou dans le monde animé qui m'entoure. D'où viennent-ils ? De la mémoire concrète de mon corps ? De mon imaginaire ? De mon inconscient personnel ? De l'inconscient collectif ? Du monde animé qui m'entoure ? De mon monde de la vie ? Quand cela m'arrive en création, j'ai l'habitude de dire que les œuvres sont plus grandes que moi. Leur forme, leur texture, leur poids quand je les touche, on dirait des os. Leur poésie me touche...

Ces œuvres me donnent à voir mes liens, elles les font apparaître et cela nourrit mon âme, je me sens vibrer, je me sens vivante, je fais l'expérience de ma vérité ou de la connaissance, un savoir ressenti. Qu'est-ce que je sais ? Je sens simplement qu'elles sont justes, qu'elles représentent exactement mes trois liens. Ces œuvres, comme l'imagination, m'agissent, me fécondent, me font porter fruit. Cette poésie me fait ressentir mon existence. Me fait exister ? Cette poésie me met en relation. Les mots qui me viennent sont « fait vibrer mon âme ». Quel est ce phénomène ? Quelle est cette expérience ? J'existe quand je suis en relation ? Les mots « sens » et « existence » sont si peu sensuels et cette expérience est si sensuelle. Je vibre de sens. Je ressens le sens. Ces œuvres traduisent un dialogue entre mon moi conscient et quelque chose d'autre de plus grand que moi et ce dialogue, cette pratique de vie symbolique, me met en œuvre, me met en pratique d'existence, me met en valeur.

Façonner la terre avec mes mains les yeux fermés, équivaut à faire taire le jugement de ma conscience verbale et à écouter avec mes mains pour donner forme aux liens. Cet exercice est pour moi de l'ordre de l'imagination active, un outil pour dialoguer avec celle qui sait intimement qui je suis, mon inconscient personnel et l'inconscient collectif, par le biais de mon corps.

Avec ces sculptures, je découvre des liens qui ne sont pas nécessairement brisés... Pour faire ces œuvres, j'ai dû me mettre en relation avec celle qui sait intimement qui je suis, je suis dans l'expérience intime de celle qui sait qui je suis. Voir et toucher ces sculptures, c'est comme si l'invisible prenait forme, ça me donne accès à celle qui sait en moi. Mon corps me donne accès à celle qui sait en moi. La création me donne accès à celle qui sait en moi. La vie symbolique, la poésie, me donnent accès à celle qui sait en moi. Et celle qui sait en moi me donne accès à mon âme.

Le lien à moi-même

C'est un être mi-humain mi-arbre. Des mains mi-humaines mi-branches. On dirait aussi des candélabres. Il y a une flamme au bout de chaque doigt branche. Ces mains branches

sont grosses et puissantes. Est-ce qu'elles protègent ce qu'il y a dans le ventre ? Ce sont carrément des mains arbres. Ce sont des antennes pour capter. C'est un être montagne. La sculpture est penchée vers l'arrière, se prépare-t-elle à mettre au monde ? Le petit être qui apparaît dans le dessin est dans l'une de ces maisons magiques que je faisais enfant dans la forêt avec des branches et de la mousse.

Les dialogues en imagination active effectués avec cette sculpture, ouvrent quelque chose en moi : je pensais que cette sculpture, cet être symbolique, protégeait la petite fille blessée, mais non ! C'est une *forêt souterraine* et ses arbres, dont les branches forment les *arceaux* d'un berceau, couvent *celle qui sait* qui se prépare à naître !

Cette image me fait penser au personnage de l'Enfant-esprit qui apparaît dans le conte *Peau de Phoque, Peau d'Âme* du livre d'Estés. Un pêcheur et une femme phoque y ont un enfant qui, selon l'interprétation d'Estés, joue un rôle déterminant dans l'initiation présentée dans ce conte. Elle présente cet enfant comme étant fait de deux mondes : celui du pêcheur, qui représente le monde du dessus, le moi, et celui de la femme phoque, qui représente le monde du dessous, l'inconscient, l'âme pour Estés. Cet enfant est donc un être médial, capable de jeter un pont entre les deux mondes :

Ensemble, la femme phoque et l'enfant constituent dans la psyché féminine un système qui ressemble à une chaîne. La femme phoque, l'âme-soi, passe des pensées, des idées, des sentiments, des impulsions puisés dans l'eau au soi médial [l'Enfant-esprit], qui à son tour les transmet à la terre ferme, les amène à la conscience, au monde extérieur. Et vice versa. Les événements de notre vie quotidienne, nos anciens traumatismes et nos joies passées, nos craintes et nos espoirs pour le futur, passent de main en main jusqu'à l'âme, qui les commente dans nos rêves, transmet ses sentiments par le biais de notre corps ou nous transperce par un moment d'inspiration qui va donner naissance à une idée. (Estés, 2012, p. 396)

Ce dessin de la sculpture *Mon lien à moi-même* et cette idée de l'Enfant-esprit créateur de pont entre les différentes dimensions de ma psyché résonneront avec d'autres données présentées dans les chapitres suivants et me permettront d'approfondir ma réflexion au sujet du lien brisé et de sa réparation.

Le lien aux autres êtres humains

Quand je regarde cette sculpture, je vois deux oreilles. Dans l'un de mes dialogues en imagination active réalisés avec cette sculpture, les deux oreilles semblent m'appartenir et une gorge semble les relier :

Sculpture Mon lien aux autres êtres humains / Dialogue en imagination active, 28 avril 2020 (extrait)

Dis-moi quel est l'obstacle dans l'œuvre ?

Un os dans la gorge. Tu ne m'écoutes pas, tu ne m'entends pas.

TU NE M'ÉCOUTES PAS. TU NE M'ENTENDS PAS.

Qu'est-ce que l'obstacle a à me dire ?

C'est dans une autre langue, ce ne sont pas des mots, ce sont des larmes. Il y a des larmes dans ta gorge, tu n'entends pas (chuchotés).

Quel conseil l'obstacle peut-il me donner pour le transformer ?

(Chuchote) Donne-moi du temps. Sois patiente. Écoute à la manière des éléphants.

Deux oreilles, deux dimensions de mon être, reliées par une gorge, et l'une d'entre elles cherche à se faire entendre. Il me vient cette phrase immense qui me fait tant vibrer du roman *Le chant de la terre innue* de Jean Bédard :

Son corps n'était plus qu'un tube qui liait son sexe à sa bouche. Un tube entre deux bouches, et c'est toutes les entrailles de la terre, le râlement des cavernes, le tonnerre des volcans, le ronflement des profondeurs qui voulaient passer à travers elle. (Bédard, 2014, p. 92)

Me vient également le souvenir d'un immense hurlement en moi qui n'a pas été entendu.

Je me souviens.

Je me réveille, c'est la nuit. Je suis adolescente, nous habitons la première maison à Massawippi. J'entends mes parents se chicaner. Ma mère pleure et essaie de dire quelque chose à mon père, essaie de lui faire entendre qu'il se trompe. Mon père ne l'écoute pas, il ne veut rien entendre, il la bâillonne avec des mots dans une espèce de monologue délirant où elle aura beau dire ce qu'elle voudra, il sait lui qu'elle lui ment. Je suis couchée dans mon lit et c'est insoutenable pour moi cette violence, comment il ne l'écoute pas. Je sens monter en moi le besoin irrépessible de hurler. Je suis terrifiée car je ne veux surtout pas faire de bruit, mais c'est tellement fort en moi, je tends tout mon corps, tout mon être, pour ne pas hurler, mais c'est physique, c'est plus fort que moi. Ma gorge est tellement serrée et me fait tellement mal! Au bout d'un moment, je n'en peux plus et je me dis que je vais sortir dehors. Comme je me lève, mon père sort de la maison, prend l'auto et s'en va. Je sors dehors et je laisse enfin ce terrible hurlement jaillir. C'est une libération. Mais j'ai à peine le temps de libérer un peu ma gorge, tout n'est pas sorti, loin de là, que ma

mère sort et vient me chercher en me disant, qu'il ne faut pas, qu'il ne faut pas, viens, reviens dans la maison... J'arrête de hurler et je reviens dans la maison.

Quelque chose cherche à se dire, quelque chose hurle à l'intérieur de moi et je ne l'écoute pas. Dans mes recherches sur les éléphants et leur manière d'écouter, je trouve l'album jeunesse *Quand l'éléphant écoute avec ses pieds...* où il est raconté comment « [l]es sens sont essentiels pour ressentir le monde qui nous entoure [...] » (Grundman, 2019) Je cueille cette information, car elle résonne avec mon projet de recherche et apporte un élément nouveau qui me trouble : il y est question non pas de percevoir le monde par les sens mais bien de le ressentir par les sens.

Avec toutes ces informations livrées par la sculpture *Mon lien aux autres êtres humains*, je fais les liens suivants : quelque chose cherche à se dire, quelque chose perçue par mes sens, quelque chose de l'ordre du ressentir, et je ne l'écoute pas. Ces informations semblent ici obscures, mais elles sont la prémisse d'une prise de conscience concernant la nature de celle qui sait intimement qui je suis et résonneront avec les informations transmises par d'autres données au cours des prochains chapitres.

Mon lien à la Vie

Trois ans après avoir créé la sculpture *Mon lien à la Vie*, les mains de la sculpture ont perdu leurs doigts et les bras sont cassés à plusieurs endroits. Cet objet me fait pleurer parce qu'il est plein d'amour pour moi, c'est un panier avec deux bras pour me bercer. Je sens en moi le désir de le voir à nouveau en entier, je décide alors de refaire la sculpture pour qu'elle retrouve son intégrité. Je me bande les yeux et je me laisse appeler par la joie de cette nouvelle rencontre avec l'argile et mon lien à la Vie. Surprise! Mes mains façonnent la terre et mon lien à la Vie prend une nouvelle forme. (voir figures 10 et 11 ci-dessous). Si je veux reproduire la première sculpture représentant mon lien à la Vie, même si je ferme mes yeux, la démarche est complètement différente puisque je dois travailler à partir de la représentation mentale de la sculpture et non à partir de mon expérience de mon lien à la Vie. J'essaie avec les autres liens et le même phénomène se produit : les sculptures, même si elles présentent des éléments semblables, sont différentes. Je comprends alors que l'intégrité de la sculpture, mon lien à la Vie, n'a pas une forme fixe. Cette forme est relationnelle et la relation est un être vivant, en mouvement, changeant, elle a la forme qu'elle a au moment où elle se vit.

Cette découverte, mon lien à la Vie est une expérience à vivre qui se renouvelle sans cesse, vient enrichir et déployer ma réflexion au sujet de la nature de celle qui sait intimement qui je suis : serait-elle elle-même une expérience à vivre plutôt qu'une part de moi ?



Figure 10 *Mon lien à la Vie 02*, sculpture, 6 janvier 2023 © Katia Grenier



Figure 11 / *Mon lien à la Vie 03*, sculpture, 6 janvier 2023 © Katia Grenier



Figure 12
Rugissement, dessin, 27 mars 2021
© Katia Grenier

Qui es-tu ?

Je suis la Vie, le rire, le jeu, je mange tout ce qui passe, le digère, l'évacue, je suis roi, je suis reine, je suis libre, j'appréhende le monde par ma vulve-cœur, j'ai deux bouches grandes ouvertes.

Qu'est-ce que tu as à me dire ou à me donner ?

Du courant électrique. De l'énergie vitale.

Rugissement / Dialogue en imagination active, 27 mars 2021 (extrait)

Chapitre 05 / D'autres fleurs

Éveiller mes sens / *Appeler Mayka et Rugissement*

Dans le cadre du cours *Méthode d'explicitation*, nous avons à expérimenter pour la première fois l'exercice de l'Alignement des niveaux logiques de Dilts, exercice dont les consignes sont décrites en détail au chapitre 03. Mon projet choisi pour l'exercice était « Appeler Mayka pour trouver un hébergement aux Îles de la Madeleine pour ma récolte de données à l'été 2021 ». Les informations récoltées au cours de cet exercice résonnent fortement avec les informations qui sont apparues lors du dialogue en imagination active avec la sculpture *Mon lien aux autres êtres humains*. Cette donnée vient mettre en lumière à sa façon le lien brisé à celle qui sait intimement qui je suis et permet ainsi de révéler différentes facettes de celle qui sait en moi.

La deuxième donnée présentée dans ce chapitre, *Rugissement* (figure 12), permet de poursuivre mes réflexions en mettant justement de l'avant l'une de ces facettes qui semble être faite de vie symbolique et nourrie par mon imaginaire. Cette donnée vient dessiner les liens profonds qui existent entre celle qui sait intimement qui je suis et la création.

5.1 Contexte de réalisation de l'exercice de l'Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021

À l'aide d'une collègue étudiante (B), qui me pose une à une les questions concernant chacun des sept niveaux logiques, j'ai d'abord décrit le contexte de mon projet. L'extrait du verbatim de cet exercice, présenté ci-dessous, commence au niveau logique suivant, le deuxième, celui des stratégies employées pour réaliser mon projet.

Le lendemain, dans le cadre de la deuxième journée du même cours où nous avons à expérimenter l'auto-explicitation, j'ai choisi d'explicitier un moment de cet exercice de l'Alignement des niveaux logiques de Dilts, vécu la journée précédente. Cette auto-explicitation suit les extraits du verbatim ci-dessous.

5.2 Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021 / Verbatim (extraits)

(...)

B : Avant d'appeler, tu te prépares, comment tu t'y prends ?

Katia : Je... euh... je trouve les mots, les mots justes à ce moment-ci pour parler de mon projet de recherche et de ce que je veux faire aux Îles de la Madeleine, cet été.

B : Quand tu fais ça, qu'est-ce qui est important pour toi ?

Katia : Mmmmh... de partager le précieux de... mon intention, de mon désir... De partager le précieux de mon projet de recherche pis de partager comment c'est important pour moi de venir aux Îles de la Madeleine faire une partie de ma récolte. De partager le précieux, de me faire entendre, d'être entendue.

B : Quand c'est important pour toi d'être entendue, qu'est-ce que tu te dis ?

Katia : Que je ne serai pas capable ! (rire) Attends un peu, je vais essayer... Peux-tu répéter la question ?

(...)

Katia : (émotion) Je me dis « Je suis avec toi ». (Émotion et rire, je mets ma main sur mon cœur) Je me dis « Tu es précieuse toi aussi. »

B : Quand tu te dis je suis précieuse moi aussi, qui es-tu ?

Katia : (émotion et rire) Je suis celle qui veut vivre.

B : (...) Et quand tu es celle qui veut vivre, à qui ou à quoi tu es reliée ? (long silence) Je suis précieuse, je suis celle qui veut vivre, à quoi es-tu reliée ?

Katia : Je vais prendre le temps, c'est une question importante... C'est super difficile! (rire) (long silence) (émotion) Je n'arrive pas à le nommer. Mais euh... (long silence)

B : Une image ?

Katia : Oui ! Ah c'est bon ! (rire) Ah c'est simple ! Aux arbres. Je suis reliée aux arbres. (Je pleure) Oui.

5.3 Alignement des niveaux logiques de Dilts, 10 avril 2021 / Auto-explicitation d'un moment vécu lors de l'exercice

Je me souviens.

Je suis en train de faire l'exercice d'Alignement. B me demande à quoi je suis reliée. Elle me répète ce que je viens de dire, que je suis avec moi, que je suis précieuse et que je suis celle qui veut vivre et me demande à qui ou à quoi je suis reliée. J'écoute à l'intérieur de moi. Je vois l'image d'une corneille dans une épinette. Cette image est très claire, prégnante, incarnée à l'intérieur de moi, simplement, simple. Mais c'est comme si je ne la voyais pas, comme si elle était toujours là, comme si elle était insignifiante, non signifiante. Je ne choisis pas de l'ignorer, je l'ignore tout simplement, je ne la vois pas, je ne la questionne pas, elle est là tandis que je cherche une réponse à la question. C'est comme si cette image est en surface et que je cherche quelque chose en profondeur ou je m'attends à autre chose. J'écoute à l'intérieur de moi mais c'est difficile, il y a comme une

lutte, il me vient des mots mais ce n'est pas ça. Puis tout à coup je prends conscience que je ne suis reliée à rien, c'est un choc, c'est le vide, une grotte rouge-brune à l'intérieur de moi. Il se produit alors un point de bascule en moi : j'explicité un moment du futur, je peux choisir de me lier à quelque chose si je ne suis pas déjà liée! Ça me donne le vertige! Je le sens en moi comme une action possible, s'ouvre alors un nouveau chemin de conscience, je peux faire l'action de me relier en toute conscience.

Je cherche alors à me relier à ce qui est important pour moi, à ce qui est important pour mon projet, à ce pourquoi je fais mon projet, et il me vient des mots comme « écologie » je crois. Mais c'est comme si ces mots étaient vides, ce n'est pas ça que je cherche. Je n'y arrive toujours pas et B me demande s'il me vient une image et ça ouvre une porte à l'intérieur de moi, ça peut être simple, ça me donne la permission d'accueillir ce qui est là et je réponds que je suis reliée aux arbres. Mais je ne me souviens pas de voir des arbres, l'image de la corneille dans l'épinette n'est plus là.

Est-ce que je sens réellement cette reliance ou je suis reliée au mot « arbres », à ce que les arbres représentent pour moi, au sens qu'ils donnent à ma vie ?

5.4 Pistes de compréhension Alignement des niveaux logiques de Dilts du 10 avril 2021

Dans le verbatim de l'entretien d'explicitation, je rencontre à nouveau cette expression « le précieux » employé ici comme étant « le précieux de mon projet de recherche » et sous la forme adjectivale « Je suis précieuse moi aussi ». Ces mots résonnent pour moi avec ceux déjà mentionnés à la section 1.3.2 du premier chapitre de ce mémoire : ma peur d'apparaître en relation dans le précieux de ce que je suis. J'avais alors emprunté ce mot « mon précieux » à une collègue étudiante qui partageait son expérience en lien avec ma présentation. Je suis étonnée de retrouver cette expression dans ce verbatim antérieur à l'événement relaté à la section 1.3.2, car ce n'est pas une expression que j'emploie habituellement.

Ce qui est important pour moi au moment de cette expérience, c'est d'être entendue dans le précieux de mon projet de recherche. Mais j'y entends aussi : ce qui est important pour moi c'est d'être entendue dans le précieux de ce que je suis. Dans l'extrait du verbatim, au niveau logique des croyances, je réponds à B : *je me dis que je ne serai pas capable de me faire entendre. J'ai donc la croyance que je ne serai pas capable de me faire entendre ou, par induction, que je ne serai pas entendue dans le précieux de ce que je suis. Mais voilà que survient une autre réponse à cette même question dans l'exercice : je me dis que je suis précieuse moi aussi.*

Qu'est-ce que ce précieux lié à l'intime de ce que je suis, à *celle qui veut vivre en moi*, et qui a tant besoin d'être entendue ? Cette information résonne avec les informations récoltées au chapitre 04 avec la sculpture *Mon lien aux autres êtres humains* où une part de moi-même cherche aussi à se faire entendre. Dans cet exercice de l'alignement des niveaux logiques, je semble connaître ce précieux, savoir ce que c'est, le ressentir.

Lors de ces exercices d'explicitation, je réalise que cette question du sixième niveau logique de l'appartenance « À qui ou à quoi suis-je reliée ? » est l'une des déclinaisons de ma question de recherche « comment réparer le lien à celle qui sait intimement qui je suis ? » : comment me relier à celle qui sait intimement qui je suis ? Dans la réparation du lien à moi-même, à quoi ou à qui est-ce que je désire me relier ?

Ce précieux, celle qui veut vivre, sont reliés, semble-t-il, à quelque chose, une corneille, une épinette, même si je crois que je ne suis pas reliée. Cette corneille et cette épinette mystérieuses : qui sont-elles, d'où viennent-elles ? Cette image, évoquée par la mémoire concrète de mon corps, qui semblait non signifiante pour mon intellect, d'où vient-elle ? De mon imaginaire ? De l'inconscient personnel ou collectif ? Apparemment, je cherchais à me relier à des mots et à ce qu'ils représentent pour moi, plutôt que de me relier à mon expérience.

Dans ses enjeux identitaires, le précieux de ce que je suis, celle qui veut vivre, se relie à l'image d'une corneille dans une épinette, se relie à la nature, se relie à mon imaginaire, se relie semble-t-il à la vie symbolique.

5.5 Contexte de création et intention *Rugissement*

Le samedi 27 mars 2021, dans le cadre du cours *Approches symboliques et imagination active*, j'ai à faire un dessin sur le thème de ma relation à l'imaginaire pour un exercice d'herméneutique instaurative et d'imagination active.

Je choisis d'en faire un jeu et de m'abandonner à mon corps. Me laissant imprégner de façon sensuelle, désirant laisser venir les images à moi, je prends un crayon de plomb, ferme les yeux et, descendant à l'écoute dans mon corps comme dans une grotte, je dessine ce que j'y vois. Rapidement, je contacte la joie de dessiner, de sentir-entendre le crayon tracer sur le papier. Dans mon corps, je vois mon cœur et je le dessine plusieurs fois en visualisant dans ma tête que mon crayon vient souligner chaque fois les mêmes lignes. Puis je vois ma vulve et un grand canal qui la relie à ma gorge. Des racines sortent de cette vulve. Des bras, très longs, d'abord deux, puis un troisième, se tendent pour sentir, toucher. J'ouvre les yeux.

Je suis étonnée de découvrir que j'ai dessiné ma vulve sur mon cœur. Un cœur-vulve, une vulve-cœur. Ces formes appellent d'autres formes et les couleurs : cette fois-ci, les yeux ouverts, je poursuis le dessin en y ajoutant plusieurs éléments, dont une bouche ouverte pour marquer l'entrée du canal, des dents qui sont prêtes à mordre, à croquer, vivantes. Toujours ce grand plaisir de choisir les couleurs justes, qui résonnent en moi, de les voir vibrer au contact des autres couleurs. Un plaisir des textures aussi, des taches rencontrant les lignes, de la transparence et de l'opacité.

Je présente ce dessin au groupe-classe le samedi après-midi. C'est entre autres la question d'une collègue étudiante, me demandant si la bouche émet un hurlement, qui me fait réaliser comment les dents sont importantes et qu'il s'agit plutôt pour moi d'un rugissement de vie.

Je récolte ensuite les résonances de trois de mes collègues étudiantes : elles me partagent ce qu'elles voient dans mon dessin. Leurs résonances sont chargées émotionnellement et très différentes de mon expérience. Elles voient entre autres dans mon dessin un cri de souffrance, de la violence, du sang, la mort, l'horreur... Je suis troublée, je me sens même dépossédée de mon dessin. Il m'est difficile ensuite de voir mon dessin autrement que coloré par leurs résonances. Mais je me concentre et résonne à mon tour à mon dessin, je m'ouvre à la possibilité d'y voir quelque chose de nouveau.

J'y vois un être organique, vivant, que je ne connais pas, un extraterrestre mais qui vit tout de même sur la terre. Un être microbiologique, un prédateur qui mange les petites larves dans les abysses, dans les profondeurs de l'océan, animalcule multiforme, transparent comme les méduses. Je vois son cœur et son appareil digestif. Une fleur carnivore! Un rugissement de vie. Un système organique fossile, un organisme microscopique fossile. Il me vient le souvenir d'une photo de moi où j'ai deux ans, je prends mon bain dans l'évier de la cuisine, je suis debout, les deux mains sur le bord de l'évier et je rugis avec cette même bouche que celle du dessin. Puis le souvenir d'une autre photo de moi où j'ai 16 ans, c'est le matin tôt après une nuit dans les bars quand mes parents pensent que je dors chez une amie, je rugis avec cette même bouche que celle du dessin. La vulve tatouée sur le cœur, une vulve-rivière, un cœur-rivière. Mon dessin est un rugissement de vie et représente le cycle vie-mort-vie.

5.6. Pistes de compréhension *Rugissement*

J'ai éprouvé de la joie à dessiner, une joie profonde, structurelle. Fermer les yeux, lâcher prise, jouer, être surprise, rencontrer ce que je ne sais pas que je sais, ce que je ne sais pas que je suis, ce qui est plus grand que moi. Choisir les couleurs avec délectation, créer des textures, jouer encore, voici qui je suis. Je rencontre celle qui sait intimement qui je suis dans la création.

Mes dessins les yeux ouverts sont très proches de mes dessins les yeux fermés, ces éléments corporels et de la nature reviennent souvent dans ma pratique artistique. Je réalise que j'ai toujours pensé que les images récurrentes dans ma création étaient dues à un manque d'imagination ou à des périodes de stagnation. Maintenant, je peux voir que ces symboles témoignent au contraire de quelque chose qui est à l'œuvre en moi. Je les percevais comme étant seulement des éléments graphiques faisant partie de mon iconographie personnelle, mais je découvre leur dimension symbolique que je n'ai jamais explorée. Ils sont porteurs de sens, ils sont des êtres vivants habitant le territoire de mon imaginaire personnel, mais également un phénomène archétypal possible dans mes productions imaginaires. Avec l'animalcule, je découvre que mon imaginaire est en quelque sorte lui aussi un être vivant, relationnel.

Au cercle de parole pour clore cette première fin de semaine de cours, à la suite de mon partage où je mentionnais mon expérience de dépossession de mon dessin lors de l'herméneutique instaurative, l'une de mes collègues étudiantes a partagé que pour sa part, elle se sentait possédée par mon dessin. Elle a évoqué le dessin comme étant une entité autonome et j'ai alors pris conscience dans mon corps de ce troisième équipier de la rencontre de co-création qu'est l'herméneutique. Si je trouve l'herméneutique en co-développement si intéressante, c'est qu'elle permet de donner voix, à travers celles et ceux qui résonnent et leurs expériences, à l'invisible, à ce qui est plus grand que moi. Les autres peuvent devenir en quelque sorte des messagers de l'inconscient collectif, à condition bien sûr qu'ils prennent soin de transmettre leurs résonances au « je » : « Si c'était mon dessin, je... », et de laisser ainsi la chercheuse y puiser ce qui résonne pour elle.

En d'autres mots, c'est comme si mon expérience première du dessin et les expériences de mes collègues, construisaient, co-créaient une troisième expérience, une troisième image, l'image comme être autonome, un symbole. Ma joie de dessiner ce que je rencontre en moi, ma présence au monde de ce moment-là, mon bonheur des couleurs et des textures, la question au sujet de la bouche et les visions de souffrances de mes collègues, ont fait apparaître l'animalcule des abysses à deux bouches rugissant de vie et dont la fonction est d'accomplir jour après jour le cycle vie/mort/vie.

À la suite d'un dialogue en imagination active avec l'animalcule, je découvre que ma relation à l'imaginaire est centrale dans ma vie. Ma relation à l'imaginaire est un *rugissement de vie*, elle nourrit *mon énergie vitale*. Elle est liée à celle qui sait intimement qui je suis et à ma relation à ce qui est plus grand que moi.



Figure 13
Laboratoire public d'archéologie, UQAR
© Manon Savard



Figure 14
Artefacts relationnels, photographie numérique, 2021
© Katia Grenier

D : Cette photo me ramène au lieu du soin, sujet de ma propre recherche. Ce qui m'a d'abord interpellée et touchée dans la photo, ce sont tes mains, la douceur, la tendresse, l'attention, il y a quelque chose d'infiniment beau, d'infiniment touchant pour moi dans la position de tes mains.

K : Je n'aurais jamais pensé à regarder mon geste... Ça me fait prendre conscience que quand je cueille et dispose ces objets, je me fais apparaître, je me fais voir, je dis voici qui je suis.

Artefacts relationnels / Verbatim, mai 2022 (extrait)

Chapitre 06 / Tant de fleurs

Éveiller mes sens / *Artefacts relationnels*

Par hasard, en 2021, je vois une photo (figure 13) diffusée sur le Moodle de l'UQAR. On y voit une étudiante en histoire y classer sur une table des artefacts trouvés sur les sites archéologiques de l'Île St-Barnabé pendant l'école d'été en Archéologie de l'UQAR. Je suis captivée par le nombre d'objets et leur présentation, tous déposés avec attention, les uns à côté des autres, en familles mystérieuses. Je réalise que j'ai sous les yeux une pratique semblable à la mienne : lors de mes résidences de création, je récolte toutes sortes d'objets au fil des jours et de mes pérégrinations, les disposant au fur et à mesure sur une table dans l'atelier où je travaille. Monte alors en moi le désir de résonner à cette photo et je mets en scène une photo semblable avec les objets que j'ai récoltés depuis mon départ des Îles de la Madeleine en juin 2019 (figure 14).

Cette donnée est devenue décisive grâce à un atelier de codéveloppement et une herméneutique instaurative réalisés en mai 2022 avec trois collègues étudiantes. Leurs questions et leurs résonances m'ont amenée à expliciter cet aspect de ma pratique de création, soit ma cueillette d'objets et mes gestes pour les disposer sur une table. Est alors apparu le rôle que joue mon corps dans ma pratique de création, sa relation aux objets comme êtres animés et symboliques, puis comment mon corps et la création peuvent réparer le lien. Est réapparu également le précieux, cet aspect mystérieux de mon intimité qui se dévoile peu à peu.

6.1 Contexte de création et intention *Artefacts relationnels*

Je présente les deux photos à mes collègues étudiantes, leur contexte de production et de diffusion, mon intention de création, c'est-à-dire jouer à poser les mêmes gestes que l'étudiante en histoire pour donner à voir les similitudes entre ma pratique et ces pratiques de récolte et d'assemblage ou de classification en archéologie. J'ai besoin de leur aide pour entrer dans l'analyse de mes données symboliques avec l'œil et l'oreille ouverts à ce que je n'ai pas déjà vu et entendu, pour faire parler ces photos.

Je leur fais part également des questions suivantes qui m'habitent. Y a-t-il des liens réflexifs entre le travail des archéologues et mon travail ? Est-ce que ces photos ont quelque chose à me dire sur ma problématique ? Y a-t-il un lien entre ma pratique de cueillette et de manipulation d'objets et ma problématique ?

Nous commençons l'herméneutique par une période de questions où mes collègues clarifient certaines informations, puis elles me font leurs résonances. Voici un compte rendu avec extraits du verbatim de la rencontre de co-développement et mes premières pistes de compréhension.

6.2 *Artefacts relationnels* / Grandes lignes de l'atelier de codéveloppement et extraits du verbatim

Grâce aux questions et aux résonances de mes collègues, je découvre que cette pratique de cueillette et de manipulation d'objets est une démarche spontanée, intuitive, ludique et sensuelle. Dès la cueillette, le choix des objets est important et ressenti plutôt que réfléchi. Chaque objet est porteur de beauté et particulièrement aimé. Chaque objet me raconte une histoire sensuelle. Je résonne sensuellement avec l'objet. De la même façon, je dispose les objets de façon intuitive, simplement pour le plaisir de les voir ensemble :

K : Ce plaisir est esthétique. Dans le sens d'esthète, sensuel, plaisir des sens, plaisir de les voir les uns à côté des autres. Comment ils résonnent les uns aux autres, les formes, les textures, les couleurs, leurs histoires sensuelles qui se rencontrent. C'est comme écrire une histoire, un récit avec les objets plutôt qu'avec des mots, créer une image qui raconte une histoire, ou créer des liens. Je crée une famille. Mais il y a quelque chose du ressenti aussi. Ça ne passe pas par le mental, me raconter des histoires ou faire des liens réfléchis ou construits entre ces objets-là. Je te dirais que c'est de l'ordre du monde de l'enfance, du plaisir de jouer. (*Artefacts relationnels* / Verbatim, mai 2022)

Mais au fil des questions, je découvre que plus encore que du plaisir, cette pratique me procure une grande satisfaction : j'ai le sentiment d'un savoir-faire et d'accomplir quelque chose où je me sens vraiment compétente. Au cours de la rencontre, je reconnais également que lorsque j'étais petite, même si je n'accumulais ni ne cueillais autant les objets, j'avais tout de même le même lien aux objets, et je me questionne avec mes collègues : est-ce un lien affectif ? Symbolique ?

K : Quand j'avais un atelier aux îles, il y avait des objets partout, j'aimais les voir, vivre avec eux. Ici, au Bic, je mets les objets précieux du moment sur ma table de chevet dans ma chambre, pour les toucher avant de dormir. Ils me réconfortent. J'aime les toucher, j'aime toucher les choses. (*Artefacts relationnels* / Verbatim, mai 2022)

Mes collègues reconnaissent dans mes gestes une pratique du tissage de liens, ce qui résonne pour elles avec ma problématique du lien brisé. L'une d'entre elle, D., qui a développé avec son projet de recherche l'idée du « lieu du soin » dans la relation soignant.e-soigné.e, amène une résonance qui viendra nourrir ma compréhension du rôle de la création dans la réparation du lien à moi-même :

D : Ma résonance c'est comme s'il y avait le lieu du soin aussi dans ta pratique. Le lieu du soin c'est le lieu d'amour pour moi. Et toi, le lieu de la création, c'est le lieu d'amour pour toi.

K : C'est très intéressant. Déjà quand tu me parlais de ce troisième lieu dans ton projet de recherche, ça me faisait penser à notre projet de création *Salle d'attente* avec l'artiste Carole Piédalue sur l'espace intime et l'espace public. Nous pensions que ces deux espaces étaient circonscrits mais nous avons réalisé que quand ces deux espaces se rencontrent, par exemple dans la salle d'attente d'un hôpital, il se crée un troisième espace que nous avons appelé l'espace poétique qui appartient en quelque sorte à l'imaginaire. Quand tu parles de ce troisième lieu dans ta démarche professionnelle de médecin, le lieu du soin, ça résonne pour moi avec ce troisième lieu dans ma démarche professionnelle d'artiste, le lieu poétique. Le lieu poétique est un lieu du soin pour moi. (*Artefacts relationnels* / Verbatim, mai 2022)

6.3 Pistes de compréhension *Artefacts relationnels*

Au cours de la rencontre, D. me lit un texte qu'elle a écrit en résonance à la photo que j'ai mise en scène (figure 14). En voici un extrait :

Un bazar, mon bazar
Un trésor, des trésors, le précieux
Résonner, répondre, entrer en dialogue
Trouver des liens
de l'archéologue au travail de l'artiste
Sortir des profondeurs
Entrer en relation
Objets de dialogue
Qui tissent des liens de joie
Les histoires connues et inconnues
Elles touchent mon corps
L'essentiel de ma problématique
Dans une photo se dévoile
La porte pour entrer
dans le royaume secret
de la cueillette de ce qui répare le lien
à celle qui sait qui je suis.
(*Artefacts relationnels* / Verbatim, mai 2022)

À la lecture de ce texte dans le verbatim de la rencontre, me reviennent les mots écrits en introduction (p. 29) de ce mémoire au sujet d'objets cueillis dans les poubelles d'un pavillon de l'université :

Mon corps et *ces objets* se parlent, mon corps veut les toucher, mon être les reconnaît (hein ?) et désire créer-raconter des histoires-objets-images avec eux. *Ces objets me parlent du territoire*. Un territoire déjà

existant ou à créer ? Le territoire de ma recherche ? *Est-ce que je peux faire confiance à ce que je sens ? Qu'est-ce que je sens ?*

Tout à coup, à l'aide de ce co-développement et du texte de D., des réponses intuitives apparaissent aux questions posées dans ce dernier texte. Les mots en italique me servent de balises pour construire la réflexion qui suit, les pistes de compréhension qui surgissent de cette donnée *Artefacts relationnels*.

Ces objets

J'entre en relation avec les objets. Mon corps, mes sens, dialoguent avec les objets qui sont pour eux animés, doués de vie. Mon corps et mes sens tissent des liens qui me font ressentir de la joie. Ces objets me parlent de la Beauté du monde. Ils sont de la poésie. Ils sont porteurs de tant d'images, visuelles, olfactives, gustatives, tactiles, auditives. Les histoires qu'ils racontent, les connues ou les sensuelles ou les indicibles, me font vibrer, ils nourrissent mon imaginaire, nourrissent mon âme. Les toucher, les mettre en relation entre eux, simplement ici en les juxtaposant, les assemblant, me procurent *une grande satisfaction, le sentiment d'un savoir-faire*.

Ces objets ne sont pas des objets. Ils ne sont pas à mon service en tant que marqueurs ou témoins ou ancrages. Je ne les répertorie pas, je ne les accumule pas, je les rencontre en tant qu'êtres vivants. Je les rassemble et crée ainsi des histoires sensuelles, écrites avec des images. Je crée avec eux mon monde de la vie, ce monde sensible fait de mes sensations, mes perceptions, ma subjectivité, mon imaginaire.

Il me vient cette référence du livre *Le 7^e sens*, où le collectif TouVA raconte qu'*un objet est un révélateur d'identité, que la notion d'objet en art performance est aussi vaste que la notion d'identité* et que les objets n'y sont pas alors des objets mais *de l'interrelation, des systèmes de relations multicouches dynamiques, des constellations, matérialisés* (TouVA, 2017, p. 125).

Dans le texte écrit et lu par D., apparaît ce mot pour moi toujours mystérieux, *le précieux* : « Un bazar, mon bazar / Un trésor, des trésors, le précieux ». Cela me rappelle quand je fais des rêves de joie pure la nuit, car il y a les cauchemars mais il y a aussi les rêves empreints d'une grande joie. Ce qui caractérise ces rêves, c'est qu'ils se déroulent la plupart du temps dans un grenier (mon nom de famille) où je découvre toutes sortes de trésors, des objets, des œuvres, des éléments de la nature, des mondes.

Dans son texte, D. résonne encore : « Trouver des liens / de l'archéologue au travail de l'artiste / Sortir des profondeurs ». Ces objets sortis des profondeurs, comme dans « psychologie des profondeurs de Jung », ces objet-images sortis de l'inconscient... La photo des artefacts du laboratoire d'archéologie fait apparaître pour moi la dimension « os »,

« artefacts », de tous ces objets récoltés depuis mon départ des îles et glanés au fil de mon errance.

Puis cet autre fragment du texte de D. : « Dans une photo se dévoile / La porte pour entrer / dans le royaume secret / de la cueillette de ce qui répare le lien / à celle qui sait qui je suis ». À la suite des mots de D. et de mes résonances ci-dessus, me viennent ces mots : il y a le précieux de qui je suis dans cette photo de moi disposant ces objets sur une table. Dans cette pratique, je fais l'expérience de celle qui sait intimement qui je suis.

Ces objets me parlent du territoire (le royaume secret des résonances de D.)

Ces objets rencontrés par mon corps et mes sens comme étant vivants, ces objets dans mes rêves nocturnes de joie, ces artefacts des profondeurs, sortis de l'inconscient, ont une valeur évocatrice. Est-ce que ces objets que je cueille sont donc des symboles et ma pratique est une pratique de vie symbolique ? Le territoire dont me parlent ces objets, ce royaume secret, la Beauté du monde, ce lieu du soin, cet espace poétique créé par la rencontre de l'espace intime et de l'espace public, serait-il le territoire de la vie symbolique, le territoire du dialogue entre mon inconscient personnel, l'inconscient collectif et mon moi conscient ?

Qu'est-ce qui répare le lien à celle qui sait intimement qui je suis dans cette photo ? La pratique de la vie symbolique ? La création est-elle un lieu du soin pour moi ? Peut-on aussi dire que le lieu du soin est un lieu de création ?

Quand je fais l'expérience de celle qui sait qui je suis, je fais l'expérience de mon âme, mais la question reste entière : celle qui sait intimement qui je suis est-elle mon âme ?

Est-ce que je peux faire confiance à ce que je sens ? Qu'est-ce que je sens ?

Moicorps rencontrant les objets, tissant avec eux des liens qui me permettent de créer du sens, cette *expérience spontanée chargée de contenus subjectifs, émotionnels, intuitifs* (Abram, 2013, p.57), est mon expérience subjective du monde.

Est-ce que je peux faire confiance à mon expérience spontanée et subjective ? A-t-elle une valeur existentielle ? Quand j'écris que ces objets nourrissent mon âme, est-ce mon expérience spontanée et subjective qui nourrit mon âme ? Est-ce le fait d'avoir mon propre monde de la vie, unique, qui nourrit mon âme ? Mon expérience spontanée et subjective est-elle celle qui hurle et cherche à se faire entendre, est-elle le précieux, est-elle celle qui sait intimement qui je suis ?

Je suis une chasseuse à l'affût de rencontres sensuelles, une chasseuse-cueilleuse de nourriture pour l'âme.



Figure 15
Site de l'ancien dépotoir 01, performatif, 2021
© Carole Piédalue

Je pose le récepteur-écouteur sur mon cœur. Je laisse mon cœur écouter-recevoir ce que je n'entends pas avec ma conscience verbale. Je le pose sur mon ventre, sur ma vulve, dans mon dos, sur mon front. Ces gestes me viennent naturellement et ils me font beaucoup de bien. Ils ont quelque chose de thérapeutique, de l'abandon, d'apaisant. Je raccroche ensuite.

Site de l'ancien dépotoir / Récit phénoménologique, 21 septembre 2021 (extrait)

Chapitre 07 / Partout des fleurs

Éveiller mes sens / *Performatif et territoires-ateliers*

Au chapitre 02, je raconte comment j'ai rencontré trois sites au cours de promenades avec ma collègue étudiante S. pour découvrir le territoire du Bas-Saint-Laurent. À la suite de ma lecture de *Femmes qui courent avec les loups*, j'identifie ces trois sites comme étant des portes symboliques qu'il m'est possible d'ouvrir pour rencontrer l'archétype de la Femme Sauvage et donc peut-être celle qui sait intimement qui je suis. Au cours des années 2020 et 2021, je retourne seule plusieurs fois visiter les portes et c'est ainsi que se construit peu à peu ma méthodologie pour ma récolte de données liées à mon objectif de faire l'expérience sensuelle dans le monde animé qui m'entoure de celle qui sait intimement qui je suis.

Au tout début, cette méthodologie prend simplement la forme de rencontres avec le vivant et les questions suivantes m'habitent : faire l'expérience sensuelle de celle qui sait intimement qui je suis, est-ce simplement aller vers ce que je trouve beau ? Celle qui sait intimement qui je suis est-elle quelque chose, un élément du paysage ou un geste ou une expérience ? Comment savoir que c'est elle ? Est-elle toujours la même, a-t-elle toujours la même forme ou change-t-elle de forme à chaque nouvelle expérience, à chaque nouveau territoire ?

Lorsque je m'interroge ainsi, je suis dans ma conscience verbale et non dans mon corps, dans l'expérience. Ces questions et d'autres considérations de l'ordre du sentiment de ne pas réussir à me relier, reviennent souvent dans mes récits phénoménologiques écrits après chaque visite des sites. Peu à peu, il m'apparaît nécessaire de structurer davantage ma méthodologie pour m'aider à descendre dans mon corps et à entrer en relation avec le monde animé qui m'entoure. Je commence alors à utiliser le performatif tel que décrit au chapitre 03.

À la fin de l'été 2021, j'ajoute un nouveau territoire à celui du Bas-Saint-Laurent et des trois portes, il s'agit des Îles de la Madeleine. J'y ai vécu de juillet 2005 à juin 2019 et je m'y suis sentie chez moi comme nulle part ailleurs encore. Ce fut pour moi une terre d'abondance et de Beauté au sens spirituel du terme. Je ne parle pas ici de la Beauté des paysages qui font la renommée des Îles, mais bien de faire l'expérience en nature avec ce qui est plus grand que moi et de faire corps avec la sensualité du territoire. C'est le territoire où j'ai développé ma démarche artistique et ma pratique professionnelle dans toute mon intégrité et ma maturité. Ce n'est pas un hasard si mon thème de travail, le corps-territoire, a pris forme aux Îles de la Madeleine. Il était donc pour moi essentiel d'aller y faire l'expérience sensuelle de celle qui sait intimement qui je suis.

Ce sont les données présentées dans les chapitres précédents qui m'ont permis de trouver les mots justes pour donner à voir le lien brisé et les différents aspects de la nature de celle qui sait intimement qui je suis, de trouver également les mots justes pour identifier les voies de passage et construire ma compréhension. Les données du présent chapitre permettent d'aller encore plus loin. Ces expériences en forêt et aux Îles, les récits phénoménologiques qui les accompagnent, sont d'une richesse extraordinaire pour mon projet de recherche. En plus d'y voir celle qui sait intimement qui je suis en action et de vivre l'expérience du chemin de création comme chemin de réparation du lien, j'y découvre le processus de renouvellement de ma pratique artistique qui se déploie au fil des expériences. Ces données amènent également deux nouveaux éléments, conséquences et bénéfices collatérales de la réparation du lien à celle qui sait intimement qui je suis : la réparation du lien avec le monde animé qui m'entoure et le performatif en nature comme outil de création de sens existentiel.

7.1 Contexte de création et intention *Performatif aux Îles de la Madeleine*

Aux Îles, j'ai fait trois performances rituelles, chacune dans un site différent. J'étais accompagnée de C., une amie artiste des Îles avec qui je fais de l'art nature depuis près de vingt ans. Je désirais être entièrement dédiée à la rencontre avec le territoire sans me préoccuper de prendre des photos pour garder des traces de la performance. C. était donc chargée de photographier l'expérience, mais sans directive précise de ma part, en toute liberté.

À chaque séance de travail, j'ai commencé par explorer le territoire, non pas pour faire un repérage intentionnel mais bien un repérage sensuel, déployer mes sens et rencontrer le lieu dans toute son animalité (ce sont les mots qui me viennent), ses fourrures, ses os, ses bouches, ses ventres, ses particularités, ses différents espaces d'intimité... Puis, après avoir repéré des éléments que je désirais rencontrer, je laissais mon corps choisir un portail symbolique pour commencer la performance. Mon intention de travail était simplement d'écouter, de rencontrer. Rapidement les mots *performance* et *rituel* ont pris le bord (même si je peux voir avec le recul et l'analyse que chacune de mes expériences renferme tout de même la structure d'une performance rituelle) et il n'est resté que le médium du performatif, c'est-à-dire suivre mon corps et écouter les motivations intuitives qui montaient en moi pour chaque action.

Dès le premier territoire, une forme nouvelle de travail pour moi s'est installée : les performances ont pris la forme chaque fois de déambulations traçant un parcours sur le territoire d'un espace d'intimité à un autre, d'une rencontre à une autre, où pouvaient naître certaines actions. Après chaque performance, j'écrivais un récit phénoménologique.

Pour chaque territoire, j'ai récolté environ 250 photos. Depuis le début de ma recherche, je désirais photographier mon travail pour le documenter : j'espérais y reconnaître les signes de mes rencontres sensuelles, y voir le lien, y voir celle qui sait intimement qui je suis. Je cherchais à saisir mon expérience mais aucune photo ne semblait pouvoir transmettre la tridimensionnalité de la rencontre, le dialogue sensuel entre *moicorps* et le territoire, tout comme d'ailleurs les mots. Puis, j'ai réalisé que les photos sont beaucoup plus que des archives, elles sont des données avec une dimension symbolique. Tandis que le récit phénoménologique décrit mon expérience vécue, la photo pour sa part, a sa vie propre, est une œuvre, et ouvre une fenêtre sur des aspects de l'expérience qui appartiennent à mon inconscient personnel et/ou à l'inconscient collectif. Tout à coup, chacune d'entre elles devient un petit cœur qui bat dont l'écho fait vibrer mon expérience. Les photos racontent des histoires à la façon d'Estés, des histoires que je ne connais pas encore et qui sont en lien avec ma quête. Certaines de ces photos ont donc été l'objet de dialogues en imagination active.

Dans ces trois performances aux îles, a eu lieu un ou plusieurs moments de révélation, une connaissance nouvelle qui apparaît brusquement, ou un moment de rencontre intime avec le territoire dont je peux avoir fait par la suite l'auto-explicitation.

7.2 Les trois portes / Performatif à l'épave du hors-bord, 28 octobre 2020



Figure 16
L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020, photo 01, performatif
© Katia Grenier

7.2.1 L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020 / Récit phénoménologique (extraits)

Je me souviens.

Mon intention : rencontre.

Je suis sur le littoral du fleuve. Je marche vite. J'ai pour objectif d'aller à l'épave du hors-bord pour faire une performance rituelle. Je suis dans ma tête, je pense aux pancartes « Défense de passer » et « Attention au chien » du proprio du chalet que je viens de dépasser.

Roches : « Heille. »

Tout à coup, mon attention est happée par la présence d'un groupe de grosses roches que je suis en train de contourner. Leur présence me rentre dans le cœur, c'est une sensation physique, je les vois tout à coup tellement clairement, je sens dans mon corps leur tridimensionnalité, je suis intensément touchée par leur beauté, par l'harmonie du lieu. Ce n'est pas dans le sens de beauté du paysage, oh que c'est beau dans mes yeux. C'est un ressenti. Ce groupe de roches est parfait, juste, vivant. C'est clair à l'intérieur de moi que je viens d'être interpellée, que voici la rencontre. Je pleure, ce n'est pas de la peine, ce n'est pas de la joie. Tout ça se passe en quelques secondes avec ma conscience verbale qui entre tout de suite en mode réflexif et logistique et ma peur de ne pas être à la hauteur, de rater quelque chose, de ne pas entendre. Le lien se brouille, je ne suis plus avec les roches.

Je dépose mon sac à dos, prépare mon cahier, prends deux photos rapidement du site en restant là où je suis. Je m'assois pour écrire ce qui vient d'arriver, je ne suis pas en lien avec les roches.

Je me lève et me mets en présence avec les roches : je les rencontre avec mon corps, je tends mes sens vers elles. Je ris car tout à coup je vois que je suis de la même couleur (mon manteau) que les roches.

Roches : rires.

Je marche parmi les roches et elles rient, jouent avec moi, nous jouons à nos corps qui se rencontrent, qui se croisent. C'est un jeu de présence dans l'espace. Ça me fait penser aux immenses tableaux monochromes de Claude Tousignant : comment mon corps résonnait avec l'orangé du tableau quand je passais devant eux. Résonner énergétiquement ? Non, sensuellement. Nos corps résonnent les uns aux autres. Nos corps se rencontrent, dialoguent et forment de nouvelles équations, de nouvelles images. Nos corps créent ensemble de la beauté.

Quand je rencontre la plus grande roche, celle qui a du lichen à son sommet, je suis à nouveau traversée dans mon cœur, je respire profondément, rapidement, goulument, est-ce une émotion, est-ce de l'énergie, ça ressemble à un orgasme, ça monte comme la kundalini dans ma colonne vertébrale, ça redescend et ressort par mon vagin. Je suis traversée par quelque chose. Je suis traversée par la rencontre de quelque chose.

(...)

Je prends des photos de moi parmi les roches. Je ne suis plus en contact avec les roches mais avec des idées de photos qui me viennent, que je me représente mentalement. Une phrase me vient : je suis en représentation. Je pose.

(...)

J'ai froid. Je m'éloigne du site pour sauter sur place. Je demande aux roches comment me réchauffer.

Roches : « Grimper. »

Je grimpe sur les roches. Ça ne me réchauffe pas. Ça me donne un autre point de vue sur les roches, sur le monde. Je ne prends pas le temps de regarder, j'ai froid. Mais ça me donne le goût de faire corps avec les roches, de photographier mon corps sur les roches.

Je reviens avec les roches, me mets en présence. Me connecter à mon corps me connecte aux roches. Jouer. Laisser parler mon corps. Coller ma vulve aux roches. Je cours entre l'appareil photo et la grande roche. Je ne prends pas le temps de regarder chaque photo que je prends, je me concentre sur le plaisir de mon corps à jouer à essayer de prendre la roche dans ses bras, roche dix fois plus grande que lui. Le laisser exprimer ce qu'il cherche à exprimer. J'ai beaucoup de plaisir, je ris, je me fais rire, je me sens à ma place. Mon corps trippe de faire corps avec la roche.

(...)

Je bois de l'eau chaude pour me réchauffer. Les roches résonnent à l'eau chaude qui coule dans mon corps.

Roches : « Chaleur du soleil. L'été. Emmagasiner la chaleur. »

Je reviens avec les roches. Je me glisse dans un trou entre les roches. Je me sens en sécurité.

Je pense aux photos à prendre. À quoi ça sert tout ça ? À quoi ça sert de vivre ?

Roches : « Pourquoi faut que ça serve à quelque chose ? »

Je pressens qu'il y a là une clé pour moi. Mon intellect cherche quelque chose qui n'est pas nécessaire à la vie, pour vivre l'expérience de la vie. Je suis comme l'apprenti alchimiste dans L'alchimiste de Paulo Coelho. Je cherche la formule magique, je cherche à comprendre, à trouver la bonne réponse au lieu de vivre l'expérience.

(...)

7.2.2 Pistes de compréhension *Les trois portes*

Au début de mes rencontres avec les portes, tâtonnant encore pour établir un cadre méthodologique pour recueillir mes données, dès que quelque chose capte mes sens, je me questionne : ce motif dans l'écorce d'un pin blanc est-il celle qui sait intimement qui

je suis ? Ces algues, qui sèchent sur les roches et les coquillages, les enveloppant parfaitement telle une peau translucide, les liant les uns aux autres, toute la lumière et la chaleur du soleil dans ce lien, des bijoux, des colliers fragiles et cassants faits de pierres précieuses, me parlent-elles de celle qui sait intimement qui je suis ? J'ai l'intuition que oui. Je laisse mon corps alors jouer avec une roche comme si j'étais une peau d'algue pour récolter des indices. Descendre de ma conscience verbale à ma conscience corporelle semble être un antidote puissant pour entrer dans l'expérience.

Je découvre dans les récits phénoménologiques de mes expériences que je suis souvent interpellée par la beauté. Par exemple, dans le récit phénoménologique de ma rencontre avec les roches :

(...) je suis intensément touchée par leur beauté, par l'harmonie du lieu. Ce n'est pas dans le sens de beauté du paysage, oh que c'est beau dans mes yeux. C'est un ressenti. Ce groupe de roches est parfait, juste, vivant. C'est clair à l'intérieur de moi que je viens d'être interpellée, que voici la rencontre. (*L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020 / Récit phénoménologique*)

Qu'est-ce que cette expérience de la beauté ? Pourquoi j'utilise ce mot pour définir mon expérience ? Cette beauté m'apparaît plus grande que moi, une rencontre intime. Il me vient une prière du peuple autochtone Navajo du sud des États-Unis, dont la pratique spirituelle est appelée Hozho, la Voie de la Beauté :

Dans la beauté, je marche
Avec la beauté devant moi, je marche
Avec la beauté derrière moi, je marche
Avec la beauté au-dessus de moi, je marche
Avec la beauté au-dessous de moi, je marche
Avec la beauté tout autour de moi, je marche.
(Van Ingen, 2018, p. 290)

On dirait une prière sensuelle et performative. Ressentir la beauté. Est-ce que la beauté du lieu est faite de ce que je ressens? Est-ce que je fais partie de cette beauté : « Nos corps se rencontrent, dialoguent et forment de nouvelles équations, de nouvelles images. Nos corps créent ensemble de la beauté. » (*L'épave du hors-bord, 28 octobre 2020 / Récit phénoménologique, p. 136*) Est-ce que la beauté est faite de l'expérience de la beauté ?

Je suis touchée que la beauté me touche. Je suis touchée que la beauté entre en relation avec moi. Je suis touchée au sens sensuel et au sens émotif du terme. Ça touche mon cœur d'être touchée dans mon corps. C'est étrange ce double sens des sens et comment le mot « sens » dans le sens de « signification » a pour racine latine *sensus* de *sentire*,

sentir. Sentir le sens, un clairsens, un clairressenti, un clairsavoir comme dans clairvoyance. Je clairrencontre, je corpsrencontre la beauté.

Dans ce récit phénoménologique du 8 octobre 2020, il y a aussi cette référence à l'orgasme et à la kundalini quand je rencontre la très grosse roche et que je suis traversée par quelque chose... Il me vient la réflexion d'Abram commentant comment Merleau-Ponty, dans son livre *La Phénoménologie de la perception* (1976), donne *une voix active* à ce que nous considérons habituellement comme étant *passif et inerte*.

[...] le monde sensible [y] est décrit comme actif, animé, et de quelque curieuse manière, vivant : ce n'est pas moi qui, lorsque je dors respire mais un « immense poumon extérieur qui appelle et repousse mon souffle »; une couleur est une « manière de vibrer et de remplir l'espace »; une chose est un « être », un « Autre », qui, à certains moments, « se tient à distance de nous » et, à d'autres, « s'exprime » activement et de manière directe à nos sens, de telle sorte que l'on peut aller jusqu'à décrire la perception comme une interaction réciproque, une relation sexuelle, un « accouplement de notre corps avec les choses ». (Abram, 2013, p.82)

Me connecter à mon corps me connecte aux roches du site de l'épave du hors-bord, me met en relation avec les roches. C'est par mon corps que j'entre en relation. Descendre dans mon corps veut dire entrer dans la forêt de ce que je suis.

Cependant, au cours de cette rencontre, bien que je vive toutes ces sensations et ces émotions extraordinaires avec les roches, apparaît à nouveau ce que je nommerais ici le lien brisé à mon expérience. Cette peur de ne pas être à la hauteur de l'expérience à vivre ou ma difficulté à me laisser vivre une expérience ou ma difficulté à reconnaître que je vis une expérience et que je suis en relation. Je semble être à la recherche d'une autre expérience que celle que je vis. Même dans ma pratique artistique, particulièrement lors de la prise de photos, je cherche à construire, représenter l'expérience à vivre au lieu d'accueillir ce qui est là, au lieu de vivre l'expérience.

Ce phénomène, où j'ai le sentiment de ne pas réussir à me relier à mon corps ou à la Beauté ou au monde animé qui m'entoure, à ne pas réussir à entendre ou même à écouter, est revenu souvent lors des performances. En voici le récit éloquent survenu aux îles de la Madeleine sur le site de la Pointe-de-l'est.

Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Récit phénoménologique (extrait)

Je me souviens.

Je me lève et je regarde la lande. Je vois au loin le cap de l'est et deux corbeaux qui semblent immobiles dans le ciel. Je prends le temps de respirer et d'écouter, densité externe, densité interne. J'attends la motivation d'un geste. J'écoute une verne qui est secouée par le vent à côté de moi. J'écoute l'épinette de l'autre côté de moi. J'avance pieds nus dans la mousse et le lichen, je marche sur des branches plus rudes qui me font mal aux pieds, je vacille. Je ne suis pas avec la beauté de la lande, je pense à C. qui prend des photos.

J'arrive au bord d'un caouder¹¹, je sens que mes bras veulent se lever, c'est quelque chose de difficile pour moi comme si ce n'était pas un geste naturel ou j'ai peur que ce ne soit pas naturel. Je lève les bras, droit devant moi, paumes face à face. Je le fais plusieurs fois comme pour tester la justesse du geste puis j'ouvre les bras pour embrasser le caouder. Je sens la puissance de ce geste, l'ouverture de mon corps, de mon être. Je ne prends pas le temps de recevoir. Je visite deux ou trois caouders pour lesquels je fais chaque fois ce geste, puis j'entre dans le caouder et le traverse de part en part. J'aime faire ce geste. Il me donne un pouvoir. Je sens l'énergie entre mes mains et quand j'ouvre les bras, je sens mon amour pour le caouder. Ce geste me fait descendre de ma conscience verbale à mon corps et me met en relation sensuellement avec le territoire qui m'entoure. J'entre dans la tridimensionnalité, dans une perception tridimensionnelle du paysage, j'entre dans le paysage, dans le gras, dans la chair du paysage, dans le corps du paysage. Je ne prends pas le temps de sentir, je ne descends pas dans mon corps dans mon ressenti, je ne prends pas le temps. Je suis impatiente ou j'ai peur de sentir ou je suis négligente. Je sens que je ne vais pas au bout ou au fond de quelque chose. Est-ce simplement que je ne prends pas le temps de recevoir ? J'ai le sentiment d'éviter la relation, de rester en surface.

(...)

Au cours de la déambulation, je semble parfois avoir de la difficulté à descendre dans mon corps, à être présente à l'expérience, à écouter et à entendre les motivations :

Je ne prends pas le temps de sentir, je ne descends pas dans mon corps dans mon ressenti, je ne prends pas le temps. Je suis impatiente ou j'ai peur de sentir ou je suis négligente. Je sens que je ne vais pas au bout ou au fond de quelque chose. Est-ce simplement que je ne prends pas le temps de recevoir ? J'ai le sentiment d'éviter la relation, de rester en surface. (*Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Récit phénoménologique, extrait*)

¹¹ Un caouder est une dénivellation en forme de cuve dans le sable, recouverte de végétation.

Cette perception est étrange car ce que je décris précédemment avec le geste d'ouvrir les bras aux caouders est plutôt le contraire. Je raconte des ressentis importants qui semblent être la manifestation de ma relation au territoire :

Je sens l'énergie entre mes mains et quand j'ouvre les bras, je sens mon amour pour le caouder. Ce geste me fait descendre de ma conscience verbale à mon corps et me met en relation sensuellement avec le territoire qui m'entoure. J'entre dans la tridimensionnalité, dans une perception tridimensionnelle du paysage, j'entre dans le paysage, dans le gras, dans la chair du paysage, dans le corps du paysage. (*Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Récit phénoménologique*)

Quel est ce phénomène d'être en relation et de ne pas me sentir en relation ?

Je fais une analogie entre cette difficulté à descendre en moi, dans mon corps, et la rencontre plus tard sur mon chemin d'un terrier de renard dans lequel j'ai très peur d'avancer ma main. Plusieurs mois plus tard, je fais un entretien d'explicitation avec une collègue étudiante sur ce moment vécu lors de la performance aux îles :

J'entre dans le terrier. C'est rouge mais rouge lumineux, c'est rouge pâle, c'est comme si je voyais à travers les parois, je me love dans cet espace-là qui est grand comme mon corps, c'est drôle parce qu'il y a comme du soleil dedans le terrier... (*Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Entretien d'explicitation du moment vécu au terrier du renard, extrait*)

Je me souviens que lors de l'EDE, j'ai réalisé rapidement que j'étais probablement dans le ventre de ma mère et j'ai jugé mon expérience comme étant trop clichée alors j'ai arrêté l'expérience.

Qu'est-ce qui m'arrive à ces moments-là ? Cette expérience me fait penser au lien brisé de mes données qui ne valent pas de la marde, raconté au chapitre 01. Ce n'est pas vrai que je n'entre pas en relation, ce n'est pas vrai que je ne suis pas à la hauteur, ce n'est pas vrai que je ne prends pas le temps de sentir : au moment même où je vis une expérience, je la juge.

7.3 Îles de la Madeleine / Performatif au site de la Cormorandière, 8 septembre 2021



Figure 17
Site de la Cormorandière, performatif, 2021
© Carole Piédalue

7.3.1 Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021 / Récit phénoménologique (extraits)

C. et moi prenons un nouveau chemin entretenu par les amateurs de Kite et de VTT qui mène à la lagune de la Grande-Entrée. Le chemin s'arrête à une espèce de stationnement improvisé, circulaire, surmontant la plaine de vieilles dunes et de dolines, où des gens viennent tirer des pigeons d'argile. Nous pouvons voir la lagune derrière les dolines.

Je me souviens.

(...)

Je me place debout là où les deux sentiers se réunissent en un seul sentier, face à la lagune. C'est mon portail d'ouverture de la performance. J'écoute. Le sentier appelle mon corps, il est tissé de racines, j'ai envie de m'y coucher et d'y ramper. Je suis rapidement désarçonnée : c'est très difficile d'avancer ! Je n'y arrive pas ! Les racines s'accrochent dans mes vêtements et me font mal, entrent dans mon corps. Je respire très fort de surprise, de déception, d'efforts inutiles, d'effroi, d'impuissance. Mon corps est lourd, il pèse une tonne, j'ai de la difficulté à me mettre à quatre pattes pour réussir à avancer. Je pleure de rage. Je m'arrête à un moment et me dépose entièrement couchée sur le ventre, ma main gauche tendue devant moi sur le sol. Je caresse le sol et ce geste le libère des racines, il se crée un petit espace libre à même le sable. Je dépose ma main à plat dans cet espace et me repose face contre terre.

Je me lève debout et marche jusqu'au bord du petit cap qui borde la lagune, celle-ci s'offre à moi dans toute son immensité. D'un coup, monte en moi la connaissance : c'est terminé les îles pour moi, c'est trop dur. Je pleure, je suis très triste. Je vois les bûches à demi brûlées d'un feu de camp sur la berge. Je descends en chercher une : je suis attirée par la première que j'ai vue, mais je prends le temps de les regarder et de les toucher toutes. L'une d'entre elle est plus brûlée que les autres et a une forme particulière créée par le feu, mais je prends celle qui a gardé presque toute son intégrité malgré les traces de la combustion, moitié bois, moitié brûlée. Je la prends comme si elle était un bébé que je porte dans mes bras et je remonte sur le cap. Je découvre ce nouveau point de vue du sentier sur lequel je viens de ramper si difficilement. Il monte vers la dune où il se sépare en deux sentiers. À nouveau monte en moi la connaissance : c'est le chemin de souffrance aux îles qui est terminé et un nouveau chemin, même deux, s'offrent à moi. J'éclate de rire. J'accueille la surprise et la joie. Je marche et m'arrête dans le cercle de sable que j'ai dégagé des racines plus tôt avec ma main. Je regarde, j'écoute. Je marche et je m'arrête là où le sentier devient deux sentiers. J'écoute et je prends celui de droite. Je marche lentement, je respire, j'écoute.

J'arrive de l'autre côté de la dune, dans le sable, là où les sentiers redeviennent un seul sentier à nouveau. Je dépose la bûche et cueille tous les morceaux de pigeons d'argile et

de balles en laiton, à moitié enterrés dans le sable par le vent. J'en fais deux petits tas distincts. Les morceaux d'argile tintent joliment quand je les cueille, je prends le temps de les faire tinter et de les écouter. Il y a des racines de bois toutes fines, sèches et grises, je les mets en lien avec les autres objets, s'amorce la forme d'une vulve. Je sens que c'est une vulve. Je me lève pour poursuivre mon chemin mais rencontre un peu plus loin d'autres morceaux de pigeons d'argile : je les cueille et viens les mettre avec les autres.

(...)

7.3.2 Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021 / Auto-explicitation des moments de révélation (extraits)

(...)

Comment tu sais que c'est ta vie aux Îles qui est terminée ?

C'est ma tristesse qui me le dit. C'est la tristesse que je ressens, c'est la même tristesse que quand je pense à mes dernières années aux Îles et à ma relation amoureuse, c'est cette tristesse-là qui monte. Le sentier m'amène à cette tristesse. Mon expérience douloureuse du sentier me mène à mon expérience douloureuse des dernières années et je n'en veux plus.

(...)

Comment tu sais que tu veux prendre une bûche ?

J'ai besoin d'en prendre une, j'ai besoin de toucher quelque chose et d'être touchée. J'ai besoin de m'enraciner. Oui, prendre une bûche ça m'enracine, toucher la bûche ça m'enracine.

Comment tu t'enracines ?

Ça me reconforte, ça se passe dans mon ventre, ça me donne une direction, ça me fait me sentir vivante. Ça me lie, ça me lie au territoire, ça m'enracine, m'ancre dans le réel, dans mon corps, ça m'amène là où je dois être, je suis comme un morceau de casse-tête dans un grand casse-tête, ça m'amène à former, à faire corps avec le territoire, c'est difficile de trouver les mots justes, à être avec le territoire, à être le territoire.

(...)

Je prends la bûche et je remonte sur le sentier et c'est comme si c'était un nouveau sentier. C'est comme si mes yeux étaient neufs, c'est comme si j'étais neuve, je me sens neuve. Je ne suis plus à la même place. Il y a eu transformation, changement de décor, ce n'est plus le même chemin, en fait il n'y a plus juste un chemin, je vois maintenant les deux chemins

devant moi, une nouvelle vie est possible, un nouveau chemin est possible, c'est le chemin de souffrance aux îles qui est terminé, un nouveau chemin aux îles s'offre à moi. J'entre dans un nouveau chemin, tout est à créer, je marche sur ce nouveau chemin, je choisis le chemin de droite mais de l'autre côté de la dune les chemins se réunissent à nouveau. Ces deux chemins forment eux-mêmes une vulve. Une intersection entre deux ensembles.

(...)

Je dépose la bûche. Qui es-tu la bûche ? L'Enfant-esprit. Qui es-tu Enfant-esprit ? C'est un autel que je dresse pour ma nouvelle vie. J'explore les chemins, le territoire. À chaque fois que je trouve des objets qui m'enchantent, qui font clairsens, je vais les rapporter sur l'autel de ma nouvelle vie.

7.3.3 Site de la Cormorandière, 8 septembre 2021 / Dialogue en imagination active avec la figure 17

Qu'est-ce que tu fais Katia ?

Je dépose une douille sur la bûche.

Pourquoi ?

Pour m'ancrer, m'enraciner, enraciner quelque chose, pour marquer ce moment, marquer une intention pour ma nouvelle vie.

Quelle est cette intention ?

Me tenir debout. Apparaître. Cette bûche m'accompagne, je me lie à cette bûche.

Qui est cette bûche ?

Mon âme, mon Enfant-esprit, un pont, un lien, une clé de voûte. Les douilles et les morceaux de pigeons d'argile sont des offrandes, de la nourriture pour mon âme pour ce voyage de ma nouvelle vie. La vulve est le vaisseau, la coquille, la direction... Ça me fait penser à une œuvre art nature créée à la Cormo aussi, en 2020, le vaisseau-vulve : il y avait du charbon pour l'énergie nécessaire au voyage, les racines comme carte intégrée de navigation pour l'inconnu, le bois et les coquilles de crabe comme outils de navigation et le crâne de corneille comme vigie.

Un autel pour ma nouvelle vie. La vulve-autel est l'épicentre de la déambulation. Je regarde les photos de la vulve-autel et je me sens comme une archéologue de territoires imaginaires ou symboliques, ou une anthropologue qui essaie de déchiffrer les traces laissées par une autre culture. Ce sont les mêmes gestes que quand j'étais petite et que nous faisons avec mes amies nos maisons dans la forêt ou dans le carré de sable. Je ne

crois pas que ce soit nécessaire de déchiffrer le sens de tout ça pour nourrir la vie symbolique. C'est comme le rituel ou le performatif ou l'art : pas besoin de comprendre pour que l'âme soit touchée et nourrie. En même temps Jung dit que de comprendre ça donne du sens.

7.3.4 Pistes de compréhension *Site de la Cormorandière*

Je me souviens de mon exaltation après avoir vécu cette expérience dans les dunes qui bordent la plage de la Cormorandière. Ces moments de révélation, racontés dans le récit phénoménologique comme étant les moments où « la connaissance monte en moi », me donnaient le sentiment d'avoir fait l'expérience sensuelle de mon concept du corps-territoire. C'était comme si le territoire me racontait mon histoire de vie. C'était comme si le territoire était mon corps, était mon histoire de vie. C'était comme si le territoire et *moicorps* tissaient ensemble mon histoire de vie.

J'ai lu ce récit phénoménologique à mes collègues étudiantes et étudiants dans le cadre d'un cours. Quand j'ai écouté par la suite l'enregistrement de cette lecture, j'ai été profondément touchée par l'évocation de mon expérience, entendre le récit de mon expérience faisait apparaître de nouvelles informations à ma conscience. En fait, entendre le récit faisait apparaître le récit contenu dans ma déambulation, la trame de l'histoire symbolique racontée par ma déambulation. Tout à coup, tout était limpide et cohérent sans que je puisse ou qu'il soit nécessaire de mettre des mots dessus. Tout était là. Je croyais que les moments de révélation étaient le cœur de cette expérience, mais est apparu alors la structure d'un récit en plusieurs chapitres-événements, avec plusieurs cœurs, tous liés, nécessaires les uns aux autres pour vivre l'expérience à vivre. Ce moment où je dégage avec ma main un espace entre les racines pour me reposer. Ce moment où je vais choisir une bûche, la plus intègre, que je prends comme un bébé. Ce moment où je reviens me tenir debout dans l'espace dégagé de racines pour écouter.

Dans l'auto-explicitation des moments de révélation, il apparaît clairement qu'il se passe quelque chose dans ce feu de camp éteint, qu'il y a transformation puisque je reviens neuve, avec un regard neuf, vers un chemin neuf. Je me souviens avoir déjà pensé que ce n'était pas un moment important le choix de la bûche, mais au contraire, celui-ci n'est pas anodin et est peut-être l'un des cœurs de la performance rituelle.

Cette bûche, cette vulve. La vulve est un symbole qui revient régulièrement dans mon travail d'artiste mais je ne me suis jamais demandé ce qu'elle symbolisait. La vulve est une porte comme les portes dans ma quête de rencontre de la Femme Sauvage au chapitre 02 de ce mémoire. D'ailleurs, ces trois portes sont aussi des vulves. Des portes, des bouches, des barques qui donnent accès à l'archétype de l'espace sauvage, la forêt

souterraine, les inconscients personnel et collectif, la vie symbolique, l'espace poétique qui réunit l'espace intime et l'espace public, le subjectif et l'intersubjectif, mon monde de la vie personnel et le monde de la vie de la Terre. *La vulve est une intersection entre deux ensembles.*

Dans ce performatif, la vulve est un autel. Un berceau où déposer l'Enfant-esprit, mon âme. Est-ce que l'Enfant-esprit est mon âme ? L'Enfant-esprit semble être une clé de voûte : une pierre en forme de coin placée à la partie centrale d'une voûte et servant à maintenir les autres pierres, donc une partie essentielle, capitale d'un système, dont tous les autres aspects dépendent.

Ce grand plaisir que j'ai à cueillir les morceaux de pigeons d'argile et les douilles de balles. À les cueillir mais aussi à les toucher et à les écouter teinter les unes contre les autres. Je regarde les photos et je sens avec plaisir le sable sous mes pieds et le vent dans mes cheveux et la Beauté autour de moi. Ce plaisir à dessiner un parcours avec mon corps, le plaisir de parcourir le territoire. C'est comme toucher une grande bête. Quel est ce plaisir du parcours ? La rencontre entre *moicorps* et le territoire ? Quand je parcours le territoire, je parcours mon territoire, je dessine mon territoire, je me mets au monde, je crée du sens.

7.4 Îles de la Madeleine / Performatif au site de la Pointe-de-l'est, 13 septembre 2021



Figure 18
Site de la Pointe-de-l'est, performatif, 2021
© Carole Piédalue

7.4.1 Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Récit phénoménologique (extraits)

Je me souviens.

(...)

J'entre dans le caouder aux fourmis. Tout au fond, je cueille quatre morceaux d'un arbre, blanchis par le temps. On dirait des os. J'ai l'élan d'aller les montrer sans un mot à C. pour qu'elle les photographie. Je montre les morceaux de bois à C. puis je redescends dans le caouder et les dépose sur le sable. Je ressors et trouve sur mon passage un morceau de lichen. C'est tellement beau! On dirait des coraux. Encore cet élan d'aller vers C. lui montrer-photographier l'objet dans mes mains jointes. Je poursuis ma déambulation et je trouve un morceau de mousse et un morceau de bois-os. Encore cet élan vers C. Ce n'est pas juste pour qu'elle photographie les objets, c'est un mouvement dans mon corps et dans le paysage d'aller vers elle et de revenir. Parcourir le paysage, trouver des choses sur mon passage, aller vers C., revenir déposer les objets, dessine quelque chose de relationnel dans l'espace. Je prends le temps de marcher vers elle et de dessiner ainsi une trajectoire, puis de revenir. J'aime créer un lien, C. fait partie du territoire. Ces objets trouvés sur mon chemin sont comme des offrandes que le territoire me fait.

(...)

En marchant vers le caouder où il y a un terrier de renard, je me dis « je reviens chez moi ».

(...)

J'entre dans le caouder du terrier et je m'assois au pied de l'épinette morte comme si j'étais un renard qui se fait chauffer au soleil à l'entrée de son terrier. Je ferme les yeux. Cette fois-ci je prends mon temps, je suis déposée, je respire, j'entends C. qui photographie, je sens le vent sur mon visage, je reste immobile longtemps et c'est bon dans mon être. Je me sens à ma place (émotion). J'écoute le vent dans les branches. Je cherche la lumière du soleil avec mon visage les yeux fermés. Doucement, mes yeux toujours fermés, tâtonnant avec mes mains, je cherche le chemin de sable pour monter vers le terrier. Le sable est si doux. Je suis touchée de toucher le sable creusé par le renard, un monticule à l'entrée du terrier. J'ai peur qu'il y ait une bête dans le terrier mais je garde mes yeux fermés et je touche doucement l'intérieur du terrier. Je cherche quelque chose. Je cherche à entendre quelque chose, à recevoir quelque chose, à entrer en contact avec quelque chose... Je ne sais pas, je ne réussis pas à trouver ce que je cherche et je ne sais pas ce que je cherche. Je colle mon oreille contre le sable, je respire l'odeur du sable.

(...)

7.4.2 Site de la Pointe de l'est, 13 septembre 2021 / Entretien d'explicitation du moment vécu au terrier du renard (extraits)

(...)

K : J'entre une main dans le terrier, j'ai vraiment peur, j'ai vraiment peur, c'est difficile pour moi déjà de mettre une main à l'intérieur, de glisser une main à l'intérieur... J'ai peur du noir, de l'inconnu, j'ai peur de tomber, j'ai peur d'être happée, mangée, emportée, j'ai peur de descendre...

F : Ça se passe où dans ton corps quand tu as peur ?

K : Dans mon cœur. C'est drôle parce qu'il n'y a rien, il n'y a rien qui vient justifier cette peur-là, j'ai beau chercher, j'ai peur mais il n'y a rien, il n'y a rien (émotion), il n'y a pas de danger.

Je retire ma main et toujours en gardant les yeux fermés je monte m'asseoir sur le bord du caouder. Il se passe quelque chose. C'est une sensation. J'ai le sentiment d'être une très vieille femme, assise, il y a très très longtemps, assise là, je sens que tout va bien, que je suis là où je dois être, je suis chez moi. C'est simple. J'écoute, je suis comme un arbre, je fais partie du territoire, je cueille des os.

7.4.2 Pistes de compréhension Site de la Pointe-de-l'est

Je ne suis pas certaine du mot juste pour décrire cette nouvelle expérience d'art nature pour moi. C'est comme si je visitais plusieurs sites sur un territoire. C'est comme si je rencontrais un territoire. Le territoire que je visite est senti, ressenti par *moicorps*, est en conversation avec *moicorps*, les limites de cette conversation sont les limites du territoire. Cette conversation prend la forme d'une promenade, d'une errance, d'une pratique de l'affût en mouvement. Lisant le récit phénoménologique de cette déambulation et regardant les photos des objets cueillis en cours de route, je réalise que je fais comme *La Loba*, ce conte d'Estés présenté au chapitre 02 : je cueille des os.

Dans son interprétation du conte, Estés décrit cette pratique comme étant « marcher le désert ». Lorsque je me retrouve dans un désert ou un volcan de ma vie, dans la perte, dans l'ombre, dans la blessure, si je prends le temps de rêver, de me perdre, d'errer, de ne rien faire, je me donne alors la chance de rencontrer *La Loba*, celle qui sait, qui me montrera le chemin de mon âme. C'est ça mes déambulations : je fais comme *la Loba*, j'erre, j'écoute, je rencontre le territoire, je rencontre la forêt, je résonne avec le monde animé qui m'entoure, je cueille des os, je crée de la vie symbolique, je cueille des morceaux de sens, des morceaux de mon histoire, je trouve le chemin de mon âme.

Quoi faire avec cette Beauté, comment la vivre, la recevoir, la partager, comment créer avec elle, il me vient les mots du photographe animalier français Vincent Munier au sujet de l'expérience à vivre : ce qui est important ce n'est pas de faire une belle photo mais de transmettre l'émotion vécue. Il y a une clé pour moi, me laisser recevoir, me laisser vivre l'expérience de la Beauté et c'est à partir de mon expérience que je peux créer et là réside mon renouvellement professionnel. En revisitant mes données aujourd'hui je contacte avec excitation le nouveau chemin professionnel créatif que j'ai à défricher pour trouver la nouvelle forme de ma pratique, libérer ma voix.

7.5 Îles de la Madeleine / Performatif au site de l'ancien dépotoir, 21 septembre 2021











Figure 19
Site de l'ancien dépotoir 02, performatif, 2021
© Carole Piédalue

7.5.1 Site de l'ancien dépotoir, 21 septembre 2021 / Récit phénoménologique (Extraits)

Je me souviens.

(...)

J'arrive à un terrain vague. Le chemin que je suis bifurque complètement et descend vers la lagune. Plus j'avance, plus j'ai le sentiment d'entrer dans un paradis, un vallon magique et préservé : la végétation rayonne dans le soleil, les épilobes sont en graines, un bosquet de saules m'attire comme un abri, il y a même un petit lac un peu plus loin. Je descends dans le vallon. J'arrive à une croisée de chemin face à un champ de vernes. C'est un cimetière d'objets envahis par la végétation. J'entre dans le bosquet de saules et m'y assois. C'est un lieu magique où je suis cachée et en même temps je vois les alentours, il y a une place parfaite où m'asseoir au centre du bosquet. Des parulines viennent manger dans les saules, elles me regardent et ne semblent pas avoir peur. Il y a plusieurs chenilles poiluses jaune et noir sur les branches.

Je fais un repérage du site pour faire une performance mais j'ai de la difficulté à entendre. Il y a une toilette portative de camping. Un matelas m'interpelle. Je trouve un téléphone! Je fais le lien avec ma difficulté à entendre! Je trouve ça super et je me demande ce que je vais entendre quand je vais coller mon oreille sur le récepteur. Je ne le touche pas, je le garde pour ma déambulation.

(...)

J'entre dans la déambulation par le chemin d'arrivée dans le vallon magique, juste avant la croisée des chemins, là où j'ai vu une bougie d'allumage incrustée dans la terre du chemin. J'écoute. Je pensais que l'élément central du site était le bosquet de saules mais me voilà soudainement happée par le champ de vernes devant moi. Une détermination étrange m'habite, une détermination désespérée ? (émotion) C'est comme si je lâchais tout et j'entre de plein fouet dans le taillis dense des vernes, je trace mon chemin en elles, ce n'est pas une lutte, ça me fait du bien, elles sont avec moi, pleines d'amour, c'est une traversée de quelque chose, je ne vois pas le bout, nous sommes de la même grandeur elles et moi. J'enjambe, j'ouvre les branches pour libérer le passage, je suis touchée de toute part par les branches et ça me fait du bien d'être touchée, ça m'enracine dans mon corps, je pleure. Je débouche sur un terrain vague. Il y a des foams d'un vert magnifiquement vif dans les herbes, je les regarde. Je contacte quelque chose, une émotion, je ne me souviens pas : il faut que j'aie écouter au téléphone. Je pose le récepteur-écouteur sur mon cœur. Je laisse mon cœur écouter-recevoir ce que je n'entends pas avec ma conscience verbale. Je le pose sur mon ventre, sur ma vulve, dans mon dos,

sur mon front. Ces gestes me viennent naturellement et ils me font beaucoup de bien. Ils ont quelque chose de thérapeutique, de l'abandon, d'apaisant. Je raccroche ensuite.

Je marche vers le bosquet de saules. J'y entre à quatre pattes. Je le traverse comme si c'était un portail et monte à quatre pattes sur la butte derrière. Je vois la lagune, des gabions. Je reviens au portail et m'assois dans le cœur du bosquet. Je ressors et je retourne au téléphone avant de boucler la déambulation. J'y entends de la paix et de l'amour. Ce ne sont pas des mots que j'entends, ce sont des sensations, des vibrations qui me remplissent. Je viens fermer le parcours là où je l'ai commencé.

7.5.2 Pistes de compréhension *Site de l'ancien dépotoir*

Un cimetière d'objets. C'est comme si je me retrouvais dans ce performatif avec ma table d'artefacts relationnels grandeur nature. La nature, c'est-à-dire la faune, la flore, les éléments naturels du paysage, le monde *plus qu'humain* de la vie de la Terre, mais aussi le territoire, c'est-à-dire tout ce qui compose en ce moment même le lieu où je suis, ce corps-territoire fait d'objets-relations, d'actions et d'échos d'actions passées ou à venir, d'histoires écrites en langues polymorphes, ce que j'appelle la chair du paysage, sont un théâtre des possibles. J'ai le sentiment de marcher dans l'inconscient collectif, comme si la nature et le territoire étaient des médiateurs entre mon moi conscient et les inconscients personnel et collectif, étaient une porte vers l'inconscient collectif, *l'Âme du Monde* : « J'ai découvert alors que le langage symbolique qui m'irritait et me désorientait tant était la seule façon d'atteindre l'Âme du Monde, ou ce que Jung appelle " l'inconscient collectif ". » (Coelho, 2008, p. 15)

Mon corps est une porte vers le monde de la vie de la Terre, et le monde de la vie de la Terre est une porte vers l'inconscient collectif.

Quand je vis cette expérience de rupture du lien où j'ai de la difficulté à entendre, à sentir, je cherche la porte. Et voilà que je trouve un téléphone! Rien de moins qu'un vieux téléphone relié par un cordon téléphonique à la Terre, tout pour faire image, frapper mon inconscient, parler à mon âme! Je n'entends rien dans le téléphone, mais peut-être que mon corps entend : je pose le combiné sur mon cœur, j'écoute avec mon cœur, je laisse mon cœur entendre avec ses oreilles de cœur le langage de la Terre. J'écoute avec mon ventre, avec ma vulve, avec mon dos, avec mon front. Je laisse la Terre parler à mon ventre, à ma vulve, à mon dos, à mon front.

Quand je regarde les photos prises lors de ce performatif lorsque je suis dans le bosquet de saules, j'ai une révélation : dans ces photos je reconnais le dessin de la sculpture du lien à moi-même (voir les figures 09 et 19), la forêt souterraine enceinte de celle qui sait intimement qui je suis.



Le chant des pistes sauvages
Résidence de création à Régneville-sur-mer et à l'île de Tatihou
Normandie, France
Août 2018

Je me souviens.

Je pars à la recherche du cœur battant de l'île. Où est-il ? Dans quel état est-il ? Je suis les artères et autres veines maîtresses du corps géologique et historique de l'île. Je crée des fouilles archéologiques dans l'inconscient de l'île pour débusquer son cœur sauvage vivant. Vivant ? Est-il toujours vivant ? Vais-je ouvrir la cage thoracique de l'île, déterrer ce cœur, l'amener au grand jour, tâter son pouls, peut-être devoir le réanimer, peut-être le découvrir rugissant, l'écouter ? Vais-je pouvoir le prendre et le bercer doucement, recoudre ses blessures, refaire son lit et l'enterrer à nouveau dans le corps terreau de l'île ?

Je marche le territoire depuis plusieurs jours à la recherche du cœur de l'île. L'île est toute petite, 1 km² à peine, parcourue par quelques centaines de touristes chaque jour. Mais j'arrive à être seule avec elle dans le champ d'orties fermé au public où le jardinier jette les déchets du jardin. Elle est si vivante et en pleine santé ! Elle me parle, elle me dit que je suis comme elle. Je me demande ce qu'elle veut dire, puis tout à coup j'ai une vision, mes yeux s'ouvrent et je vois autour de moi et en moi.

Comme elle, à l'intérieur de moi, il y a un fort militaire avec une tour Vauban, une poudrière, des canons, des goélands qui nichent dans les meurtrières.

Comme elle, en moi, il y a une petite chapelle d'architecture romane, vide, les murs blanchis à la chaux, où quelqu'un a laissé des fleurs des champs sur le sol.

Comme elle, en moi, il y a un restaurant dont le propriétaire dénigre la serveuse devant les clients attablés.

Comme elle, en moi, il y a un lazaret où on mettait en quarantaine au Moyen Âge les pestiférés, mais qui, aujourd'hui, protège des jardins exotiques où un jardinier artiste se sent seul.

Comme elle, en moi, il y a une plaine où paissent les moutons, un espace sauvage envahi par les lapins, les restes d'une digue de protection emportée par la mer.

Comme elle, en moi, il y a trois sources d'eau potable asséchées, dont les puits ont été cimentés.

Comme elle, en moi, il y a un deuxième fort abandonné, ses grilles verrouillées et ensablées, formant une deuxième île lorsque la marée monte et le sépare de l'île.

Journal de création, août 2018

Chaque mouvement comme une offrande.

Aurélie, collègue étudiante

Quand le connu et l'inconnu
Me regardent sans leurs yeux
Entre eux et moi et moi et eux
Une entente irrévélée.

Lola, collègue étudiante

Chapitre 08 / Le pollen

Tisser un lien avec mes os, tisser un lien avec les os de la Terre

J'ai beaucoup de données, la plupart sont des expériences de création et demandent une lecture en imagination active. C'est un grand plaisir pour moi de les rencontrer et de les écouter. J'y découvre des mondes et des mondes : elles sont plus grandes que moi. Elles racontent des histoires fabuleuses, des rencontres intimes entre *moicorps* et le monde animé qui m'entoure, mais aussi entre mon corps-psyché¹² et la forêt souterraine, cet archétype de l'espace sauvage, conceptualisé sous les mots « inconscient personnel » et « inconscient collectif ». Tout ce monde sensible autour de moi et en moi est devenu forêt d'enseignement.

Comme il est difficile de mettre des mots sur ce que je découvre dans cette forêt symbolique et de ramener ces connaissances à la lumière du monde du dessus, notre réalité consensuelle, universitaire et intellectuelle. J'y rencontre à nouveau la vulnérabilité du précieux de ce que je suis, déjà mentionnée au premier chapitre de ce mémoire, où je démontrais que mon lien à moi-même se brise quand j'essaie d'apparaître dans l'intime de ce que je suis avec les autres êtres humains. Une part de moi croit que l'intime de ce que je suis n'a pas de valeur et que je dois le cacher sinon je vais être humiliée.

Je remarque que mes connaissances limitées liées à certains concepts, notamment *l'inconscient collectif* et *l'imagination créatrice*, restreignent mes capacités d'analyse et même peuvent biaiser ma compréhension. À l'instar de Jung qui le fit pendant quelques quatorze années, je vois bien que je pourrais expliciter et expliciter encore mes données afin de rencontrer celle qui sait intimement qui je suis et répondre à ma question de recherche. Mais ultimement, c'est là la principale compréhension de tout mon processus de renouvellement : celle qui sait intimement qui je suis est une expérience à vivre.

Dans ce chapitre synthèse, je raconte comment j'ai atteint mes objectifs de recherche : je cerne enfin les différentes facettes de la nature de celle qui sait intimement qui je suis, à l'aide des informations recueillies lors de mes expériences vécues en lien avec le territoire, et je présente le chemin de création, cette pratique de vie symbolique, comme étant un chemin de réparation possible du lien.

¹²Il y a aussi cette notion intéressante chez Estés de corps-psyché « où on peut voir et sentir les mouvements de l'âme à l'intérieur du corps » (Estés, 2012, p. 561), où le corps et la psyché deviennent une équipe de cocréation.

8.1 *Moicorps* je sais intimement qui je suis

Lorsque j'arrive à la maîtrise, ma pratique artistique est en pleine transformation et je cherche un nouveau chemin de création. Je sais cependant une chose : je désire créer des espaces de rencontres intimes entre les êtres humains et eux-mêmes, les autres êtres humains et la Vie. Au cours de ma première année d'étude, je découvre que cette quête d'intimité est avant tout personnelle et existentielle : je ne sais plus qui je suis, un lien semble brisé et j'ai besoin de me rencontrer moi-même intimement, me rencontrer au plus près de moi, dans mes os.

Je découvre alors les écrits d'Abram qui s'intéresse pour sa part au lien brisé entre les humains allochtones occidentaux et le monde animé qui les entoure. Au contact de ses réflexions, je prends conscience que mon corps, par le biais de mes sens, est ce qui me permet d'entrer en relation avec le monde, de vivre des expériences. Mon corps et mes sens sont le premier fondement de ma perception du monde. Cette vie sensuelle du corps est même à la base de la possibilité de la réflexion, de la pensée et de la connaissance, puisque sans contact et sans rencontre, je ne pourrais rien interroger ou connaître.

Avec Abram, je prends conscience que mon corps et mes sens sont en tout temps en conversation avec le monde animé qui m'entoure.

Abram m'apprend que cette expérience spontanée, préconceptuelle (avant même que je la réfléchisse), du monde que fait mon corps, est de nature animiste : pour mon corps tout est animé (de là l'expression « le monde animé qui m'entoure »), toutes les choses sont douées de vie, tout a la capacité de dialoguer avec mon corps. Quand je touche une chaise, je fais l'expérience de mon propre corps touchant cette chaise, et touchant cette chaise, la douceur de son tissu me touche, la chaise me touche.

8.1.1 Le lien brisé à *moicorps*

Moi qui pensais connaître mon corps, l'écouter, je me découvre l'utilisant comme une mécanique au service de mon moi conscient. Ces mots « habiter mon corps », ces mots « mon corps » créent une distance entre ma conscience et cette autre partie de moi qu'est mon corps. Abram utilise les mots « conscience verbale », comme si ma conscience se déployait sous plusieurs formes et que j'avais également une conscience corporelle. Le simple exercice de remplacer les mots « mon corps » par « moi » est significativement difficile ! Il est intéressant de faire un lien avec les propos d'Abram pour qui la distanciation objective induite par le mode de pensée des sciences appliquées peut mener à une dissociation de la réalité du monde animé qui nous entoure, et selon moi, également, à une dissociation de notre propre corps et de ses perceptions.

Je réalise que je considère mon corps comme un objet et j'essaie de le modeler selon toutes sortes d'idées abstraites concernant entre autres la santé, la beauté, la vie intérieure, la réussite, la création. J'ai en quelque sorte le même rapport à mon corps que celui de la culture occidentale à la nature, je regarde mon corps comme une technicienne en foresterie regarde un arbre : un étranger, un objet passif et inerte, une ressource à exploiter.

Ai-je détourné mes sens de mon propre corps ? Ai-je détourné ma conscience de l'expérience vécue par mon propre corps ? Abram amène l'idée d'une rupture profonde entre la culture occidentale et le monde animé qui l'entoure. Je ne peux que remarquer la même rupture entre ces deux parts de moi, ma conscience verbale et mon corps, ma conscience verbale utilisant le mode de pensée autoréférentiel de l'écriture phonétique, mon corps participant au monde animé. Ce schisme profond « entre nos convictions intellectuelles et la conviction la plus basique de nos sens, entre nos *concepts* mentaux et nos *percepts* corporels » (Abram, 2013, p. 68) m'apparaît comme un élément clé du lien brisé à celle qui sait intimement qui je suis.

Par exemple, bien que je sache intellectuellement que la Terre tourne autour du Soleil et que donc celui-ci ne se couche jamais, chaque jour, je fais l'expérience sensuelle (animiste, symbolique, poétique, performative) du Soleil qui se couche. Et cela nourrit mon âme.

Si je comprends bien les réflexions d'Abram, la pensée réflexive induite par l'alphabétisation, « [cette] capacité d'interagir avec nos propres signes en parfaite abstraction de notre environnement terrestre » (Abram, 2013, p. 337), ces signes et ces sons humains qui capturent nos sens tout autant et par un même phénomène (la synesthésie) que le monde animé qui nous entoure, est en quelque sorte un circuit fermé qui se suffit à lui-même. Nous n'utilisons plus le monde animé qui nous entoure pour créer du sens. Abram émet même l'hypothèse que le sens juif de l'exil proviendrait de la pratique de l'écriture alphabétique :

L'écriture ne peut retenir les sens humains que dans la mesure où ces sens rompent, de manière au moins provisoire, leur rapport de participation spontanée avec la terre animée. Commencer à lire, alphabétiquement, c'est donc déjà être déplacé, coupé de la nourriture sensorielle du monde des formes plus-qu'humaines. Mais c'est aussi sentir la saveur encore présente de cette nourriture et donc désirer et espérer qu'un jour de tels liens, ce genre de convivialité, puissent revenir. [...] La douleur, la tristesse de cet exil n'est autre que la trace de ce qui a été perdu, le sentiment d'une intimité oubliée. (Abram, 2013, p. 253)

Cette hypothèse me permet de faire une analogie avec ma propre quête d'intimité. Je suis à la recherche d'un territoire, d'une terre promise aussi bien à l'intérieur de moi qu'à l'extérieur de moi. Je désire rentrer à la maison.

Je lisais un album jeunesse, *Le vide* d'Anna Llenas, dans lequel une petite fille qui vit un sentiment de vide intérieur et cherche à le combler par toutes sortes de compulsions, découvre à l'intérieur d'elle-même, lorsqu'elle s'arrête et écoute, un monde merveilleux où elle se sent à la maison.

Dans le silence, une voix qui venait du sol se fit entendre. Elle disait :

« Arrête de chercher partout et cherche à l'intérieur de toi. »

« À l'intérieur de moi ? »

Commencèrent à surgir... des paroles... des couleurs... et des mélodies.

Julia vit apparaître des mondes merveilleux qu'elle n'avait jamais imaginés.

C'était des mondes magiques... qui lui donnaient une sensation d'attachement.

Julia se sentait vraiment bien, comme à la maison. (Llenas, 2016, 21^e para.)

Cette histoire restait pour moi une énigme tout en me parlant de mon projet de recherche : comment Julia a-t-elle fait pour trouver cette maison en elle *qu'elle n'avait jamais imaginée* ? À la suite de la lecture d'Abram, je ne peux maintenant que constater la virtualité du concept de vie intérieure. Si j'écoute mon corps, ce monde merveilleux n'est pas à l'intérieur de ma tête dans un espace mental, mais bien à l'extérieur, dans un espace sensuel où évolue mon corps. Cette quête d'une vie intérieure abstraite ne peut être qu'anxiogène et dénuée de sens, d'où mon besoin d'enracinement, mon désir de rentrer à la maison. Sans le monde sensible des alentours, je suis vide. Sans mon expérience sensorielle, je ne sais pas qui je suis. Sans enracinement perceptuel corporel, ma conscience verbale peut partir dans toutes les directions et s'inventer des histoires d'horreur. *Moicorps*, étant continuellement en relation avec le monde animé qui m'entoure, telle la mycorhize¹³, j'enracine et je déploie mon monde de la vie dans le monde de la vie de la Terre :

Lorsque nous prenons conscience des profondeurs invisibles qui nous entourent, l'intime ou l'intériorité que nous en étions venus à associer avec la psyché personnelle, nous les rencontrons dans le monde en général. Nous nous sentons enveloppés, immergés, absorbés *au-dedans* du monde sensuel. Ces alentours qui respirent ne sont plus une simple toile de fond passive devant laquelle nos histoires humaines se

¹³ La mycorhize est le résultat d'une symbiose entre un champignon et une plante. La symbiose est un type de relation entre organismes à bénéfice mutuel, c'est-à-dire que les deux organismes tirent profit de l'association.

déploient, mais un puissant champ d'intelligence auquel nos actions participent. (Abram, 2013, p. 331)

8.1.2 Faire corps

Cette image d'Abram du corps sentant comme un circuit ouvert qui se referme en une boucle continue dans le monde animé qui l'entoure, est particulièrement intéressante pour lire mes données :

Le corps sentant n'est pas [...] un objet clos sur lui-même, mais une entité ouverte, incomplète. Cette ouverture est manifeste dans l'agencement des sens. J'ai de multiples manières de rencontrer et d'explorer le monde—écouter avec mes oreilles, toucher avec ma peau, voir avec mes yeux, goûter avec ma langue, sentir avec mon nez. Et tous ces pouvoirs, ou voies d'accès, s'ouvrent continuellement vers le dehors à partir du corps percevant, comme différents sentiers divergents à partir d'une même forêt. [...] Mes sens divergents se rencontrent donc dans le monde environnant, convergeant et se combinant dans les choses que je perçois. Nous pouvons penser notre corps sentant comme une espèce de circuit ouvert, qui ne se ferme que dans les choses et dans le monde. La différenciation entre mes sens et leur convergence spontanée dans le monde dans son ensemble témoignent de ce que je suis un être destiné à la relation. C'est d'abord à travers mon engagement avec ce qui n'est *pas* moi que j'effectue l'intégration de mes sens et qu'ainsi j'ai l'expérience de ma propre unité, de ma propre cohérence. (Abram, 2013, p. 169)

Lorsque je regarde les photos prises sur les différents territoires lors de mes rencontres avec la forêt, celles qui traduisent mon expérience avec le plus de résonances sont celles où *moicorps* j'apparais. Cela pourrait aller de soi puisque je cherchais à faire l'expérience sensuelle de celle qui sait intimement qui je suis. Cependant, au départ, je cherchais à rencontrer la représentation de celle qui sait intimement qui je suis dans le paysage. Et voilà que je découvre maintenant que ce que je vois dans ces photos, c'est mon corps faisant partie de la forêt. Mon corps est la forêt, mon corps appartient à la forêt, parle son langage. Mon corps est l'expérience et la relation et le territoire. Mon corps fait partie de la rencontre intime que je cherche. Tel que raconté dans les récits phénoménologiques de mes déambulations sur les différents territoires, quand je descends dans mon corps, j'entre dans l'expérience, j'entre en relation. Je me sens compétente, adéquate, parce que je vois, j'entends, je sens. Mon corps, mes sens, tissent des liens qui me font ressentir de la joie.

Toutes ces prises de conscience au contact des réflexions d'Abram et de mes expériences en forêt provoquent en moi la réappropriation et la reconnaissance d'une compétence relationnelle, d'un savoir-être en relation, que j'ai toujours eue : *moicorps* je sais qui je suis. Et malgré mon doute mental, ce corps sentant exprime chaque jour ce qu'il sait, il enrichit ma vie, il garde mon feu vivant. C'est lui qui fait de moi la femme que je suis, l'artiste que je suis.

Quand je descends dans mon corps, je fais l'expérience de celle qui sait intimement qui je suis.

8.2 Le Précieux, ce *clairsavoir*

Mes données ont apporté un élément nouveau à ma recherche, un élément tout d'abord mystérieux. J'ai pris conscience de cet élément pour la première fois lors d'un cours, tel que raconté au premier chapitre de ce mémoire (section 1.3.2). Mais il était déjà apparu lors d'un exercice de l'Alignement des niveaux logiques de Dilts, sans que je le remarque (chapitre 05). Puis une collègue étudiante le fait apparaître à nouveau dans une herméneutique instaurative (chapitre 06). Finalement, bien qu'il n'y soit pas nécessairement nommé, plusieurs données qui résonnent entre elles m'ont permis de cerner la nature de cet élément mystérieux.

Le Précieux.

La première fois que je le rencontre en conscience, je présente mes données à mes collègues étudiantes et étudiants lors d'un cours et j'ai le sentiment de me mettre à nu devant eux, d'être si vulnérable que je me sens en danger. Ces données portent en elles mon intimité, elles sont des expériences vécues très personnelles de mon lien avec ce qui est plus grand que moi. Ce sont des images pourtant toutes simples de *moicorps* rencontrant un arbre. Elles représentent un matériau tellement sensible, qu'il ne peut tolérer aucun jugement, sinon il est détruit à jamais. C'est un matériau purement subjectif, il n'appartient qu'à moi, il parle de qui je suis avant même que je réfléchisse à qui je suis.

Avec la donnée *Artefacts relationnels*, ma collègue étudiante D. résonne à cette photo où j'ai rassemblé plusieurs objets sur une table et raconte comment celle-ci lui donne à voir un bazar de trésors, le « précieux ». Dans mes pistes de compréhension, je résonne à mon tour à ses mots : y a-t-il donc le « précieux » de qui je suis dans cette photo ? Dans cette pratique de cueillette, mon corps rencontre les objets en tant qu'êtres vivants. Je rassemble ces objets et crée ainsi des histoires sensuelles. Je crée avec eux mon monde de la vie personnel, ce monde sensible fait de mes perceptions, mes sensations, mes émotions, mon imaginaire. *Moicorps* et ce que je ressens tissant avec ces objets des liens

qui me permettent de créer du sens, n'est-ce pas là mon expérience spontanée et subjective du monde ?

Ce Précieux, ce que je suis au plus intime, mon expérience sensuelle, spontanée et subjective du monde, mes rêves (nocturnes et éveillés), mon imaginaire, ce que je sens et ce que je sais sans raisons logiques. Gaëlle Faure, alchimiste du végétal et artiste française, utilise dans son livre *Materia Prima*, le mot « clairsavoir » pour nommer ces informations arrivant à la conscience sans passer par le filtre mental (Faure, 2021, p. 18). Le *clairsavoir*, qui donne un *clairsens* à ma vie, est lié au Précieux de ce que je suis.

Ce *clairsavoir*, n'est-ce pas là ce dont parle Estés tout au long de son livre *Femmes qui courent avec les loups* ? Un savoir instinctuel de l'ordre de l'intuition, mais davantage de celui du don, du talent inné de savoir vivre en lien avec soi-même, les autres et la Vie. N'est-ce pas là également l'intelligence perceptive dont parle Corine Sombrun, musicienne et spécialiste française du chamanisme mongol ?

[...] cette forme d'intelligence qui nous permet, semble-t-il, d'augmenter notre perception de la réalité. D'en recevoir davantage d'informations. Et de changer notre rapport au monde, aux autres, à notre corps. (Sombrun, 2012, p. 321)

Les mots les plus justes que j'ai trouvés pour définir ce Précieux sont ceux d'Abram lorsqu'il tente, dans la conclusion de son livre *Comment la terre s'est tue*, de définir une nouvelle façon d'appréhender le monde :

Il s'agit d'un mode de pensée qui s'efforce d'être rigoureux sans renoncer à notre parenté animale avec le monde autour de nous – une tentative de penser en accord avec nos sens, d'examiner et de réfléchir sans rompre notre lien sensoriel avec les chouettes et avec le vent. Il s'agit d'un style de pensée qui associe donc la *vérité* non avec un fait statique mais avec la qualité d'une relation. (Abram, 2013, p. 336)

Le Précieux est cette expérience de la vérité faite de la qualité d'une relation et non de faits statiques. Le Précieux est ma vérité faite de ma relation avec le monde qui m'entoure dans toute sa sensualité, sa sensibilité, dans toute ma sensualité, ma sensibilité. Estés dirait que ce Précieux ne peut être écouté que de l'intérieur, écouté avec l'oreille de l'âme.

Quand j'accueille ce Précieux, ce *clairsavoir*, mon expérience spontanée et subjective du monde, mon monde de la vie personnel auquel participe *moicorps*, je fais l'expérience de celle qui sait intimement qui je suis.

8.2.1 Le lien brisé à mon Précieux, à mon expérience spontanée et subjective du monde

Plusieurs données résonnent entre elles à travers les hurlements qui sont aussi un rugissement de vie. Quelque chose de la Terre, qui passe par la porte de mon vagin et monte jusqu'à ma bouche, cherche à se dire, tend la main vers moi, mais n'est pas entendu, un précieux, le Précieux de ce que je suis, porté dans le flanc de la forêt souterraine.

Avec la donnée *Entretien d'explicitation*, lorsque je fais l'Alignement des niveaux logiques de Dilts avec le projet d'appeler Mayka aux Îles de la Madeleine pour mon terrain de recherche (chapitre 05, p. 114), je rencontre à nouveau ce Précieux, employé comme étant « le précieux de mon projet de recherche ». Dans cet exercice, ce qui est important pour moi, c'est d'être entendue dans le précieux de mon projet de recherche. Mon projet de recherche étant existentiel, portant sur ma quête personnelle d'intimité, j'y entends alors aussi : ce qui est important pour moi c'est d'être entendue dans le précieux de ce que je suis. Dans l'extrait du verbatim, au niveau logique des croyances, je découvre que j'ai la croyance que je ne serai pas capable de me faire entendre ou, par induction, que je ne serai pas entendue dans le précieux de ce que je suis.

Avec la donnée *Sculpture du Lien aux autres*, le dialogue en imagination active laisse entendre que moi-même *je n'écoute pas, je n'entends pas ce qui cherche à se dire*.

Dans notre cours *Méthode d'explicitation* à l'hiver 2021, une collègue étudiante témoigne qu'elle pleure au début de chaque entretien d'explicitation quand elle est en posture A. Notre professeure lui demande: « Qu'est-ce qui se passe en toi quand tu vas à la rencontre de ton expérience ? » Cette question résonne en moi. Descendre dans mon corps, entrer en contact avec mon expérience, avec moi, me fait vivre des émotions, particulièrement de la peur. Tous mes questionnements dans les récits phénoménologiques de mes performances rituelles sur ma difficulté à entendre, sur mon incapacité à entrer en relation, à recevoir, à être satisfaite, à m'abandonner à l'expérience, à me laisser toucher par la beauté, témoignent de ma difficulté à m'ouvrir intimement à mon expérience, à l'accueillir, à la ressentir, à la reconnaître.

Toujours avec la donnée *Entretien d'explicitation*, je réalise que cette question du sixième niveau logique de l'appartenance « À qui ou à quoi suis-je reliée ? » est l'une des déclinaisons de ma question de recherche : quand je suis reliée à celle qui sait intimement qui je suis, à quoi ou à qui suis-je reliée ? Dans cet enjeu identitaire, le Précieux de ce que je suis se relie à l'image d'une corneille dans une épinette, mais cette image, évoquée par la mémoire concrète de mon corps, est non signifiante pour mon intellect et je cherche alors à me relier à des mots et à ce qu'ils représentent pour moi, plutôt que de me relier

à mon expérience. Est-ce là le phénomène décrit par Abram, soit celui de mes sens captés par les lettres, les mots, plutôt que par le monde de la vie de la Terre dont je fais partie ? Ou encore est-ce là le phénomène décrit par Jung, soit celui d'une certaine rupture de la culture occidentale (qui privilégie une pensée intellectuelle et rationnelle) avec ce qu'il nomme la vie symbolique ?

Je découvre que dans les enjeux identitaires de l'exercice de l'Alignement des niveaux logiques, je tente de me définir en me liant à des mots, à des concepts, à des idées abstraites au lieu de me lier à mon expérience. Et cela même si j'essaie de me lier à quelque chose d'important pour moi, c'est-à-dire que je me relie au concept de l'arbre ou à l'idée de mon amour des arbres, plutôt que de me lier à mon expérience des arbres, à *moicorps* en relation avec les arbres ou même à un arbre en particulier qui fait partie de mon monde de la vie personnel.

J'ai peur de l'expérience à vivre, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, je juge mon expérience. J'ai même déjà noté dans le cours *Praxéologie* que je doute de mes émotions et de mes perceptions, j'en conteste soit la véracité, la pertinence ou l'intelligence.

Quelque chose cherche à se dire, quelque chose hurle à l'intérieur de moi et je ne l'écoute pas. Il est là le lien brisé : je cherche la bonne réponse, la bonne expérience à vivre au lieu d'écouter et de ressentir, au lieu d'accueillir l'expérience spontanée qui se donne.

J'ai ce réflexe intellectuel profondément enraciné en moi de chercher LA vérité et ce que je juge correct plutôt que de vivre l'expérience qui se donne. J'ai la croyance que je ne peux pas faire confiance à mon expérience spontanée et subjective, que mes perceptions peuvent être erronées et ne pas rendre compte de la réalité. Je découvre que c'est une posture de survie pour moi, me lier à la bonne réponse plutôt que me lier à ce qui est là, et cette posture détermine tout mon rapport à moi-même, aux autres êtres humains et à la Vie.

Cette expérience spontanée et subjective peut être si facilement balayée quand le Précieux de ce que je suis, mon *clairsavoir*, rencontre mon intellect réflexif habitant un monde allochtone occidental privilégiant le pragmatisme et la rationalité. Abram remarque d'ailleurs une inversion curieuse induite par le mode de pensée des sciences appliquées où notre expérience préconceptuelle du monde est réduite à une simple conséquence des événements qui se déroulent dans le monde dit plus réel des faits scientifiques quantifiables et mesurables. Plutôt que de juger si une expérience subjective est vraie ou fausse, Abram propose de questionner si elle réussit à *faire sens* :

Et « faire sens » doit se comprendre ici de la manière la plus directe : « faire sens », c'est rendre les sens vivants. Une histoire qui fait sens est une histoire qui réveille les sens, une histoire qui ouvre les yeux et

les oreilles à leurs environnements réels, qui accorde la langue avec les véritables goûts de l'air, qui fait vibrer la peau du frisson des retrouvailles. (Abram, 2013, p. 337)

D'un point de vue écologique, ce ne sont pas avant tout nos affirmations verbales qui sont vraies ou fausses, mais plutôt le type de relations que nous entretenons avec le reste de la nature. Une communauté humaine qui vit une relation à bénéfices mutuels avec son environnement est une communauté qui, pourrait-on dire, vit dans la vérité. Les manières de parler partagées par cette communauté, les affirmations et les croyances qui permettent à ce rapport de réciprocité de perdurer sont, en ce sens importantes, vraies. Elles sont parties prenantes de la relation correcte entre ces gens et leur monde. (Abram, 2013, p. 336)

D'un point de vue écologique, je pourrais de la même façon dire que mon expérience spontanée et subjective n'est ni vraie, ni fausse. Quand je me base sur des données scientifiques pour invalider mon expérience, je court-circuite la relation que j'ai à mon propre corps, la réciprocité sensorielle entre *moicorps* et ma conscience verbale.

L'auteur et gynécologue français Martin Winckler, dans son livre *C'est mon corps, toutes les questions que se posent les femmes sur leur santé*, rappelle à ses collègues médecins que le plaisir, la douleur, la faim, la soif ou notre identité (de sexe, de genre), par exemple, sont des expériences, des perceptions qui nous sont propres, personnelles. Ces perceptions, nul ne peut les réfuter car « [l]e cerveau est un organe comme les autres » écrit-il, « [l]es sensations qu'il produit sont tout à fait réelles et respectables » (Winckler, 2020, p. 399). Il prend l'exemple du phénomène universel de la douleur, une expérience personnelle qui ne peut être mesurée par aucune machine, qui peut même ne pas être perceptible de l'extérieur, la personne qui souffre étant la seule source possible d'information.

C'est comme si je confondais subjectivité et biais cognitif. Même s'il y a biais cognitif dans mon expérience, mon expérience spontanée et subjective du monde reste mon expérience et la première chose que j'ai à faire c'est l'accueillir et la ressentir. J'ai donc à me réapproprier mon expérience spontanée et subjective du monde pour ressentir à nouveau le monde. Accueillir l'intimité de mon expérience, son unicité, reconnaître sa valeur. Réparer le lien à mon expérience spontanée et subjective du monde, ce don de vie, ce don de la Femme Sauvage : à ce que je sens, à ce que je ressens, à ce que je *clairsais*, ce dialogue entre le conscient et l'inconscient, mon monde de la vie personnel.

Et maintenant que je redécouvre ce Précieux, comment le protéger, sécuriser l'espace, comment m'y relier ? Comment me sentir vivante et forte quand j'en fais l'expérience ?

Comment valoriser mon expérience spontanée et subjective ? Qu'est-ce que je sens ? Est-ce que je peux faire confiance à ce que je sens ? Est-ce que je peux faire confiance à ce que je *clairsais* ? Suis-je une bonne personne ? Ai-je quelque chose à offrir au monde ? Comment retrouver mon pouvoir personnel ? Ce sont là pour moi toutes les déclinaisons d'une même question : comment réparer le lien à celle qui sait intimement qui je suis ?

Dans cette photo de la donnée *Artefacts relationnels*, où je rassemble des objets sur une table à la manière d'une archéologue, il y a le précieux de qui je suis. Qu'est-ce qui répare le lien à celle qui sait qui je suis dans cette photo ?

8.3 Voies de passage : ces pratiques de vie symbolique

Lors de ma formation en travail rituel, une professeure nous raconte que Paule Lebrun, journaliste et fondatrice de HO Rites de passage, à la parution du livre *Femmes qui courent avec les loups* d'Estés, crée un cercle de lecture et de discussions au sujet des histoires qui y sont présentées. Elle réalise rapidement que lire les histoires, même à voix haute, n'est pas assez pour toucher l'inconscient des humains allochtones occidentaux. Elle commence alors à utiliser le théâtre archétypal où, par le biais de jeux symboliques et de mises en scène rituelles, les participantes sont invitées à jouer les personnages principaux des histoires d'Estés.

J'y apprends aussi que le théâtre archétypal est pratiqué depuis la nuit des temps par les premiers peuples. Il s'adresse à toutes les dimensions de notre psyché, conscientes et inconscientes. Jouer les grands mythes de la Vie et de la Nature, tout comme assister à leur représentation, est une pratique de vie symbolique de société qui permet d'exorciser pulsions et autres tensions, un exutoire d'énergie et d'émotions pour rééquilibrer ces forces inconscientes qui nous habitent toutes et tous.

Les histoires sont à l'œuvre en nous, chacun des personnages, chacune des actions, représentent une partie de nous-mêmes, une blessure, un obstacle ou un allié, un passage de vie, etc. Il y a dans la pratique du théâtre archétypal un mouvement de va et vient entre notre petite histoire personnelle et la grande histoire du monde (l'inconscient collectif) qui permet un espace d'apprentissage et de transformation. Jouer le mythe et le réveiller dans mes os.

Je découvre avec Estés que les histoires peuvent prendre plusieurs formes. Il y a les contes de fées et les récits des premiers peuples, mais il y a également entrer en relation avec des objets d'art, être spectatrice de pièces de théâtre, de téléromans, de chorégraphies, se laisser traverser par la musique, les chansons, la poésie, etc. : ce sont là toutes des histoires qui utilisent des images (visuelles, olfactives, auditives, tactiles, gustatives), des symboles, des archétypes comme langages dans le lieu de l'imagination en action pour

parler à mes sens, à mon corps, à mon cœur, à mon inconscient. Il semble y avoir dans ces rencontres entre les œuvres et la spectatrice, dans ces pratiques de vie symbolique, un phénomène de résonance du type de l'herméneutique instaurative : je m'approprie les images offertes pour créer à mon tour, créer du sens pour moi.

L'expérience de mon imagination créatrice en action me permet, telle La Loba, ce personnage d'Estés, de cueillir des os, de cueillir des morceaux de sens dans ces espaces de dialogue avec les œuvres. Tout comme dans ma pratique artistique, quand je déambule par exemple dans le corps du territoire, que je résonne avec le monde animé qui m'entoure, je cueille des os, du sens, pour créer celle qui sais intimement qui je suis.

Ces mots, « pratiques de vie symbolique », me viennent de Jung (Lenoir, 2021, p. 308). Pour Jung, l'inconscient personnel et l'inconscient collectif cherchent à entrer en dialogue avec le moi conscient pour partager des informations et ainsi créer du sens, donner un sens à notre existence. Les images, les symboles, les archétypes, les mythes sont leurs langages. Et ces langages ont besoin d'espaces de dialogue particuliers pour que nous puissions les entendre : les rituels, les rêves, les synchronicités, l'imagination en action. Ces espaces de dialogue entre les différentes dimensions de notre psyché sont des pratiques de vies symboliques. Toujours selon Jung, ces espaces de dialogue nous permettent de faire l'expérience de notre âme.

Dans mes objectifs de recherche, je désirais découvrir un chemin de réparation du lien qui soit un chemin de création, un chemin sauvage plutôt qu'un chemin d'analyse psychologique. Ce chemin est finalement un chemin de pratique de vie symbolique, un chemin qui ouvre le dialogue entre mon moi conscient, mon inconscient personnel et l'inconscient collectif pour pouvoir me rencontrer intimement, réunifier toutes les parts de moi :

Ces objets rencontrés par mon corps et mes sens comme étant vivants, ces objets dans mes rêves nocturnes de joie, ces artefacts des profondeurs, sortis de l'inconscient, ont une valeur évocatrice. Est-ce que ces objets que je cueille sont donc des symboles et ma pratique est une pratique de vie symbolique ? Le territoire dont me parlent ces objets, ce royaume secret, la Beauté du monde, ce lieu du soin, cet espace poétique créé par la rencontre de l'espace intime et de l'espace public, serait-il le territoire de la vie symbolique, le territoire de l'imaginal, le territoire du dialogue entre mon inconscient personnel, l'inconscient collectif et mon moi conscient ? (*Artefacts relationnels*, chapitre 06, p. 128)

8.3.1 La création, cet Enfant-esprit

Qu'est-ce donc qui répare le lien à celle qui sait qui je suis dans cette photo de la donnée *Artefacts relationnels* où il y a le Précieux de qui je suis ? C'est la création, le lieu de l'imagination créative en action, cette pratique de vie symbolique, un lieu du soin pour moi.

Estés, au neuvième chapitre du livre *Femmes qui courent avec les loups*, « Rentrer chez soi, retour à soi-même », à l'aide des personnages du conte *Peau de Phoque, Peau d'Âme*, décrit de façon sensible l'espace de dialogue possible entre le moi conscient et les inconscients qu'elle nomme pour sa part respectivement « esprit » et « âme » :

Dans l'herméneutique des arcanes, l'esprit naît de l'âme. Il hérite de la matière ou s'y incarne afin de prendre des informations sur les voies du monde et de les rapporter à l'âme. Si rien ne vient interférer avec elle, la relation entre âme et esprit est d'une parfaite symétrie, chacun enrichissant l'autre en retour. Ensemble, l'un et l'autre forment un milieu écologique, comme dans une mare, où les animaux du fond nourrissent ceux de la surface et réciproquement. (Estés, 2012, p. 370)

Ces espaces de dialogue entre le moi conscient et les inconscients, ces pratiques de vie symbolique, ces ponts ou ces portes entre *le monde d'en haut et le monde d'en bas*, la *réalité consensuelle et la forêt souterraine*, sont personnifiés dans le conte par le personnage de l'Enfant-esprit. Issu du pêcheur (le moi) et de la femme phoque (les inconscients), cet enfant est un être médial, un passeur entre les deux mondes, capable de transmettre dons et messages de l'un à l'autre. Selon Estés, qui fait ici en quelque sorte référence au processus d'individuation de Jung, mettre au monde cet Enfant-esprit est l'une des étapes de certains passages initiatiques pour construire notre identité.

C'est ce que j'appelle réparer le lien, être intime, vivre une rencontre intime avec moi-même : rencontrer toutes les parties de moi. Réparer le lien équivaut en quelque sorte à rétablir le dialogue entre les différentes dimensions de ma psyché, à mettre au monde un Enfant-esprit. J'écris ici sur ce personnage car il est revenu plusieurs fois dans mes dialogues en imagination active avec mes données. Il y est entre autres présenté comme étant une clé de voûte.

Chaque fois que je crée, je suis en lien avec ce que j'ai de plus intime, je rencontre celle qui sait intimement qui je suis. La création, ce pont, cette porte, cet Enfant-esprit, permet le dialogue entre les différentes parties de moi, elle réintègre, rapatrie, valorise le rôle joué par les inconscients et l'imaginaire dans la création de sens. Mon expérience spontanée et subjective du monde a besoin de vie symbolique, se nourrit de vie symbolique, est faite de vie symbolique :

Ces œuvres me donnent à voir mes liens, elles les font apparaître et cela nourrit mon âme, je me sens vibrée, je me sens vivante, je fais l'expérience de ma vérité ou de la connaissance, c'est un savoir ressenti. [...] Ces œuvres, comme l'imagination, m'agissent, me fécondent, me font porter fruit. [...] Je vibre de sens. Je ressens le sens. Ces œuvres traduisent un dialogue entre mon moi conscient et quelque chose d'autre de plus grand que moi et ce dialogue, cette pratique de vie symbolique, me met en œuvre, me met en pratique d'existence, me met en valeur. (*Sculptures et dessins des trois liens*, chapitre 04, p. 106)

Une expérience semblable est vécue dans la donnée *Rugissement* où j'éprouve une joie profonde, structurelle, à dessiner les yeux fermés pour rencontrer ce que je ne sais pas que je sais, ce que je ne sais pas que je suis.

Avec cette donnée, *Rugissement*, je découvre également que *ma relation à l'imaginaire est centrale dans ma vie*, qu'elle est un *rugissement de vie*, elle nourrit *mon énergie vitale*. Tout comme avec la donnée *Cormorandière* et mes pistes de compréhension au sujet du symbole de la vulve, j'y découvre aussi que les éléments graphiques que j'utilise dans ma pratique artistique sont des symboles qui témoignent de quelque chose qui est à l'œuvre en moi.

Mon imaginaire, mes productions imaginaires, la création, ces multiples fruits de mon imagination créatrice en action, sont un lieu du soin du lien, et même un lieu de création de sens, un lieu de création de mon monde de la vie personnel, un lieu de création de celle qui sait intimement qui je suis.

8.3.2 Celle qui sait intimement qui je suis : une expérience à vivre

Désirant refaire la sculpture *Mon lien à la Vie* qui s'était brisée, j'ai découvert que mon lien à la Vie n'a pas une forme sculpturale précise, déterminée, fixe. Au contraire, sa forme est mouvante, changeante car elle est relationnelle, elle a la forme qu'elle a au moment où elle se vit. Ainsi, mon lien à la Vie est une expérience à vivre qui se renouvelle sans cesse.

De la même façon, rencontrer celle qui sait intimement qui je suis est une pratique : une pratique de soi, une pratique de création et une pratique spirituelle. La vie symbolique est l'archétype de l'espace sauvage ou l'archétype de l'espace sauvage est vie symbolique. Le chemin sauvage de réparation est chemin symbolique, une expérience spontanée et subjective qui est faite de mes émotions, de mon histoire de vie, de mon corps, de mon cœur, de mon esprit, mais aussi de mon imaginaire.

Rencontrer celle qui sait intimement qui je suis, est une expérience à vivre chaque jour de ma vie. Rencontrer celle qui sait qui je suis c'est le chemin de la Vie, la grande initiatrice. À chaque pas, à chaque moment, celle qui sait intimement qui je suis se crée. Le renouvellement que je cherche est donc plutôt de l'ordre du processus, d'une pratique de soi liée à la cueillette des os, des morceaux de sens.

Dans ma pratique artistique, ce renouvellement a une forme semblable : accueillir mon expérience, recevoir, ressentir, me laisser toucher par la douceur et la couleur et l'odeur des mousses, et c'est à partir de cette expérience que je peux créer. Là réside mon renouvellement professionnel et la résolution de l'insatisfaction et du vide et de la solitude que j'ai souvent vécus dans mon travail et dans ma vie, symptômes du lien brisé à celle qui sait intimement qui je suis. Ce n'est pas la peau d'algue qui est celle qui sait intimement qui je suis, c'est jouer à faire comme la peau d'algue qui est l'expérience à vivre pour rencontrer celle qui sait intimement qui je suis. Ce que j'ai à faire maintenant, c'est de partir à la rencontre de mon expérience spontanée, sensuelle et subjective.

8.3.3 Le performatif et la création de sens

L'un des objectifs d'Abram est d'enraciner à nouveau l'expérience humaine dans le monde animé qui l'entoure. Il essaie alors de faire apparaître les liens qui existent entre certaines idées que nous avons sur le monde et la réalité sensuelle de celui-ci. Par exemple, au lieu de définir intellectuellement le futur, il désire en faire l'expérience avec son corps et ses sens. Quand je découvre ses expériences en nature racontées dans son livre, moi qui désirais apprendre de la forêt comment réparer le lien, j'ai une révélation épistémologique et méthodologique pour tenter de répondre à ma question de recherche. Est-ce possible, avec mon corps et mes sens, d'aller rencontrer dans le monde animé qui m'entoure, celle qui sait intimement qui je suis et ainsi réparer le lien ?

À l'été 2021, je commence à utiliser le performatif pour m'aider à descendre de ma conscience verbale à mon corps et ainsi entrer en relation avec le monde animé qui m'entoure. Aux Îles de la Madeleine, ces performances prennent une forme particulière. En une sorte de déambulation, j'y rencontre le territoire comme je ne l'ai jamais rencontré auparavant. Avec mes sens, j'entends ses appels, ce sont souvent des invitations à toucher et donc à me laisser toucher. Avec mes pas, mes gestes, mon souffle, mes émotions, je réponds à ces appels et nous créons ensemble, moi et le territoire, des images-perceptions, des images-émotions, des images-actions, nous écrivons ensemble une histoire. C'est une danse-écriture qui me touche profondément, un corps à corps dont l'intimité me bouleverse.

J'écoute, je respire, mes sens sont déployés en un mouvement relationnel de *moicorps* vers les êtres qui composent le monde animé qui m'entoure, puis de ces êtres à *moicorps*, et ce circuit ouvert participe à savoir intimement qui je suis et à créer du sens pour mon chemin de vie. Mes données récoltées aux Îles de la Madeleine ont révélé ce que j'ai alors appelé « faire l'expérience sensuelle du corps-territoire ». Dans ces expériences, c'était comme si ma rencontre intime avec le territoire me permettait d'avoir accès à certaines informations existentielles concernant ma vie personnelle. J'ai tenté tout d'abord de comprendre le phénomène par le biais du principe de synchronicité développé par Jung et le physicien quantique autrichien Wolfgang Pauli :

Les synchronicités semblent révéler que le monde intérieur sait quelque chose du monde extérieur, et inversement. C'est sur la base de ces constatations que Jung et Pauli ont formulé l'hypothèse selon laquelle le psychisme et la matière, l'interne et l'externe, l'homme et la nature seraient reliés au sein d'une unité indifférenciée, dans un perpétuel mouvement de coopération. [...] Jung et Pauli découvrent ainsi que psychologie analytique et microphysique évoluent de façon parallèle autour de la notion de sens. (Lenoir, 2021, p. 300)

Il semble donc se créer des synchronicités (deux événements étrangers reliés entre eux par le sens) lors des performances, moments que je peux déplier en auto-explicitation ou en imagination active, si je veux approfondir la compréhension ou la conscience de ce qui s'est donné. Par exemple, dans la donnée *Cormorandière*, le dialogue en imagination active avec la figure 13 laisse entendre une synchronicité entre l'émotion vécue dans le sentier de souffrance et celle vécue lors de mes dernières années aux Îles de la Madeleine :

Comment tu sais que c'est ta vie aux Îles qui est terminée ?

C'est ma tristesse qui me le dit. C'est la tristesse que je ressens, c'est la même tristesse que quand je pense à mes dernières années aux Îles et à ma relation amoureuse, c'est cette tristesse-là qui monte. Le sentier m'amène à cette tristesse. Mon expérience douloureuse du sentier me mène à mon expérience douloureuse des dernières années et je n'en veux plus. (*Site de la Cormorandière*, Chapitre 07, p. 144)

Mais lors de ces déambulations, j'ai également fait l'expérience que ce n'est pas tant de comprendre ce qui se passe pour qu'il y ait transformation en moi, mais bien davantage de ressentir les émotions. Le performatif en nature semble être pour moi un espace où les émotions et les images en tant que symboles y sont informatrices et créatrices de sens, un espace donc thérapeutique, transformateur, rituel, de reliance avec moi-même et la

Vie. Le performatif comme médium artistique mais également comme pratique relationnelle.

Au cours de cette maîtrise, j'ai à peine eu le temps d'effleurer le travail d'Ève Berger, dont le doctorat, *Rapport au corps et création de sens en formation d'adultes – Étude à partir du modèle somato-psychopédagogique* (2009), étudie le processus par lequel un sujet peut saisir l'émergence d'un sens utile pour sa vie à partir d'une relation consciente avec les manifestations de son corps. J'ai été fascinée par l'exercice de la chercheuse qui a vécu, observé et modélisé ce que j'appellerais un *clairsavoir* délivré par le corps dans un cadre de psychopédagogie perceptive. Je ne peux m'empêcher de faire un certain parallèle avec mon travail où j'étudie plutôt un *clairsavoir* délivré par la relation de *moicorps* au monde animé qui m'entoure en utilisant le performatif dans un cadre d'écoformation : *Relation de moicorps au territoire et création de sens – Étude à partir de performances rituelles en nature*. À l'exemple d'Ève Berger, je pourrais faire un projet de recherche qui se concentrerait uniquement à déplier ce phénomène de création de sens vécu dans mes performances rituelles en nature.

Le performatif est une pratique de celle qui sait intimement qui je suis, il permet à mon corps et mes sens, à mon expérience spontanée et subjective, à mon imaginaire, d'entrer en relation avec le territoire. Celui-ci n'est plus un décor anthropocène, mais un être vivant peuplé d'êtres vivants où peut se déployer l'imagination en action. Le performatif participe à la création de sens. Il me permet en quelque sorte de rencontrer le corps-territoire, de marcher dans ce que le philosophe Henri Corbin nomme l'imaginal : « une réalité ontologique intermédiaire entre le sensible et l'intelligible » (Champagne, 2017, 10 : 18). Ce monde imaginal qui, par le biais de mon imagination créatrice, me permet de transformer mes percepts en symboles et en données intelligibles. Le performatif est une pratique relationnelle qui rétablit le dialogue entre le moi conscient, l'inconscient personnel et l'inconscient collectif.

De plus, le performatif enracine mon expérience dans le monde animé qui m'entoure et répare ainsi le lien entre moi humaine et le vivant, le monde de la vie de la Terre.

8.3.4 Le monde de la vie de la Terre, l'inconscient collectif, l'imaginal : rencontrer le corps-territoire

Cette expérience sensuelle, animiste, de *moicorps* en relation avec le monde animé qui m'entoure, ces images visuelles, olfactives, gustatives, tactiles, auditives, ne sont-elles pas une pratique de vie symbolique ? Donner une âme à toute chose, n'est-ce pas de l'ordre de l'imagination active ? Avec *moicorps*, l'être humain n'est plus sujet d'un monde objet mais bien un sujet rencontrant d'autres sujets et ainsi ma perception devient participation à la création du monde.

Lorsque j'entends notre professeure, Danielle Boutet précédemment citée au chapitre 03, dans le cours *Approches symboliques* nous dire que *les symboles sont des êtres vivants, ils sont polysémiques, expérientiels, de l'ordre de la rencontre, ils sont une façon d'être au monde*, je me vois *moicorps* rencontrant les êtres visibles et invisibles, animés et inanimés, habitant le monde de la vie de la Terre, ce monde originel dans lequel nous vivons, déjà là avant toute réflexion de notre part. Un monde où se déploient nos mondes individuels de la vie faits de nos expériences subjectives, de sensations et de perceptions récoltées par l'entremise de nos sens, mais également un monde où se déploient les mondes de la vie des autres êtres vivants. Boutet écrit d'ailleurs :

(...) toute la vie peut être vécue dans une conscience symbolique, spirituelle ou d'exploration de l'inconscient, toute la vie peut faire l'objet d'une herméneutique. Tout a un sens symbolique, tout résonne dans l'imaginaire. La dimension oraculaire et « imaginaire » du monde est infinie. (Boutet, s. d., p. 2)

C'est comme si mes sens faisaient apparaître l'imaginal en plein jour, là sous mes yeux et que je pouvais y entrer, le rencontrer, l'habiter. Je vois des affinités conceptuelles entre *le monde de la vie de la Terre* de Husserl, *l'inconscient collectif* de Jung et *l'imaginal* de Corbin.

Le territoire a-t-il un imaginaire ? La Terre a-t-elle un imaginaire ? L'univers a-t-il ses propres schèmes d'existence, de connaissance et de vie ? Qu'en est-il de tous les inconscients des autres êtres vivants qui participent, j'imagine, à l'inconscient collectif qui, par définition, est collectif ? Y ai-je accès par le biais de l'imaginal et de l'imagination créatrice en action ?

Quand je parle avec les êtres de la nature, est-ce que c'est un dialogue imaginaire ? Est-ce que l'imagination active peut être un outil pour dialoguer avec d'autres êtres vivants et le monde *plus qu'humain*, ainsi nommé par Abram ? Est-ce que l'imagination active peut être un outil pour avoir accès au langage du monde au sens où Merleau-Ponty l'entend, c'est-à-dire « un champ corporel évoluant comme un vaste tissu vivant que ne cessent de tisser ceux qui parlent » (Abram, 2013, p. 115) ? Est-ce possible de faire l'expérience sensorielle dans le monde animé qui nous entoure de l'imaginal ou de l'inconscient collectif ? Serait-ce là mon expérience vécue du corps-territoire à la Cormorandière ?

Tisser un lien avec mes os, c'est tisser un lien avec les os de la Terre. Tisser un lien avec les os de la Terre, c'est tisser un lien avec mes os. Mon corps est une porte vers le monde de la vie de la Terre et le monde de la vie de la Terre est une porte vers l'imaginal et l'inconscient collectif.

Le monde de la vie de la Terre, appelé aussi par les humains « nature », ce monde de la vie commun à tous les vivants, cet imaginal, cet inconscient collectif. Le monde de la vie de la Terre est un médiateur entre le moi conscient et les inconscients, le monde de la vie de la Terre est vie symbolique, est Enfant-esprit, est un lieu du soin, est un lieu de création de sens. Le monde de la vie de la Terre fait partie de l'expérience de l'âme, fait partie de mon âme.



Je me souviens.

Je suis à la plage du chemin de Bassin Est avec C. Il y a un platier entièrement parsemé de roches galets de toutes sortes, comme déposées chacune sur le sable par le vent. Un jardin de roches. Je marche parmi elles et rencontre un oiseau mort. Je rencontre certaines roches qui me frappent par leur rondeur, elles sont si lisses et j'aime les prendre dans ma main, les déposer au centre de ma main, les soupeser, les toucher. Je les aime. Ce matin cet amour me remplit et me fait vibrer. Je traverse le platier et trouve une dune bordière naissante, une dune créée par un gros caquillier. On dirait un tombeau, un tertre funéraire. J'ai le goût de l'entourer avec les roches pour l'honorer. Il y a tant de roches, c'est facile. J'essaie de préserver la virginité du sable à l'intérieur du cercle, c'est si beau, si parfait, si harmonieux, ça chante, ça vibre. Il me vient le désir de lier l'oiseau mort, la marmette, à la dune naissante. J'ai rencontré deux autres marmettes mortes dans ma déambulation et je décide de les relier elles aussi. Ce faisant, monte en moi tout à coup la révélation que je dois me relier moi aussi à tous ces cercles, à tous ces êtres, ce que je n'ai jamais fait en pleine conscience dans mes œuvres en art nature. Les liens formés par les lignes que je trace avec les roches, les lignes que tracent ces liens dans le paysage, sont si forts, si puissants, je les sens dans mon corps (je les sens encore le jour suivant).

Je suis emballée par cette découverte, cette révélation. Je la vis comme l'aboutissement du cycle de toutes ces œuvres en art nature que j'ai faites avec C., les morceaux du casse-tête qui prennent tous leur place. Je poursuis la création des liens, je me dis que c'est pour honorer les marmettes, remercier leur beauté dans la mort, remercier leur vie. J'écoute et je trouve facilement là où je dois créer mon cercle de roches pour me lier aux autres cercles. Je me lie à la dune naissante qui représente la Vie, le centre, l'ancrage. Tandis que je crée, monte en moi la révélation de créer également un lien et un cercle pour C. C'est un sentiment si extraordinaire : je suis heureuse de me relier. Je m'assois dans mon cercle et je sens le besoin de créer un lien avec l'ammophile derrière moi. C'est si bon comme sensation. Quand je m'assois dans mon cercle, je me sens en lien avec ces autres êtres mais également avec plein d'autres êtres du territoire. Je me sens en lien même sans les lignes de roches. Je sens le lien avec la mer, je sens le lien avec les gens qui marchent sur la plage. Je vois, je sens les liens se dessiner entre eux et moi.

Journal intime, Bassin Est, 14 septembre 2022

Je marche avec toi.

Katia

Conclusion / Nourrir l'âme

La perte du sens de l'âme comme initiation

Ce matin, dans la forêt, les érables sont en fleur et il est étonnant d'entendre le vrombissement des insectes butineurs, comme si chaque érable était un immense nid de guêpes. Je suis les traces d'un orignal dans la forêt : comment ce si gros animal a-t-il pu passer ici dans ce fouillis d'arbustes et de ronces ? Je réalise que partout où il passe, les arbres, les plantes, le touchent, car partout où je passe suivant ses traces, les arbres et les plantes me touchent. Je réalise que toucher et être touchée doit être un des langages de la forêt. La forêt et *moicorps* parlons le même langage, celui des sens.

Je fais l'expérience sensuelle de mon âme dans la forêt : mon âme est ce que je touche, ce que je vois, ce que je sens, ce que je goûte, ce que j'entends, car en touchant je suis touchée et je me touche, car en voyant je suis vue et je me vois, car en sentant, je suis sentie et je me sens, car en goûtant, je suis goûtée et je me goûte, car en entendant, je suis entendue et je m'entends.

La forêt me relie à mon âme.

J'ai peur que l'âme de la forêt meure.

J'appartiens à une culture où la vie symbolique, tout comme l'expérience sensuelle du corps et l'expérience spontanée et subjective du monde, ne sont pas reconnues comme étant créatrices de sens, comme étant des expériences existentielles nécessaires à la création de sens. Le lien brisé, cette rupture des allochtones occidentaux avec le monde animé qui les entoure, avec leur expérience spontanée, sensuelle et subjective, fondement de leur appréhension du monde, ne serait pas seulement le symptôme d'une crise relationnelle et écologique de notre époque. Ce serait aussi, selon Estés, une initiation individuelle pour créer-construire les structures psychiques de notre identité.

Ce conte inuit, *Peau de Phoque, Peau d'Âme*, déjà évoqué au chapitre 08, raconte l'histoire d'un pêcheur :

Et c'est là, sur ce sol, que vivait un homme... un homme si seul qu'au fil des ans, les larmes avaient creusé deux abîmes sur ses joues. Il essayait de sourire, d'être heureux. Il chassait, posait des pièges et son sommeil était bon. Mais il éprouvait le besoin d'une compagnie humaine. [...] Alors, il lui arrivait de ressentir sa solitude de façon si poignante que les larmes ruisselaient au long des crevasses de son visage. (Estés, 2012, p. 353)

Une nuit, cet homme est témoin d'une scène magique où des femmes phoques dansent sous la lune. Il dérobe alors la peau de phoque de l'une des femmes, l'empêchant ainsi de retourner chez elle dans les profondeurs de la mer, et il lui demande de devenir sa compagne. Il lui promet qu'au bout de sept années, elle sera libre de reprendre sa peau si elle désire retourner chez elle.

Au sujet de la symbolique du vol de la peau, Estés raconte :

Après des années passées à utiliser le thème de la « capture » et du « trésor dérobé » dans les contes et à analyser nombre d'hommes et de femmes, j'en suis venue à penser qu'au cours du processus d'individuation, il se produit au moins un larcin significatif. Certains le définissent comme le vol de la « grande occasion » de leur vie, d'autres comme le larcin de l'amour ou celui de leur esprit, un affaiblissement du sens de soi. D'autres encore le décrivent comme une distraction, une coupure, une interférence ou comme l'interruption de quelque chose de vital pour eux : art, amour, rêves, espoirs, croyance en la bonté, développement, honneur, lutte. (Estés, 2012, p. 360)

Estés avance que toute femme vit au moins un premier larcin entre l'âge de 7 et 18 ans. Pour moi, elle parle de ce que je nomme le lien brisé, « un affaiblissement du sens de soi », la brisure du lien avec celle qui sait intimement qui je suis. Je sens intuitivement que cela m'est arrivé beaucoup plus tôt que 7 ans, mais peut-être est-ce un processus, l'accumulation de plusieurs événements plutôt qu'un événement isolé : un sentiment d'abandon à la naissance de ma petite sœur, le narcissisme de mon père, le manque d'affection et de contact corporel avec ma mère, l'intimidation dont j'ai été victime à l'école, la perte de ma croyance en Dieu, etc.

Estés raconte que « subir un larcin fait évoluer la victime vers une mystérieuse opportunité d'initiation archétypale » (Estés, 2012, p. 360). Elle nomme ce larcin « la perte du sens de l'âme en tant qu'initiation » (Estés, 2012, p. 359) :

Le processus de récupération du trésor et de réflexion sur la manière de se refaire une santé élabore quatre constructions vitales dans la psyché. Quand nous abordons le dilemme de front et descendons au *Rio Abajo Rio*, à la rivière sous la rivière, ce processus renforce considérablement notre résolution de nous battre pour effectuer cette récupération en pleine conscience. Avec le temps, il précise clairement ce qui est important pour nous. Il nous remplit du désir de nous libérer psychiquement, ou de toute autre manière, et de mettre à l'épreuve notre sagesse récemment retrouvée. Enfin et surtout, il développe notre nature médiale, cette part sauvage et connaissante de la psyché

qui peut traverser le monde de l'âme et le monde des humains. (Estés, 2012, p. 361)

Même si elle mentionne la réalité des larcins qui arrivent en début de vie, Estés parle surtout de retrouver sa peau pour un retour chez soi dans une dimension cyclique régulière, au gré des aléas de la vie quotidienne. Cependant, je le vois aussi dans une dimension initiatique de transition de vie. À 50 ans, une rupture amoureuse m'a fait replonger dans la blessure que j'ai vécue quand j'ai perdu ma peau petite fille, il y a longtemps. J'ai perdu en quelque sorte à nouveau ma peau lors de cette rupture pour poursuivre mon processus d'individuation. Je suis à la recherche de ma peau de phoque, j'essaie de retrouver le chemin de la demeure de mon âme.

Peut-être est-ce également ce que nous sommes en train d'expérimenter en tant que société : dans notre course vers la catastrophe écologique, nous sommes confrontés à devoir préciser en pleine conscience ce qui est important pour nous, à renforcer notre résolution à nous battre pour récupérer notre santé et celle de la planète, à mettre au monde des Enfants-esprits qui permettent le dialogue entre les différents modes de pensée...

Mes os

Je me rappelle une phrase du personnage d'une artiste dans le roman *Profanes* de Jeanne Benameur : « Ma façon d'aimer c'est travailler à perfectionner cet outil que je suis, qui capte tout et tente de partager avec les autres l'émotion du monde qui est la mienne. » (Benameur, 2013, p. 189) Une autre phrase s'est gravée en moi lors d'une quête de vision : « L'âme humaine se nourrit de rêves et d'images. » (citation libre de Paule Lebrun). Ces mots m'avaient saisie car j'avais réalisé, en les entendant, que je suis devenue une artiste pour nourrir mon âme. Ces mots m'avaient également permis de légitimer mon métier face à ma communauté : à quoi ça sert une artiste, l'art ? À nourrir l'âme, les âmes.

Je répare le lien à celle qui sait intimement qui je suis par l'éveil de mes sens et leur conversation avec le monde animé qui m'entoure. Je répare le lien à celle qui sait intimement qui je suis par l'accueil et la reconnaissance de mon expérience spontanée et subjective du monde. Je répare le lien à celle qui sait intimement qui je suis par une pratique de vie symbolique pour me connecter à ce qui est plus grand que moi, à ce que je ne sais pas que je sais, à mon inconscient personnel et à l'inconscient collectif, au monde de la vie de la Terre, pour créer du sens, pour me réunifier. Voici mon processus d'individuation, voici ma quête. Je découvre que pour moi, la réparation du lien avec le monde animé qui m'entoure fait partie de mon processus d'individuation, de la réunification de toutes les parties de mon être.

Bien que celle qui sait intimement qui je suis ne soit pas mon âme, quand je fais l'expérience de celle qui sait intimement qui je suis, je fais l'expérience de mon âme.

L'âme semble être une expérience de création de sens. Et si mon âme était relationnelle, une expérience non anthropocentrique, c'est-à-dire ce circuit ouvert entre *moicorps* et le monde animé qui m'entoure, prenant forme dans mes relations, dans ma relation au monde ? L'auteur américain Robert Charles Wilson en crée l'image dans cette citation de son roman *Bios* :

Où qu'elle posât son regard, Zoé avait l'impression de trouver une ombre, un écho d'elle-même. Dans le balancement des arbres, dans l'eau de pluie qui tombait en cascade de feuille en feuille, dans la lumière filtrée par les nuages qui se posait sur les ajoncs et le scintillement du mica sur les vieux rochers. Partout, des miroirs. Nous ne naissons pas avec une âme, pensa Zoé, elle nous envahit de l'extérieur, elle nous fabrique d'ombre et de lumière, de midi et de minuit. (Wilson, 2019, p. 201)

Tout comme le monde de la vie de la Terre nourrit mon âme, celle qui sait intimement qui je suis nourrit mon âme et l'âme du monde.

Je vais maintenant aller cueillir des os.

Bibliographie

Abram, D. (2013). *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Les empêcheurs de penser en rond / La Découverte.

Anderson-Lopez, K. et Lopez, R. (2019). Into The Unknown [Chanson]. Pour la traduction française : <https://www.paroles.net/la-reine-des-neiges-2/paroles-dans-un-autre-monde>

André, C. (coll.) (2019). *Prendre soin de la vie. De soi, des autres et de la nature*. L'iconoclaste.

Bédard, J. (2014). *Le chant de la terre innue*. VLB éditeur.

Benameur, J. (2013). *Profanes*. Actes Sud.

Berger, E. (2009). *Rapport au corps et création de sens en formation d'adultes : étude à partir du modèle somato-psychopédagogique* [Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Paris 8]. <https://www.theses.fr/2009PA083183>

Bertherat, T. (1989). *Le repaire du tigre*. Seuil.

Bidar, A. (2016). *Les tisserands*. Les Liens qui Libèrent.

Boutet, D. (s. d.) *La démarche herméneutique en imagination active | Comprendre l'image qui est venue à nous* [document pédagogique]. Psychosociologie et travail social, Université du Québec à Rimouski.

Boutet, D. (2016). Se mettre en œuvre : grandes étapes et enjeux méthodologiques de l'étude de pratique en première personne. Dans P. Galvani (coor.), *Quelles démarches pour la recherche réflexive en étude des pratiques psychosociales ? Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales* (p. 53-72). UQAR.

Champagne, Cyrille. (2017). *Cours 01 Distinguer imagination, imaginaire et imaginal*, <https://www.youtube.com/watch?v=HZysV5CJGtQ>

Coelho, P. (2008). *L'alchimiste*. Flammarion.

Estés, C. P. (2012). *Femmes qui courent avec les loups*. Le livre de Poche.

Faure, G. (2021). *Materia Prima. S'éveiller à sa nature. Alchimie végétale. Éveil vibratoire. Rituels*. Tana éditions.

Grundmann, E. (2019). *Quand l'éléphant écoute avec ses pieds...* Fleurus.

Laurier, D. et Gosselin, P. (dir.) (2004). *Tactiques insolites : vers une méthodologie de recherche en pratique artistique*. Guérin éditeur.

Lenoir, F. (2021). *Jung, un voyage vers soi*. Albin Michel.

Llenas, A. (2016). *Le vide*. Les 400 coups.

Massé, S., Buffin-Bélanger, T. et Biron, P. *Valorisation des connaissances hydromorphogéologiques dans la gestion des cours d'eau au Québec* [Affiche]. UQAR, Concordia, Centre d'études nordiques.

Sombrun, C. (2012). *Les esprits de la steppe*. Éditions Albin Michel.

TouVa. (2017). *Le 7^e sens*. Sagamie Éditions d'art.

Van Ingen, F. (2018). *Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui*. J'ai lu.

Wilson, R. C. (2019). *Bios*. Éditions ActusF, coll. Perles d'épice.

Winckler, M. (2020). *C'est mon corps, toutes les questions que se posent les femmes sur leur santé*. L'iconoclaste.

